

THE BOSTON PUBLIC LIBRARY

JOAN OF ARC COLLECTION

Rich Barrington
his book

1683 June 31

ALIS IN ARMA RVIT BELLACI SCHEMATE VIRGO



*Pugnate audentes Galli: si tale tenebat
Medium titubans Troia, perennis erat.*

TALIS INERMIS ERAT MULIEBRI VESTE PVELLA.



*Mollis an hic facies? an image tenella puiellæ?
Veste puellari Martia virgo latet.*



HISTOIRE

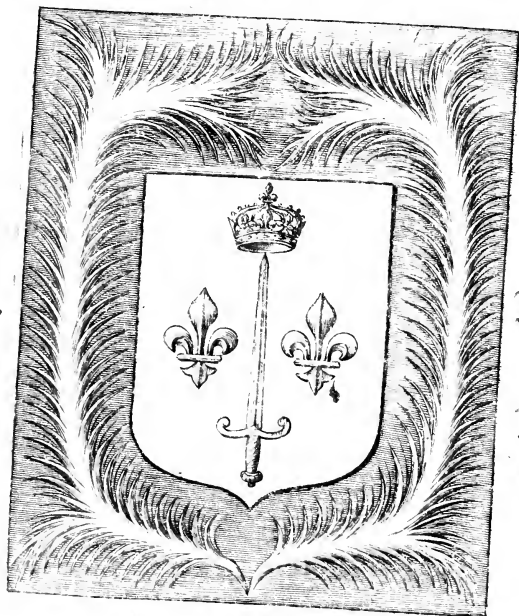
DV

SIEGE D'ORLEANS,

ET DE LA PVCELLE

IEANE.

Mise en nostre langue par le S^r DVBRETON.



A PARIS,

Chez I A Q V E S V I L L E R Y, rue Clopin,
prez le petit Nauarre, à l'Escu de France.

M. DC. XXXI.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.

07 d 8 H

1631

OC 102

1528

56

1631



A

MADAME

LA COMTESSE

DE

LA ROCHE-POZAY.



ADAME,

*A l'heure mesme
que i'en l'honneur
d'estre connu de vous, vos dis-
cours me firent concevoir une si
grande opinion de vostre esprit,
que d'abord ie fis vœu de vous of-*

à ij

EPISTRE.

frir la premiere production de mes veilles, pour vous témoigner combien ie vous honore, & combien i'ay d'inclination à vostre service. Depuis ie vous ay tousjours reconnüe si affectionnée aux bonnes lettres, si genereuse, & si fort au dessus de vostre sexe, que i'ay creu ne pouuoir plus iustement qu'à vous dedier cet ouvrage qu'un des plus honnestes hommes, & des meilleurs esprits de ce temps, m'a fait entreprendre. C'est l'Histoire de cette admirable & diuine Fille qui fit il y a deux cens ans de si grandes choses sous Charles septiesme, qui sauua la France sur le point de sa ruine, & à qui la virginité qu'elle garda inuiolablement, &

EPISTRE.

la ville d'Orleans qu'elle deliura
 par sa valeur, ont acquis le sur-
 nom de PUCELLE D'ORLEANS,
 comme la conquête de l'Afrique
 fit autresfois honorer Scipion de
 celuy d'Afriquain. Je prens
 maintenant, MADAME, la
 hardiesse de vous la presenter,
 non pas sous ce visage ridé, &
 sous ces vieux haillons qui l'ont si
 long temps deshonorée: un meil-
 leur esprit que le mien a pris le
 soin de l'en desponuiller, de la ra-
 jeunir, & de tirer le plus beau
 diamant du monde du cuiure où
 il estoit enchaîné. Et comme cette
 vertueuse & vaillante Fille
 quitta sa robe de Bergere quand
 elle s'alla offrir à son Roy, ie l'ay
 aussi à son exemple vestue d'un

EPISTRE.

bel habit à nostre mode , afin que sans honte elle se presentast devant des yeux si beaux , & si clair-voyans que les vostres , & à qui nul deffaut ne se peut cacher. Maintenant elle paroist hardiment à la veüe de toute la France avec un visage , & un habillement dignes de l'excellence de son esprit , dignes de la grandeur de son courage , & dignes de la haute charge à laquelle Dieu & son Prince l'ont appelée. Honorez la donc , MADAME , ie vous prie , de quelques uns de vos regards ; & ne la rejettez , ny pour la bassesse de sa naissance , ny pour la pauvreté de sa maison : ses excellentes vertus ont tout à fait couuert ces def-

EPISTRE.

fauts de fortune; & ses faictz heroïques l'ont élevée non seulement iusques au rang des plus grandes Dames; mais aussi iusqu'à la gloire des plus grands Heros. Elle ne tient rien de sa premiere condition que la modestie, la chasteté, & l'innocence. Escoutez-là parler, s'il vous plaist, considerez ses actions, & vous iugerés, ie m'assure, avecque moy, qu'elle surpasse autant Clelia, Porcia, Zenobia, & toutes les autres Heroines de l'Antiquité, que les Heroines sont élevées par dessus l'ordinaire des femmes. N'ayez pas egard au genre infame, & cruel; mais à la belle & honorable cause de sa mort: & en fin ne concevez pas

EPISTRE.

quelque opinion desavantageuse
à son honneur pour la voir vestue
Et armee en Cavalier. Ce n'est
pas, MADAME, pour al-
ler chercher plus seurement loin
de son pays les auantures d'une
Cariclee, d'une Clorinde, Et des
autres foles amoureuses, qu'elle
s'est ainsi habillee, comme veu-
lent faire accroire ses ennemis :
mais pour exercer plus commo-
dement ce nouveau mestier qu'elle
a entrepris, Et pour effectuer
avec plus de facilité le comman-
dement que Dieu luy a fait. Ce
n'est pas aussi pour deffendre con-
tre les Loups la Bergerie de son
pere, qu'elle a changé sa robe en
une cuirasse, sa panetiere en un
Escu, Et sa houlete en une espec:

EPISTRE,

mais pour exterminer de l'Heritage de son Roy ces monstres qui sont sur le point de le deuorer. A quoy l'a portee non pas le mouuement d'une amour prophane & impudique ; mais les aiguillons de ceste vertu vraiment Chrestienne, qu'on voit reluire en tous vos discours , & en toutes vos actions. Car vous n'avez pas moins de generosité , pour dompter les vices, & les passions qui se souleuent contre la raison , que cette magnanime pucelle en eust pour vaincre trois puissans ennemis liguez contre une puissance legitime. Il est vray que vous n'avez pas comme elle liuré des batailles , deffait des puissantes armées, receu des blessures pour

EPISTRE.

la deffence de vostre pays, donné la chasse aux mortels & perpétuels ennemis de ce Royaume, & mis enfin la Couronne sur la teste de son Roy: Elle a sur vous tous ces avantages, ie l'avoue; mais outre celuy de la naissance, qui n'est pas petit, vous avez sur elle cettuy-cy, qui est d'avoir mis au monde des enfans également beaux & bien nez, dignes du sang illustre & genereux dont ils sont sortis, & capables sinon d'égalér, au moins d'imiter un iour sur les belles traces de Monsieur leur pere les actions de cette Amazone. Sur tous Monsieur d'Abin vostre aîné, qui en l'âge où elle fit toutes ces merveilles que nous admirons,

EPISTRE.

*Et qui seruent de sujet à cette
 histoire, a rendu en ces dernieres
 occasions de grandes preuves de
 sa valeur, Et remporté sur son
 corps du combat de Veillane des
 marques eternellement glorieu-
 ses. A ce compte-là, M A-
 D A M E, vostre mariage vous
 est heureux, Et utile à nostre
 grand L O V I S, comme la Vir-
 ginité iointe à la valeur a esté
 glorieuse à cette excellente Fille,
 Et salutaire à Charles septiesme.
 Cela estant, ie ne doute point
 que vous ne luy fassiez un ac-
 cueil aussi fauorable que celuy
 que luy firent autresfois à Chi-
 non le Roy Charles, Et son
 Parlement en la belle Prouince
 où vous estes née. Aussi croit-*

E P I S T R E.

elle n'estre pas tombee moins heureusement entre vos mains , que ceux d'Orleans tomberent entre les siennes. Elle a raison : car comme elle deliura ces vaillans & fidelles François du siege , & de la persecution de leurs ennemis ; de mesme vous deffendrez son bonneur , & son innocence contre ceux qui la calomnient. Mais le dernier comble de sa gloire sera si vous luy faites une reception digne d'elle , & l'entiere satisfaction de mon esprit , si vous agreez la profession que ie fais d'estre particulierement ,

MADAME,

Vostre tres-humble & tres-obeyssant seruiteur ,

DVBRETON.



AV LECTEUR.



'AN mil quatre cens
trente-vn, la guerre
des François contre
les Anglois fut

acheuée sous la conduite de
nostre Pucelle; & l'an mil six
cens trente-vn i'en donne
l'Histoire au public. Elle fut
faite sous le regne de Charles
septiesme, & maintenant sous
celuy de Louys le Juste, à la
prière d'un de mes amis, hom-
me de qualité & de grand me-
rite, ie l'ay mise en nostre lan-
gue. Mais ce n'a pas esté sans
luy faire d'abord quelque resi-

Au Lecteur.

stance, quelque pouuoir qu'il ait sur moy : car ie suis assez vain pour ne vouloir m'assujettir à exprimer que les pensées qui sont au dessus des miennes, comme celles de Cicéron, de Seneque, & des autres grands personnages de l'Antiquité. Mais ie la treuuy si belle, si elegante, & si delicate apres l'auoir leuë, que ie la iugeay tres-digne de mon trauail, & accorday tres-volontiers à vn si cōsiderable & si cher Amy, ce qu'il exigeoit de mon affection. Depuis ayant sceu de Monsieur du Lis Ad-uocat General en la Cour des Aydes, & digne rejetton d'un des freres de la Pucelle, que

Au Lecteur.

cette Histoire auoit esté composée par vn principal du College d'Orleans au temps de Charles septiesme , certes ie demeureray fort estonné de quoy il s'estoit trouué vn esprit si poly en vn siecle où les Muses estoient si sauuages , & qui plus est en l'escole où elles l'ont tousiours esté. Car quand il eut escrit au siecle d'or de l'Eloquence, il n'eust pas escrit avec plus de iustesse, de iugement , & de pureté , qu'il a fait en ce siecle de fer des bonnes lettres. Tellement que ie puis dire de luy avec verité ce que nostre grand de Montaigne dit de Turnebus vn des plus sçauans hommes de son temps ,

Au Lecteur.

qu'il n'auoit rien du Pedan que le bonnet & la robe. Ce qu'on peut aussi dire de nostre Muret, de Maphée, de Galluce, de Bucanan, & de plusieurs autres excellens hommes de sa profession, dont les escrits sont purs & nets de toutes les ordures du College. Voila, cher Lecteur, tout ce que j'ay à te dire de l'Autheur de cette Histoire. Pour le regard de nostre Pucelle, qui en est apres son Roy le principal personnage, si ie pensois qu'il y eust quelqu'un si incredule que de douter de sa mission extraordinaire, de ses faits admirables, & de son innocence, j'alleguerois icy toutes les raisons

Au Lecteur.

raisons, & toutes les autorités des Historiens, tant domestiques, qu'estrangers, que ie croirois les luy pouuoir persuader. J'alleguerois celle du Pape Aeneas Silvius, celle d'Antonin Archevesque de Florence, celle de Paul Iouë en sa description de l'Angleterre, celle de Paul Emile, celle de Polidore Virgile en son Histoire d'Angleterre, celle de Papirius Masso en son Histoire de Charles septiesme, celle de Mariana en son Histoire d'Espagne, & sur tout le iugement authentique de Caliste troiesme, par lequel il declare amplement l'innocence & la valeur de nostre Pu-

Au Lecteur.

celle. Mais ce feroit preuuer en plein midy que le Soleil eclaire , que de preuuer cette verité. Toutesfois si quelqu'un en doute , qu'il s'en eclaircisse de Monsieur du Lis, & il la luy fera si sensiblement toucher au doigt , qu'il fera, comme n'agueres vn de nos Princes , contraint de luy donner sa créance. Agrée cependant, cher Lecteur, ce petit trauail, excuse mes fautes, & celles de l'impression, honore moy de ta bienveillance, & ie promets de te donner dans peu de temps vn ouurage beaucoup plus beau , & de plus longue haleine que cetuy-cy.

SVR LA PVCELLE
d'Orleans brûlée par
les Anglois.

L'Ennemy tous droits vio-
lant,
Belle Amazone, en vous brû-
lant,
Témoigna son ame perfide:
Mais le Destin n'eut point de
tort;
Celle qui vivoit comme Alcide,
Devoit mourir, comme il est
mort.

MALHERBE.

Extraict du Priuilege.

PAR grace & priuilege du Roy, il est permis à JEAN DV HAMEL, Marchand Libraire à Paris, d'imprimer, ou faire imprimer, vendre & debiter vn Liure intitulé, *l'Histoire du siege d'Orleans, & de la Pucelle Ieanne*. Et defenses sont faites à tous Imprimeurs, Libraires, & autres, de l'imprimer, contrefaire, ny alterer en aucune façon, sans le consentement dudit DV HAMEL; & ce pendant le temps & espace de six ans entiers: à peine aux contreuenans de mil liures, & autres peines portées par lesdites Lettres de Priuilege, données à Paris le 5. iour d'Auril 1631.

Par le Conseil,

VIGNERON.

Et ledit du Hamel a cedé & transporté la moitié de sondit Priuilege à Iacques Villery, aussi Marchand Libraire, pour en iouyr ensemblement durant le temps porté par iceluy.



SOMMAIRE

DE CE LIVRE.



Reface. Source de la guerre. Finesse de Henry V. Roy d'Angleterre. Mort de Jean Duc de Bourgongne.

Philippes se ligue avec l'Anglois, pour vanger la mort de son pere : Il luy baille beaucoup de villes pour gages de son alliance. Catherine fille de France est contrainte d'espouser Henry Roy d'Angleterre. Les articles du mariage. Le commencement de la guerre des Anglois. Mort de Charles VI. Charles VII. son fils est appelé par

A

moquerie Roy de Bourges. Le Comte de Salsbery assiege la ville d'Orleans. Sanglant combat entre les assiegeans & les assiegez. Mort du Comte de Salsbery Embrasement des Eglises. Un combat à cheual de deux Gentils-hommes Gascons, avec autant d'Anglois. Valeur du bastard d'Orleans. Mort de Lancelot, Capitaine Anglois. Charles enuoye du secours à ceux d'Orleans. Bataille de S. Denis d'Rouuray. Desfaite des François. Harangue du bastard d'Orleans. François deputez vers le Duc de Bourgongne. L'Anglois se moque du Duc de Bourgongne.



HISTOIRE

DV SIEGE D'ORLEANS,
ET DE LA PVCELLE JEANNE.

LIVRE PREMIER.



E puis apres plusieurs excellens Historiens, dire à bon droit au commencement de mon histoire, que i'escriray la plus signalée & la plus memorable guerre, qui ait iamais esté faite de memoire d'homme. C'est celle que les François eurent contre les Anglois, sous la conduite d'une tres-vertueuse & tres-generouse fille de Lorraine: Car il semble

A ij

qu'elle fust conduite & acheuée non par l'esprit & l'industrie de quelque homme, comme les autres guerres, dont le bon ou le mauuais fuccez dépend de la valeur, ou de la lascheté des Capitaines & des Soldats, mais par le commandement & le conseil de Dieu. En effect, outre qu'il y a beaucoup de grandes conjectures, qu'une personne mortelle n'a peu executer une si haute & si difficile entreprise, la main diuine parût si miraculeusement presente, & si visiblement fecourable à la France sur le poinct de sa ruine, que les François la veirent presque de leurs propres yeux. Mais auant que de commencer ce recit que j'ay entrepris de faire, ie prendray les choses de plus hault, & décou-

du siege d'Orleans. S

uriray le plus succinctement & le plus clairement que ie pourray la source de ceste guerre, afin d'en donner vne plus pleine & plus certaine cognoissance.

Les rigueurs de la fortune & de la maladie ayans sur le declin de l'âge vn peu alteré l'esprit, & aucunement affoibly le sens à Charles VI. Roy de France, auparauant les delices de son peuple, & la terreur des nations estrangeres, il comença à estre moins respecté des siens, & moins redouté des ennemis de sa Couronne: de sorte que ses Princes venans facilement du mespris de sa personne, à entreprendre sur son autorité, qui s'affoiblissoit de iour en iour, & à conceuoir vne grande esperance de commander, cependant qu'vn

chacun d'eux alpire ardemment à la Regence, tous faillirent prelque à perdre le Royaume. Car Henry V. Roy d'Angleterre, beant apres cet Estat, & le guettant comme du haut de quelque eschauguette, tandis qu'il fomente sous main leurs diuisions, & qu'il donne du secours tantost aux vns & tantost aux autres, contraignoit peu à peu & les vainqueurs & les vaincus à subir le joug des Anglois. A la fin Jean Duc de Bourgongne, qui auoit tousiours esté le principal autheur de faire de nouuelles entreprises, ayant esté miserablement assassiné aux pieds de Charles Dauphin de France, à leur entreueüe à Montereau, les diuisions entre les Princes François sembloient estre finies, lors que

Philippes son fils agité de diuerſes paſſions de triſteſſe , de crainte & de colere commence ſoudain à rechercher les moyens, ou de tuer par trahiſon Charles Dauphin de France, ou de le chaſſer de ſon Royaume , pour venger la mort de ſon pere. Mais voyant qu'il ne pouuoit pas venir à bout de ceſte entrepriſe par ſes propres forces il eut recours aux eſtrangers , & ſe reſolut de l'executer par quelque moyen, & à quelque prix que ce fuſt.

S'eſtant donc allié & ligué avec l'Anglois , capital ennemy de la France, & puiſſant à ſeconder ſon mauuais courage , il luy baille le Roy Charles, la Roync Catheri-
ne ſa fille , Paris , Chartres,
Troyes , Rheims , & pluſieurs

autres villes de ce Royaume, vn peu auparauant prises par trahison, pour ostages de sa foy, & pour gages de son Alliance. Il brusloit d'vn si grand desir de vengeance, & d'vne si grande hayne contre Charles, que fermant les yeux aux malheurs qui luy pouuoient arriuer, il aymoît mieux mourir que ne le point perdre, & souffrir la cruauté des Anglois qu'il auoit desia esprouue, que de pardonner à ses ennemis. De là comme si tout ce qu'il auoit medité & proietté en son esprit, luy eust esté permis, il fit proclamer à Paris, & appeller Charles Dauphin de France, à la Table de Marbre. Charles n'ayant point comparu au iour de l'assignation, & le iugement estant re-

duit au gré , & à la discretion des vainqueurs, par Arrest du Conseil, & de la Cour de Parlement, fut iniustement despouillé & bány du Royaume. Et afin qu'õ ne laifast à faire aucun acte ou de droit, ou d'iniustice, Catherine fille de France, fut contraincte d'espouser à Troye Héry Roy d'Angleterre, à conditiõ que les enfans qui naistroient de ce mariage succederoient à ceste couronne apres la mort du beau-pere; que Charles Dauphin de France seroit desherité, & que Henry seroit Regent du Royaume. Toutes ces iniustices furent faites par les menees, & à la persuation de la Reyne Elizabeth, qui renonçant aux plus iustes & plus tendres sentimens de la Nature, n'eust pas beaucoup de

peine d'y faire contenter le Roy son Mary, pource que la maladie l'auoit rendu impuissant aux fonctions de l'Esprit & de la Royauté.

Toutes ces choses ainsi conclües & arrestees, l'Anglois leue vne puissante armee, le met en campagne, aspire ouuertement à l'ysurpation de toute la France, se presente aux villes fortifiees, en soustraiet les vnes par promesses, & les autres par force de l'obeyssance de leur Roy legitime, & comme la faueur du peuple, panche ordinairement, où panche la fortune, en fait reuolter plusieurs ou par la seule autorité de son nom, ou par la seule peur de sa presence. Quelque temps apres Charles VI. estant mort, Charles VII. son fils vnique fut accueilly

d'une infinite de miseres. D'un costé la prison de la Mere, où elle menoit en dueil, & en tristesse une vie plus facheuse que la mort; & de l'autre le grand nombre d'ennemis qu'il avoit sur les bras, la peur d'estre circonvenu de quelque trahison, les coffres espuisez par une guerre continuelle, l'engagement de son Domaine, la revolte presque generale de ses sujets, & plusieurs autres incommoditez luy donnoient des inquietudes, & des afflictions incroyables. En fin les Estrangers accourans en mesme temps de divers lieux, comme s'ils se fussent tous vnis pour demembrer & ruyner la France, & les forces de Charles estans beaucoup au dessous des leurs, il se vid reduit à tel estat,

qu'après auoir perdu la plus grande partie de s^{on} Royaume, il fut appelé par moquerie Roy de Bourges. Honteux à la verité, & miserable spectacle! La France, le plus florissant & le premier Royaume du monde, en forces & en dignité, la France tousiours victorieuse des nations & des Roys, après la perte de cette ancienne gloire qu'elle auoit acquise par les armes, deuenir la proye, & la risée des Estrangers!

Les affaires de Charles estant en ces termes, le Comte de Salsbery Anglois, non moins illustre pour ses beaux faits d'armes, que pour sa naissance, croyant de faire faire vne chose digne de son courage & de sa reputation, s'il prenoit le premier la ville d'Orleans, vne des

plus belles & des plus fortes villes de ce Royaume, y mena deuant vne grosse armee l'an mil quatre cens vingt-huict, le douziesme d'Octobre, & le campa du costé de la Souloigne, pres le Fauxbourg du Portereau. La principale cause qui le porta à mettre le siege deuant ceste ville, ce fut pource qu'elle seule retardoit le cours de la victoire assurée des Anglois, & qu'estant prise & soumise à leur obeïssance, il ne resteroit plus aux François aucun lieu en France où mettre le pied, & se retirer.

Si tost que ceux d'Orleans eurent le vent de ce siege, ils commencerent à leuer des Soldats de tous costez, à faire apporter quantité d'armes, de bled, & d'autres vi-

ures de toutes les villes, & de tous les villages d'alentour, à nettoyer les FosseZ, à refaire les boulevards, les portes, & les murailles de leur ville, à y assoir de bons corps de garde, bref à faire bonne prouision de toutes les choses necessaires pour soustenir vn siege.

Le Comte de Salsbery voyant les habitans tous preparez & tous resolus à se bien defendre, ensemble leur ville bien murie, & bien fortifiee, ceinct de fosseZ & de tranches, l'endroit que ie viens de dire. Les Orleanois repoussioient premierement l'Enemy, & empeschoiét ses travaux, & ses retranchemens à coups de fleches, & puis ils tiroient non seulement de la cime des tours, & des murailles; mais ils auoient

bien aussi le courage de faire sur luy des sorties, & de l'aller attaquer en pleine campagne. En ces soudaines faillies, & escarmouches il demeueroit autant d'Anglois que d'Orleanois. En fin les Anglois s'estans bien retranchez, & mis à couuert des coups de la ville assiegee, le Comte de Salsbery met soudain la main à l'œuvre, fait tout devoir de bon & diligent Capitaine, & ayant fait dresser la batterie sur les lieux les plus hauts, & les plus commodes, commence à faire battre la ville en ruine. La violence de ces machines estoit si grande, que non seulement les murailles, mais aussi les maisons, quand elles passaient au dessus des murs, en estoient

renuersees comme par quelque rude & furieuse tempeste. Douze moulins qui estoient au milieu de Loire, entre la ville & la Tourneufue, ayans esté rompus & mis à fonds par l'effect de ces mesmes machines, ceux de la ville se voyans priuez d'une chose si necessaire, en firent faire onze à cheuaux, qui leur fournissoient suffisamment de farine. Ceux d'Orleans auoient fait bastir vn fort au de là du Loire pour la deffence d'une forteresse qui ioint le Pont de la ville, & qu'on appelle communément les Tournelles. Les Anglois croyans d'empescher les assiegez de faire des sorties, & d'aller librement au fourrage & à la picoree, s'ils auoient pris ce fort, se resolurent de le

de le prendre à quelque prix que ce fut. Le Comte de Salsbery ayant donc préparé tout ce qui estoit necessaire pour la prise de cette forteresse, la fait investir de tous costez, donne l'ordre, & met ses gens en ordonnance. Les principaux qui gardoient ce fort pour les François, estoient de Villars Gouverneur de Montargis, Mathias Arragonois, Guittry, Courras Gascon, Xaintrailles, Poton son frere, La Chapelle, Gentil'homme de Beaussé, & plusieurs autres personnes de courage, & de qualité, que le temps a effacées de nostre memoire. Tous ces vaillans hommes, vrayement dignes du nom François, estans résolus de perdre la vie pour la

deffence de cette place si importante à la conseruation de la ville, attendoient le combat avec impatience. En fin la charge estant donnee, ils'esleue soudain vn grand cry de part & d'autre, on vient aux mains, on combat en mesme temps de tous costez. Les Anglois attaquent viuement la place, les vns combattent de loin, & les autres de pres, les vns lancent des fléches, & d'autres machines de guerre, & les autres s'approchent des murailles, soit pour les sapper par embas, soit pour dresser des eschel'es. Ceux d'Orleans au contraire, iettent de gros cailloux, de tisons de feu, des fleches, & de la poix meslee de souffre, & de la poix refine ardante sur les assaillans. Ceux

mesmes qui se tenoient de loin n'estoient ny hors de l'apprehension , ny hors de la portee des coups: car les fleches tirées avec des machines , ou avec la main, en bleffoient plusieurs. Les vail-
lans & les poltrons y cou-
roient bien vne mesme fortune,
mais ils n'en remportoient pas
vne mesme reputation. Les
femmes d'Orleans ne donnoient
pas aussi vn petit secouts aux
defenseurs de cette place : Car
elles ne cessoient de porter en
diligence plusieurs choses neces-
saires pour repousser & incom-
moder l'ennemy : comme pier-
res , eaux , huyles , & gressés
bouillantes , chaux, cendres, &
chauffe-trapes. Là dessus de
grands cris meslez d'exhorta-

tions , de joye , & de gemiffemens , accompagnez d'un grand bruiet d'armes , s'eleuant tout à coup , les fléches volent de part & d'autre. Les Anglois font rafraichis , & les armes & les forces manquent aux nostres. Gaucourt Gouverneur de la ville , homme tres-prudent , & tres-courageux, aduertty de l'extremité où estoient les nostres , mene de la ville à leur secours de nouvelles troupes. Les Anglois firent premierement vne forte resistance , & puis les deuxeschelles qu'ils auoient dressées , ayans esté mises en piéces , ceux qui estoient dessus furent blessez ; les autres s'en allerent comme ils peurent , fort peu s'en retournerent leurs bagues.

saues , & la pluspart se retire-
rent tous couuerts de bleffeu-
res. Enfin apres qu'on eust com-
batu plus de quatre heures , la
nuict termina le combat de part
& d'autre. Il fut plus long &
plus sanglant qu'on n'eust peu at-
tendre du petit nombre de ceux
qui se defendoient : Car outre
ceux qui furent blesez , il y de-
meura plus de deux cens quaran-
te Anglois: fort peu de François,
& avec cela soldats simples , &
sans nom y furent tuez. Et puis
durant quelques iours , ce fut
plustost vn siege qu'un assaut , &
vne batterie à cause des bleffeu-
res des soldats , & de l'enterre-
ment des morts. Et comme du-
rant ce temps là il y auoit vne
suspension d'armes , ils ne lais-

soient pas aussi de se fortifier , & de faire de nouvelles provisions de viures , & de munitions. C'est pourquoy on recommença la guerre plus vivement que jamais , on fit des mines en plusieurs endroits , on approche les canons , & les autres pieces d'artillerie , si bien que les Orleanois ayans esté chassés à coups de flèches , il ne fut plus en leur pouuoir de defendre leurs murailles : car vné grande partie de ce fort auoit esté abbatue d'vn seul coup de pierre , & l'autre menaçoit de ruine. D'vn costé l'esperance , & de l'autre le desespoir irritoit les courages : l'Anglois croyoit de pouuoir prendre cette forteresse avec vn peu d'effort & de resistance ; Les Orlea-

nois au lieu de leur fort tout nud,
& descouvert de tous costez, fai-
soient bouclier de leurs corps:
pas vn d'eux ne reculoit, chacun
tenoit bon, & de pied ferme,
de peur qu'ayant abandonné la
place il n'y donnast passage à
l'ennemy. De sorte que d'au-
tant plus aspre & plus violent
estoit le combat, d'autant plus
grand estoit le nombre de ceux
qui estoient blessez, sans qu'il y
eust aucune flèche qui ne portast
coup, ou qui ne tuaist. Le
combat ayant esté long-temps
douteux, le courage estant creu
aux Orleanois, pource qu'ils re-
sistoient contre leur esperance,
& les Anglois estans comme
vaincus, pource qu'ils estoient
si long temps à estre vainqueurs,

& pour cela leur cœur s'estant relâché, les plus experimentez, & les plus prudens d'entre les assiegez furent d'avis d'abandonner entierement ce fort, pour n'estre nullement tenable. C'est pourquoy ceux qui le defendoient acheuerent de l'abbatre avec la forteresse à coups de canons, afin de ne laisser aucune fortification, ny aucune retraite à l'ennemy; Et apres auoir rompu vne arche du pont, se retirerent dans la ville.

Ce mesme iour, qui fut le neuuesiesme de Nouembre, le Comre de Salsbery accompagné de Glacidas, & de plusieurs autres Capitaines, estant allé dans les Tournelles apres qu'elles furent prises, pour mieux considerer

de là l'effiet & la situation de la ville, eust vn œil, & vne iouë emportee d'un coup de canon tiré de la tour de nostre Dame. La nouvelle de cét accident remplit les Anglois de crainte & de tristesse, & les Orleanois de ioye & d'estonnement, comme si en la personne seule de ce grand Capitaine, il leur fut mort vn nombre infiny d'ennemis. Peu de iours apres il mourut à Muing sur Loire, où il auoit esté apporté, & avec luy fut esteinte la meilleure esperance, & le plus grand appuy des Anglois. Car comme si l'on rompt la pointe à vne flèche, on oste au reste du fer le pouuoir de nuire; ainsi ce Chef ayant esté abbattu comme vne pointe d'espee, les forces des Anglois furent rebou-

chees ; si bien qu'ils sembloient
plustost estre morts avec luy , que
l'auoir perdu. Car auant luy ils
n'auoient fait en France aucune
guerre memorable , ny aucune
action digne de loüange , & apres
sa mort, ils se signalerent, non par
leur victoire , mais par les pertes,
& les malheurs qui leur arriue-
roit. Tellement qu'il est tout
visible , que toute la gloire qu'ils
auoient acquise en France , nas-
quist & mourut avec ce grand
general d'armee. Son corps ayant
esté ouuert & embausmé , fut
emporté en Angleterre, & mis
dans le tombeau de ses Ancestres.
Plusieurs prindrent cette mort
pour vn coup du Ciel , & pour vn
effet de sa colere, & de sa vengean-
ce, de ce qu'ayant violé le serment

qu'il auoit fait au Duc d'Orleans, estant prisonnier en Angleterre, d'espargner les villes de son obeyfance, il auoit toutesfois assiegé & fait battre en ruine celle d'Orleans; de ce qu'avec vne main sacrilege il auoit ravy aux Eglises, & aux maisons Religieuses leurs tresors, & leurs richesses qui auoient esté iusques alors soigneusement conseruées: & enfin de ce qu'apres auoir pillé l'Eglise de nostre Dame de Clery, il auoit par vne sorte d'auarice inouïe fait fondre, & changer en rasses les Calices, & les autres presens d'or & d'argent, que la pieté des gens de bien y auoit dediez au seruice de celuy qui punit ces larcins & ces sacrileges. Il y auoit encore plusieurs autres beaux & sacrez monumens de

pieté que les Princes & les personnes deuotes y auoient voüez & appandus en recognoissance ou du recouurement de leur fanté, ou des perils miraculeusement échapez, ou des iustes victoires remportées sur leurs ennemis. Cette grande pierre fut extremement sensible à tous les bons Catholiques, & principalement aux femmes deuotes qui auoient coustume de porter & leurs vœux & leurs prieres à cette belle Eglise de nostre Dame, alors si feconde en graces & en miracles.

En ce temps là comme les Orleanois s'estoient rafraichis, & reposez, & sans assaillir, & sans estre assaillis de l'ennemy durant quelques iours ; ils ne cesserent aussi ny nuit, ny iour de travailler à la

deffence de leur ville. Et premiere-
ment ils couperent le pont, afin
d'estendre leurs nouvelles fortifi-
cations iufques à la place de la bel-
le Croix, fur la cime de laquelle
ayans posé les plus grosses pièces
d'artillerie, ils apportoint tous les
iours de grandes incommoditez
à l'ennemy, fans luy donner au-
cun figne de courage effrayé,
ou de peu d'efperance. Le
Anglois au contraire se ha-
ftoient tant qu'ils pouuoient de se
fortifier, oppofoient leurs trauaux
& leurs retranchemens pour em-
pefcher & l'entree, & les sorties
aux affiegez, faisoient des forts de
toutes parts, & les vns & les autres
ne laiffoient rien à faire, ou pour
se defendre, ou pour attaquer.

Peu de temps apres le Roy

Charles qui faisoit à lors son séjour à Bourges , enuoya au secours d'Orleans huit cens chevaux, avec vne grosse troupe de gens de pied & d'Archers Italiens. Ils estoient sous la conduite du Comte de Dunois, bastard d'Orleans, de Sainte Seuer Mareschal de France, de Bucil, de Chabanes Seneschal de Bourbonnois, de Chaumont, de Valpergne gentilhomme Lombard, de Vignolles surnommé la Hire, excellent Capitaine Gascon, & de plusieurs autres braues Caualliers, d'esprit & de cœur, & tres-sçauans au mestier de la guerre. En mesme temps les Anglois ayant refait le fort du pont, & les Tournelles que les assiegez leur auoient abandonnees, y mirent

de bonnes garnisons & en donnerent le commandement à Glacidas, l'un des plus prudens , & des plus vaillans de leurs Capitaines. Cela fait ils diuiserent leur armee en deux troupes , & leur firent prendre diuers chemins, l'une celuy de Muingsur Loire, & l'autre celuy de Iargeau. Elles n'y furent pas plustost arriuees , qu'elles se desborderent soudain comme vn furieux torrent tout le long de Loire: Elles pillent & saccagent tous les villages d'alentour, brulent les maisons vuides & abandonnées; & ne pouuans par le fer exercer leur cruauté sur les personnes , elles l'exercent par le feu sur les bastimens. Ce partement soudain & inopiné des Anglois releua vn peu le courage

des assiégez, quoy que les assiégeâs les pressassent comme auparavant, & n'eussent rien relaché de leur diligence accoustumée. Car Glacidas s'acquita si dextrement & si prudemment de sa charge, que ny ceux de la ville, ny les ennemis ne se doubterent nullement que la plus grande partie de l'armée Angloise estoit absente du siege. Cependant ceux qui commandoient dans Orleans aduertis que les Anglois se preparoient pour donner l'assaut, firent assembler le Conseil de ville, où apres auoir representé aux habitans le dommage que pouuoient apporter les fauxbourgs, & l'aduantage qu'é pouuoit tirer l'ennemy, ils leur remonstrerent que pour le salut commun chacun deuoit negliger
qu'il

ses commoditez particulieres: Et partant qu'il falloit brusler promptement tous les fauxbourgs & toutes les maisons d'alentour: que ny l'affiette naturelle ny les fortifications ne pouuoient rendre tenables, de peur quel'énemy ne s'y logeast, & ne s'en seruit, comme des forts pour prendre la ville: veu principalement que l'Eglise des Augustins luy pouuoit fournir comme vne forte citadelle, pour n'auoir esté entierement abbatuë. Que si ces choses leur sembloient facheuses, qu'ils deuoient considerer qu'il leur seroit beaucoup plus facheux qu'apres la prise de leur ville, & leurs femmes, & leurs enfans, & eux mesmes passassent par l'espée des Anglois, ou du moins tombassent sous le joug de

C

leur seruitude, qui est le traictement ordinaire de ceux que la fortune de la guerre a soumis à la discretion de leurs ennemis. Tous en general preferans le salut public & leurs propres vies à leurs biens domestiques, approuuerent cet aduis d'un commun consentement. Si bien que tous leurs fauxbourgs qui auoient tant cousté à faire, & qu'on tenoit estre les plus beaux fauxbourgs de ce Royaume, ensemble les Eglises de saint Aignan patron d'Orleans, de saint Michel, de saint Victor, celles des Iacobins, des Carmes, & de saint Mathurin furent bruslées, & rasées dans vn iour. On ne voyoit qu'embrasemens de toutes parts: & quoy que les Citoyens ne pussent qu'avec vn extreme regret

regarder ce triste spectacle, ils se propofoient toutesfois cette consolation, qu'apres auoir sauué leur ville, ils se promettoient de reparer bien tost toutes ces pertes, & de rebastir en pleine paix ce que la necessité de la guerre les auoit contraint de ruiner. A peine cette execution auoit esté faite, que Talbot premier Baron d'Angleterre, & d'Escale accompagnez d'un grand nombre de gens de pied & de cheual vindrent au secours des assiegeans. Outre les viures, & les autres munitions de guerre, ils auoient apporté force arbalestes, force fleches, force canons, & quantité d'autres machines de guerre, qui avec des pierres du poids de huit vingts quatre liures qu'elles iettoient par le moyen des

ressorts, abbatoient les murailles & les plus hauts bastimens de la ville. Personne toutesfois n'estoit tué ny blessé ; ce qu'on tenoit à vn grand miracle. Cependant les Anglois n'auoient pas vne moindre peur, ny ne couroient pas vn moindre peril que ceux de la ville, lors que de gros boulets de fer tirez par les garites du fort de la belle Croix, abbatoient le dedans de leur forteresse, & que plusieurs des leurs estoient ou assommez de l'esclat des pierres, ou enseuelis dans les ruines des murailles qu'elles renuersoient. En toute leur forteresse ils ne pouuoient ny nuict ny iour trouuer aucun lieu qui les pût mettre à couuert des coups tirez par les habirans. Car ils auoient si bien adiufté &

pointé leurs plus grosses pieces d'artillerie, que mesme durant la nuit ils frapportoient sans faillir les lieux qu'ils s'estoient de iour proposez de frapper. Mais le plus expert, & le plus adroit de tous les Canoniers estoit au iugement de tous vn certain Lorrain nommé maitre Iean, aussi vtile & aussi necessaire aux nostres durant ce siege, qu'il fut nuisible & pernicieux à l'ennemy. Car il tiroit avec tant d'adresse & de iustesse, que presque à chaque heure d'une certaine colonne & par certaines canonieres du fort de la belle Croix, il en tuoit plusieurs comme en se ioüant. Et pour se mocquer des ennemis, il se laissoit par fois cheoir à terre, feignant d'estre mort ou blessé, & puis il se faisoit

porter en la ville. Mais il retour-
noit tout incontinent à sa pre-
miere besongne, & donnoit aux
Anglois des preuues assez visibles
& assez fenfibles de sa resurre-
ction. Dequoy les Anglois indi-
gnez, & touchez iusqu'au vif estās
fortis sur la minuict de leur fort
des Tournelles avec quantité de
grilles, d'eschelles, & de grampons
qu'ils auoient preparez, s'appro-
chent soudement de la belle
Croix, d'où estoient lancez ces
foudres qui les assommoient. Et
soudain attaquans ce fort avec vn
grand cry, ils commencent à
ietter leurs grilles, à precipiter les
nostres à coups de pierres & de ja-
uelots du haut des rempars, & à
mettre en œuvre tout ce que l'in-
vention de ce temps là pouuoit

fournir pour forcer les places. Les nostres au contraire, chacun prenant le lieu, & tenant l'ordre qui luy auoit esté donné, s'auancent sur le bord de leurs fortifications, & font pleuvoir vne grêle de pierres & de fleches sur les testes des ennemis. Enfin les tenebres ayans desrobé la veuë aux combattans, plusieurs blesseures furent receuës de part & d'autre, plusieurs pieces d'artilleries furent tirées contre ce fort; mais ce fut sans y faire la moindre breche. Et partant dès que le iour commença à poindre, les Anglois craignans d'estre surpris & enuolopez par quelque sortie des nostres, se retirerent vers les leurs. Ce mesme iour ceux d'Orleans posèrent près de la petite porte du

Chefne , vne grosse machine qu'ils nommoient le Chien , & qu'ils auoient fait faire à M^{re}. Guillaume Duisié excellent fondeur. Ils poserent aussi au mesme endroit deux autres vieilles machines de grandeur demesurée , l'une desquelles estoit appelée Montargine , du nom de Montargis , & l'autre Rislarde , à cause de l'effroyable violence de ses coups. De ces trois machines on iettoit de grosses pierres contre les forts & les trauaux des Anglois , qui en receuoient des frayeurs , & des incommoditez extraordinaires. En mesme temps il y eust comme vne tacite suspension d'armes de part & d'autre durant quelques iours , pendant lesquels , les ennemis s'estans vn peu

rafraichis , & delassez des trauaux de la guerre , deux mil cinq cens combatans Anglois , conduits par Lancelot de l'Isle , par Talbot , par Descales , & plusieurs autres, arriuerent pour attaquer la ville , & se retrancherent à saint Laurens des Orgerils pres d'Orleans. Au premier bruiet de la venuë de ces nouvelles troupes, les Orleanois razerent cette Eglise, & plusieurs autres , comme celles de saint Marc , de saint Geruais , de la Chappelle , de saint Eutre, de saint Loup, & de la Magdeleine , qu'ils auoient iusques à lors espargnees. Ils se porterent à cette extremité, de peur que ces Temples & ces maisons dediees au seruice de Dieu, & à l'honneur de ses Saints , ne

seruissent comme d'hostelleries pour y receuoir les crimes, & les blasphemes des soldats; & de peur aussi que ces saincts lieux où l'on appaisoit auparauant la colere de Dieu, ne fussent changez en boucheries pour y verser le sang des hommes. Le mesme iour qu'ils se camperent en cet endroit, les Orleanois sous la conduite du bastard d'Orleans, de Sainte Seuerre, de Chabanes, & de la Hire, firent sur eux vne sortie furieuse, & les recueillirent comme leurs ennemis. Mais fort peu de part & d'autre estans demeurez sur la place, les nostres furent repoussez, & menez battans iusques dans la ville. Entre les personnes de marque, de Chabanes fut bleffé au pied d'un coup de flèche, &

son cheual tué sous luy.

Deux iours apres , il se fit entre quatre Cheualiers de l'un & de l'autre party , vn combat tres-memorable, & tres-digne de cette histoire. L'un des François s'appelloit Gasquet, & l'autre Vedille, tous deux Gascons, de la compagnie de la Hire. Le deffi estoit tel, que s'il se trouuoit parmi les Anglois deux Cheualiers si genereux , & si affectionnez à leur pays, que de vouloir combattre pour la defense , il se presenteroit en lice contre eux autant de François qui feroient sans supercherie essay de leur courage, & de leur adresse avecque la leur. Le défi receu & accepté, deux Anglois parurent, & vne place ceinte de cordes de tous costez,

attachees à des pieux fichez en terre, fut donnee aux cōbattans. De plus elle fut enuironnee de gens de pied, & de cheual en belle ordonnance, & en pareil nōbre de part & d'autre, pour empescher qu'aucune iniure ne fut faite, ny à ceux qui entroiet en lice, ny à ceux qui les regardoient faire. Cela fait, ils s'esslancent tous quatre ensemble les vns contre les autres, les lances baissées à outrance, ils se rencontrent d'extreme roideur, & d'impetuosité nōmpareille : mais en fin la plus grande gloire du combat demeura aux François. Car Vedille, & son aduersaire s'estans entrepercez leurs cottes d'armes iusques à la chemise, sans auoir l'un sur l'autre aucun aduantage : & Gasquet ayant des-arçonné, &

porté le sien par terre d'un coup de lance, ils furent separez. Ce fut afin qu'il ne semblast que de si braues hommes, qu'une franchise de courage, & non pas quelque mouuement de hayne & de colere auoit porté au combat, vouloient non acquerir de la gloire, & faire l'honneur de leur patrie; mais esprouuer le dernier fort des armes, apres auoir échappé le premier & le plus grand peril de la vie.

Le premier iour de l'annee suivante mil quatre cens vingthuit, il se fit vn combat extremement sanglant de part & d'autre entre la rue Flambert, & la porte Renard. Là cependant que les nostres soustenoient vigoureusement l'effort des ennemis, apres auoir cou-

rageusement combattu durant quelques heures , & plusieurs ayans esté bleffez, ou tuez de part & d'autre, les Anglois enuoyerent au secours des leurs tout ce qu'ils auoient de Căualerie. Les Orleanois tournent le dos, les Cheuaux legers les talonnent, & les ferrént de pres: vn grand nombre d'entr'eux y fut ou deffait, ou bleffé, ou fait prisonnier. Parmy eux l'Abbé de Cerquenceaux, homme fort vaillant , & plus propre à manier les armes que le Breuiaire, y receut vne grande bleffure. Pres de la porte Renard tout contre la muraille il y auoit vn gros boulevard de terre, que ceux d'Orleans auoient fait faire en diligence pour fortifier & défendre tout ce costé-là contre

l'effort des ennemis. Celieu a retenu iusques au iourd'huy le nom de Boulevard pres de la petite boucherie ; & non guere loin de là se voyent encore les restes de la vieille porte Renard. Les Anglois s'estans souuent & de iour & de nuict efforcez de le prendre à viue force, en auoient esté repoussez , & par sa propre defence, & par le courage des nostres, & à coups de flèches. Dequoy les Chefs des Anglois extremement faschez , encouragerent leurs gens à le forcer par de grandes recompenses qu'ils leurs proposerent. Ceste esperance met le cœur au ventre des moins hardis , leur fait attaquer courageusement cette place , & comme'ils

s'en fussent desia rendus maistres, ils commencent à y monter avec des eschelles. Les Orleanois courent soudain aux armes, gagnent le rempart : vn furieux & sanglant combat se donne de part & d'autre. Les Anglois lancent des flèches de tous costez entre les fortifications; les vns rompent le Boulevard à belles mains, les autres remplissent les fossez. Mais la valeur des Orleanois fut si grande & si presente en ceste occasion, que tous, sans qu'il y eust pas vn d'eux qui reculaist, ou qui demeurast spectateur, faisoient vne chaude & vigoureuse resistance au milieu mesme des flèches qui tomboient sur eux de toutes parts. Cette iournee fut fort funeste aux Orleanois : Elle
leur

leur fut toutesfois en cela l'aduan-
tageuse, qu'un grand nombre des
ennemis y fut peste mesle, ou bles-
sé ou assommé à coups de pierres
& de traiçts, sans qu'il fut possible
aux derniers de donner lieu aux
premiers de se retirer. Ansi les An-
glois apres vne grande perte des
leurs, ayans esté honteusement
repouffés, leurs Chefs chosissent
quelques vnes de leurs meilleures
troupes, auisent secretement
entre ceux de ce qui estoit plus à
propos de faire, & des moyens
qu'il falloit tenir pour l'executer;
donnent le temps de marcher à
trois heures apres minuiçt, & la
charge de la conduite à Talbot,
& à Lancelot de l'Isle. Cettui-cy e-
stant fortý à point nommé des
tranchees de saint Laurens, s'en

alla droit vers ce fort de terre dont i'ay parlé cy deffus, & les autres troupes que Talbot conduisoit commencerent toutes ensemble à se mettre en veuë deuant les fortifications de la belle Croix. Le combat se donne en mesme temps de de diuers lieux, & avec de grands cris de part & d'autre, on met toutes choses en œuure, on court aux endroits les foibles & les moins tenables. Les Orleanois de leur costé font tout ce qu'ils peuuent pour faire teste à de si puissantes troupes, mais leur nombre estoit trop petit pour pouuoir en mesme temps aisemen suffire à la defence de plusieurs lieux. c'est pourquoy le bastard d'Orleans enuoye en diligence vn nonueau renfort à

ceux qui auoient le plus d'affaires, il va luy mesme en personne trouuer les autres , les exhorte à ne point succomber aux trauail, & aux efforts de l'ennemy, & leur remonstre cōme le fruiēt de tous les combats, & de toutes les victoires precedentes consiste en ceste occasion. En fin les Anglois retardez par la difficulté du lieu , & sur tout repoussez par l'orage des flèches , & des cailloux qui fondoient sur leurs testes de toutes pars , sans auoir peu venir à bout de leur entreprise, se retirerent à leur courte honte. Les iours suiuians les ennemis ayans par plusieurs fois attaqué le mesme fort , eurent tousiours le mesme succez. Cependant les nostres trauailloient sans

cesse avec vn ordre nompareil, & vne diligence infatigable, & faisoient de nuit prouision de tout ce qui estoit necessaire pour se defendre le iour. A quelque iours de là de Culan Admira^l de Frâce, homme autant signalé pour la gloire de ses actions, que pour celle de sa naissance, vint tout à point au secours de Orleanois, & amena deux cens cheuaux Legers, tous gens d'esslite, & qui auoient rendu autant de preuues de leur fidelité, que de leur suffisance au mestier de la guerre. S'estant donc aduancé avec les siens vers les Tournelles, attaque les ennemis par vne surprise soudaine, & inopinée, en laisse vn grand nombre sur la place, & apres auoir passé la riuere de Loire au port de

sainct Loup , arriue victorieux à Orleans. Ce secours prudemment conduit à trauers l'armee ennemie , & heureusement arriué malgré toute la resistance qu'elle luy pût opposer, acquit à ce grand Admiral en l'esprit de tous les François vne grande reputation de valeur. Le mesme apres auoir receu de ceux d'Orleans les applaudissemens & les louanges qu'il meritoit pour auoir avec deux cens cheuaux , fait vne si grande, & si glorieuse execution, le lendemain de son arriuee qui fut le iour des Roys, accompagné de Sainct Seuer, de Valpergne, & de plusieurs autres fit vne sortie sur les ennemis, & les estant allé attaquer iusques dans leurs tranches, les combatit courageu-

fement. Mais les ayant trouuez en telle ordonnance qu'ils pouuoient se rafraichir , & recueillir seurement ceux qui estoient las ou blesez , il fit sonner la retraite, & ainsi le combat cessa.

Les Anglois n'ayans rien laissé à essayer de tout ce que la subtilité des Ingenieurs leur pouuoit fournir, & voyans que rien ne leur reussist, s'auiserent de faire à la main deux grands forts, en l'un & en l'autre bord de la riuere , l'un en vne petite isle, du costé de saint Laurens , & l'autre proche de saint Priué. Ils y mirent de bonnes garnisons & y firent tout à l'entour de grands fossez , de bonnes tranchées, & de hautes pallissades pour couper le chemin des viures qu'on apportoit

de la Soulogne aux Orleanois. Car en cet endroit la riuere estant gueable, les ennemis pouuoient sans difficulté s'entredonner promptement des viures & du secours.

En mesmetemps le Roy Charles enuoya de Bourges à Orleans vne grande quantité de poudre, de petites pieces d'artillerie, d'armes, de flèches, & de toutes sortes de munitions. A quelques iours de là toute la couuerture des tournelles ayant esté emportee d'un coup de Canon tiré du fort de la belle Croix, & quelques Anglois y ayans esté tuez, les ennemis n'eurent plus la hardiesse d'y monstrier le nez. Apres cela le bastard d'Orleans accampagné du Marechal de Sainte Seuer,

de Chabanes , & de plusieurs autres hommes de marque , fit de nuit vne sortie sur l'ennemy , & l'alla surprendre du costé de saint Laurens. C'estoit pour faire voir à leur Roy & à leur patrie qu'ils auoient le courage non seulement de defendre les murailles de la ville assiegee, mais aussi d'aller attaquer l'ennemy iusques dans son camp. Les Anglois espouuentez de ceste visite inopinee, courent aux armes ; les vns se cachent , les autres rassurent ceux qui s'effrayent, tout tremble, tout est en desordre , & en confusiõ de tous costez : vn grand nombre des ennemis court en foule , les tenebres desrobent au Ciel son peu de lumiere , le danger est également douter & à

craindre d'une part & d'autre. En fin toute l'armee ennemie s'estant ramassée, & ralliée au bruit de ce tumulte, & premierement les Archers s'estans tirez à part, & puis vn grand nombre de gens legerement armez ayant esté enuoyé : Les nostres furent ferrez, de fort pres, & mis presque à deux doigts de leur deffaicte. Mais le bastard d'Orleans, de peur qu'il ne semblast que les gens auoient esté repoussez, & non pas ramenez ; & de peur aussi de recevoir vne plus grande perte, apres les auoir ardamment exhortez, leur commande de se ruer sur les ennemis. A la voix, & au commandement de leur Capitaine, ils se iettent furieusement sur eux, & les mettent soudain

en deroute, & pource que ce leur estoit assez de s'en aller sans recevoir aucun dommage, apres en auoir laissé vn grand nombre sur la place, ils firent vne paisible & honorable retraite. Cette genereuse sortie ne leur eust pas acquis vn petit auantage, ny vne petite recommandation aupres de ceux de la ville, si le progres eust avec pereil succez respondu au commencement. Mais la nuit, & le pillage du camp, où ils s'amuserent, leur raut le fruit & l'honneur de cette victoire.

Peu de temps apres, deux cens hommes conduits par Fascot, arriuerent au camp des Anglois, & pource qu'ils amenoient quantité de viures, d'armes, & de munitions, ils furent receus avec de

grands signes de contentement, & de conjouissance. Le lendemain qui fut le dix-septiesme de Januier, il arriua vn accident qui fut pris de ceux d'Orleans pour vn prodige , ou pour vn miracle. C'est que le boulet d'un canõ tiré d'un des forts des Anglois, tomba au milieu de plusieurs personnes si innocẽment qu'il ne fist qu'emporter le soulier d'un soldat François, sans luy entamer tant soit peu le pied. Le mesme iour six François appellerent au combat autant d'Anglois, non pour tirer raison de quelque iniure particuliere, mais pour combattre avec pareilles armes pour la gloire de leur patrie. Ce fut en vain : car la trefue ayant esté faicte, de part & d'autre, afin que tous pûssent

assister à ce spectacle , & la place du colombier Turpin ayant esté sous la foy publique donnée , & preparée aux combattans , pas vn des Anglois , quoy que les François les defiaffent & les attendissent avec impatience , n'eust la hardisse de se presenter. Apres cela vn des habitans nommé Gastelier fut tué d'un coup de canon tiré des Tournelles, comme il bandoit vne arbaleste contre les ennemis. En mesme temps quelques Marchans, comme ils amenoient vendre à Orleans quantité de bestail , & d'autres viures, ayant esté trahis & découuers par vn village nommé Sandillon , sur l'esperance d'auoir sa part de ce butin, furent vollez, & mis en fuitte par les Anglois. Sur cette nouuelle, ceux

d'Orleans pour recouurer cette proye que les Anglois passoient au port de saint Loup, & pour auoir leur reuanche de ces iniures, sortent de la ville, & passent la riuere aux moulins de S. Agnan. Il y auoit de ce costé-là assez proche du village de saint Iean le Blanc, vn petit bois si espais & si plein de broffailles, qu'vne personne n'y pouuoit entrer, ny estre apperceuë que malaisément. Dans ce lieu les Anglois auoient mis vne embuscade; on ne voyoit paroistre que fort peu de cheuaux au long de Loire : La Cauallerie Françoisse la passe avec les Archers, & vient aux mains avec celle des ennemis. Mais comme ils alloient tantost reioindre les leurs dans le

bois, & en sortoient tantost pour
assaillir les nostres qui n'oloient
poursuiure ceux qui faisoient
semblant de reculer, que iusques
où aboutissoient les lieux décou-
uerts, ils coururent soudain avec
toutes leurs forces, & se mirent à
les charger furieusement. Les no-
stres comme ils virent que contre
leure esperance, ceux qu'ils croy-
oient fuir de peur, venoient droit
vers eux à enseignes déployées, &
à bride abbatuë, ne peurent pas
soustenir leur effort, & tournans
ledos à la premiere charge qui
leur fut faite, reprirent le chemin
de la riuiera. Là quelques vns se
fians à leurs forces & à leur ad-
dresse, se sauuerent à la nage,
ou dans des batteaux qu'ils trou-
uerent là de bonne fortune, &

quelques autres comme ils s'efforçoient de passer furent pris, où taillés en pieces.

Peu de iours apres les Anglois avec vne grande & soudaine impetuosité, & avec de grands cris attaquèrent le fort de la porte Renard. Les soldats & le peuple éueillés au bruiet de ce tumulte prennent soudain les armes, & sans ordre ny commandement & malgré tous les efforts que Sainte Seueré, & les autres chefs firent pour les retenir, vont dehors attaquer l'ennemy. Les Anglois se messent incontinent avec eux, tuent les premiers qu'ils rencontrent, les fondent rudement à droite, & à gauche, les serrent de pres, les mettent tous en desordre & en confusion :

bref la face de cette meslee estoit pour les nostres diuerse , incertaine , honteuse , & miserable de toutes parts. Les vns esloignez des leurs tournoient le dos , & les autres abandonnoient & leur rang , & leur enseigne : Chacun repoussoit le danger où il le rencontroit : Armes , flèches , chevaux , hommes , ennemis , & citoyens y estoient pêle melle : rien ne s'y faisoit avec conseil & commandement : tout y releuoit de la fortune : De sorte que le iour estoit desia fort auancé , que l'euenement de ce combat estoit encore incertain. Mais le Marechal de Sainte Seuerre voyant que les nostres n'en pouuoient plus , & que les Anglois commençoient à releuer de leur premiere

miere ardeur, fait assembler les soldats, remet les rangs, & commandant à vne partie de ceux qui estoient aux corps de garde, d'aller de ce costé là, les prie, & les exhorte à ne point perdre courage. Cependant Lancelot de l'Isle, qui conduisoit les Anglois n'estoit pas endormy à son deuoir, visite les rangs, les exhorte à bien faire, recommence le combat, va luy-mesme en personne avec ceux qu'il auoit choisis au secours des plus foibles, presse de tous costez l'ennemy douteux, & chancelant, bref fait tout ce que sçauroit faire vn bon Capitaine, & vn vaillant soldat tant d'entendement, que demain pour obtenir la victoire. En fin nonobstant cela le champ demeura aux François, les Anglois

furent mis en fuite, plusieurs d'entre eux passerent par les armes, la vitesse des iambes en sauua quelques vns. Toutesfois ce iour là on en trouua à dire beaucoup des nostres. Apres cela le Marechal de sainte Seuerie ayant fait assembler les soldats, reprend tout haut leur temerité, les tance de ce qu'ils estoient sortis sans ordre, sans conduite, ny commandement: leur dit qu'il louoit bien la grandeur de leur courage, mais qu'il blâmoit leur licence, & leur presumption d'auoir creu mieux preuoir l'euénement des choses que leurs Capitaines: bref qu'il ne desiroit pas moins en vn soldat la modestie & l'obeyssance, que la valeur. Cela dit-il rassure & releue leur courage, de peur que ceste

remonstrance vn peu rude ne les aigrit, & ne les émeut à quelque despit, & afin qu'ils n'attribuasent à la valeur des ennemis ce qu'il falloit rapporter au desordre, & à la faueur de la Fortune.

Quelques iours apres les Anglois firent le mesme essay, & ayant assemblé de plus grandes troupes, attaquèrent le mesme Fort avec vne plus grande confiance, & vne plus grande esperance de l'emporter. Mais les Assiegez aduertis au dernier combat qu'il falloit tousiours se tenir sur ses gardes, & ne rien entreprendre temerairement, auoient preparé en grande diligence tout ce qui estoit necessaire pour se bien deffendre. Apres auoir donc tué plusieurs des ennemis à coups de traits & de pieces de bat-

terie qu'on tiroit dru & menu fur eux, ils repousserent le reste dans leurs Tranchees. En ce combat vn certain Anglois de grande qualité & de grande reputation fut tué. Quelques Cheualiers ayant mis pied à terre le recueillirent, & l'emporterent au camp comme il rendoit l'ame. Il fut extremement regretté de tous les Anglois, tant pour les grâdes preuues qu'il auoit donnees de son courage en diuerses rencontres, que pour ce qu'il leur estoit grandement necessaire.

Le lendemain de Villars Gouverneur de Montargis, & Xaintrailles avec son frere Poton arriuerent à Orleans. Les Assiegez les auoient depeschez vers le Roy pour supplier instamment sa Majesté de leur enuoyer prompt-

ment du secours, puis qu'en l'extrémité où ils estoient ils n'en pouvoient demander ny esperer d'ailleurs, & que de là dependoit le salut & l'honneur de toute la France. Le Roy qui auoit sur les bras tant d'espineuses, & de grandes affaires, estoit en doute à laquelle il deuoit premierement pourvoir & remedier : Toutesfois il leur promit de leur enuoyer bien-tost du secours; non qu'il fut en son pouuoir de s'acquitter de ceste promesse: mais afin que ceste esperance les contint dans leur deuoir, & portast leur patience iusqu'à la derniere necessité.

Cependant les Anglois pour auoir leur reuanche des grandes pertes qu'ils auoient faictes, sçachant que les troupes Françoises

auoient abandonné le boulevard de la porte de Paris, à cause des rayons du Soleil, qui venant à leur donner droit & à plomb dans les yeux, les incommodoient extrêmement ; & s'estans apperceus de ceste sortie, s'en voulurent seruir à leur auantage. Ayant donc tiré quelques troupes de leur camp, & s'estans iettez promptement sur les nostres, les mirent d'abord en desordre & en deroute, & les poursuuiurent battans iusques dans la ville. Mais ceux qui gardoient ce Boulevard tirans de coups de canons, de fleches, & de pierres contre ceux qui estoient en bas apres en auoir tué vne vingtaine, & pris vn grand nombre, les repousserēt courageusemēt. Pour les nostres, il n'y demeura qu'un

des Archers du Marechal de sainte Seuerre, qui fut tué d'un coup de pierre, tiré des Tranchees.

En ces entrefaites le camp des Anglois receut vn extreme desplaisir pour auoir perdu par vn semblable accident vn des plus sages & des plus excellens de ses Capitaines. Car la Hire, & Lancelot de l'Isle s'estans entre-donnez la foy & la seureté pour parler, comme tous deux apres leur abouchement s'en retournoiét vers les gés, vn coup de canon tiré de la ville emporta la teste de Lancelot. Ceste mort haussa merueilleusement le courage à ceux d'Orleans, & diminua beaucoup de leur apprehension, comme si les forces des ennemis eussent esté renuersees & destrui-

êtes avec ce grand Chef: Car il estoit vn des plus redoutables d'entre les Anglois. Son conseil estoit propre à l'exécution, & sa main ne manquoit point au conseil; il n'y auoit ny ordre à donner, ny veille, ny reueuë, ny travail à entreprendre, ny aucune faction à faire qu'il ne fit, ne donnast, & n'entreprist avec vne adresse, & vne patience admirable. Si Dieu par les mains de ceux d'Orleans n'eust osté du monde cet ennemy si rusé, si prompt, si vigilant, si hardy, & si genereux, il n'est pas croyable que les François eussent pû facilement d'étourner de leurs testes ce grãd orage, ny de leur col ce cruel joug de seruitude, dont les Anglois les menaçoient.

Peu de temps apres le Marechal de Sainte Seuer, de Chabannes, la Hire, & Couras croyans qu'apres la perte d'un si braue Chef, les Anglois ne leurestoiët pas beaucoup à craindre, font sortir quelques compagnies de la ville, & les ayant fait auancer iusques au camp des ennemis, les mettent en ordonnance en vn lieu commode & auantageux, defient & brauent l'Anglois, afin de l'attirer au combat. Mais les Anglois ayant rangé de tous costez force pieces de batterie, se mirent en bataille, & en deuoir de se defendre de telle sorte qu'ils ne mirent point le pied hors de leurs Tranchees. En fin ne s'estant fait qu'une legere escarmouche entre la Cauallerie, ils se retirerent dans

leur camp : & les Chefs des François croyans que c'estoit assez d'avoir faict ce deffy pour humilier la vanité , & l'insolence des Anglois , & pour r'asseurer le courage des leurs , les remenerent dans la ville , sans que les ennemis eussent la hardiesse de les poursuiure.

Le lendemain Sainte Severe, Chabanes , la Hire , Poton , & Chailly estans sortis de la ville avec deux cens cheuaux , & ayans chargé vne troupe de Cheualiers Anglois , qui sous la cōduite d'Escales s'estoiēt esloignez assez loin du camp , & aduancez iusques à l'Eglise de la Magdelaine , en tuèrent plusieurs , en prindrent quatorze , & poursuiurent les autres iusques aux Tranchees. Toutes-fois les Anglois peu de iours après

eurent en partie leur reueneche de ceste perte: car Chabanes, Renaud de Frataines, & le Bourg de Bar avec quelques autres Cheualiers, estans foudrement, & secretement sortis de la ville pour aller trouuer à Blois le Comte de Clairmont, & les Anglois les ayant aperceus, ils coururent incontînēt sur eux à toute bride. Le combat se fit avec vn grand tumulte, & les nostres surpris, & enuolopez de toutes parts combattoient genereusement, si bien qu'une petite poignée d'hommes soustenoit brauement l'effort d'une si grande multitude. Mais comme les Anglois les ferroient fort rudement, & de fort pres par deuant, par derriere, & de tous costez, le Bourg de Bar fut pris avec quelques autres Cheualiers. Cha-

banes & Frataines se sauuerent, & se firent avecque l'espee vn passage à trauers la Caualerie Angloise quiles tenoit assiegez de toutes parts.

Peu de iours apres Theaulde de Valperges, Lescot Gascon, & autres hommes de condition qui auoient esté deputez vers le Roy, retournerent à Orleans pour l'asseurer d'un prompt secours de la part de sa Maiesté. En effet ils n'y furent pas plustost arriuez, que mille hommes de cheual fort lestes, bien montez, & richement armez vindrent au secours des Orleanois. Sur tous Estuard frere du Connestable d'Ecosse, de Gucour, & de Verduran s'y faisoient remarquer, & attiroient sur eux, & les yeux & l'ad-

miration du peuple. Incontinent apres Guillaume d'Albret & Gilbert de Bourbon , Marefchal de France y arriuerent de nuiét, fuiuis de cinq cens cheuaux.

Gependant les nostres ayant eu aduis certain de Paris, qu'il venoit aux Anglois vn nouveau secours, le Bastard d'Orleans fuiuy de deux cens cheuaux, fut enuoyé à Blois vers le Comte de Clermôt, pour auiser auecque luy, en quels lieux, & à quel iour les troupes Frâçoise deuoient estre exposées à celle des Anglois. C'est pourquoy le lendemain le Comse de Clermont s'en vint en Beaufse avec quatre mille hommes, & s'alla camper à vn village nommé Rouueray de sainct Denis, qui est à deux lieuës de Ienuille,

& par où les Anglois deuoient passer. Son armee n'estoit pas tout à fait cōplette, pour ce que tous les gēs de pied, & de cheual qui la deuoient ioindre ne s'y estoient pas encore assemblez. D'un autre costé le bastard d'Orleans, Guillaume d'Albret, Estuard, & Sainte Seuer, Grauille, Xaintrailles, la Hire, Poton & Verduran avec cinq mille hommes estans fortis d'Orleans, s'allerent camper en vn autre lieu fort commode, & non gueres éloigné des autres. A leur arriuee, estans aduertis que les ennemis s'en venoient file à file, en desordre, & à la debandade emmy la campagne, ils iugerent que si auant qu'ils eussent le loisir de se rallier, & se mettre en estat de combattre, on les assail-

loit, ils pourroient estre facilement defaits. Mais pource que le Côte de Clermont estoit tous les iours aduertty qu'il ne falloit pas liurer la bataille, que les deux armées ne fussent en presence l'une de l'autre, afin que toutes nos forces iointes ensemble donnassent en mesme temps de tous costez dans les ennemis, ils estoient contraints de les attendre de pied ferme. Pour les Anglois, voyans tous les lieux d'alentour pleins de soldats, & par ce moyen les passages fermez de toutes parts à leur conuoy & à leurs secours, ils commençoient à entrer presque en desespoir de leur salut: Si bien que quelques vns estoient d'avis de laisser les viures & les munitions qu'ils amenoient, de s'en retour-

ner sur leurs pas & de se sauuer par les mesmes chemins par lesquels ils estoient venus. Toutesfois la plus part furent d'opinion, que ce conseil & ce dernie remede reserué à la derniere extremité, il falloit cependant esprouuer le succez de cette entreprise. Ayant donc en raze campagne fait de leurs charrettes des barricades & des retranchemens en forme de coin, larges par derriere, estroits & lōgs par deuant, ils s'y camperēt, s'y mirent en ordonnacne, & prirent tous vne ferme resolution de se bien defendre de quelque part qu'ils fussent attaquez. Desia nos Archers commençoient à prouoquer, & agacer les Anglois à coups de flèches, quand Estuard de la maison Royale d'Estuard & Con
n est a b

nestable d'Escoffe qui estoit venu, comme i'ay dit cy dessus, au secours des nostres, avec quatre cens cheuaux, se met à la teste de sa cōpagnie; & comme il estoit prompt à la main, ardant de son naturel, & préparé à toutes sortes d'euene- mens, on peut l'empeschier de cōbatre, quelques prieres, & quelque resistāce qu'on luy sceut faire. Ce caprice le prit, pour ce qu'il iugeoit qu'il falloit sur le champ assaillir cōourageusement l'ennemy avant qu'il reculast d'avantage, & se seruir de ceste occasion de bien faire avant qu'elle luy eschapast des mains, & tandis que la fortune se presentoit à eux fauorablemēt. Ayant donc mis pied à terre contre l'ordre & la defence qui en auoit esté faiete, & à son exemple

F

Guillaume, Estuard, le bastard d'Orleans, d'Orual, Mailhac, Chateaubrun, l'Escot, Verduran, Roche-chouart, Mompiveau, & plusieurs autres hommes de commandement, & de condition estans aussi descendus de cheval, afin que l'égalité du peril rendit les soldats plus courageux, ils allerent la teste baissée droit au camp des ennemis. Cette arriuee les surprist, & les troubla de telle sorte, que croyans que toutes les forces des François venoient pour les deffaire, & n'ayans le loisir de prendre ny conseil, ny armes, ils ne sçauoient s'ils deuoient ou faire teste à l'ennemy, ou defendre leur camp, ou commettre leur salut à la fuite. Mais la fortune qui a beaucoup de pouuoir en toutes choses, & principalement à la guerre, changea en vn

instant la face de cette affaire. Car les Anglois ayant connu le petit nombre des François , & voyans que le Comte de Clairmont estoit assez loin de là avec le gros de leur armee sortirent du Camp, & se ieterent sur eux avecque tant de furie & de violence , que la plus grande partie d'entre eux fut non seulement contraincte de quitter la place , mais aussi de se retirer. Les Anglois repr ennent courage, poursuivent & talonnent de près les fuyards. Vn horrible & funeste spectacle, se voyoit emmy la cāpagne, ou de ceux qui fuyoient , ou de ceux qui estoient pris , ou de ceux qui estoient tuez. Plusieurs ayant esté blesez , ne pouuoient ny fuir ny se reposer, & apres auoir fait quelque petit effort, ils tom-

boient roides morts sur la place. Bref, tous les champs d'alentour que la veüe pouuoit decouurir, estoient couuerts de fleches, d'armes, de sang, & de corps morts.

La Hire & Poton son frere qui s'estoient arrestez non gueres loin du combat avec la caualerie qu'ils commandoient, voyans leurs compagnons pressez, & presque inuestis de toutes parts, les Archers dispersez çà & là, presque tous les Capitaines ou tuez, ou blesez, & entre autres le ballard d'Orleans, homme de valear extraordinaire, ne pouuant se soustenir à cause des bleseures qu'il auoit receuës, voyans, dis-je, leurs affaires en ces mauuais termes, ramassent environ soixante, ou quatre-vingts combatans, leur commandent

d'aller droit contre l'ennemy , & marchent eux-mesmes les premiers à la teste de leur Caualerie. Ce nouveau renfort venu tout à point, ayant redonné l'esperance, & remis le cœur aux nostres, cependant qu'en l'extremité de leurs affaires, chacun d'eux s'efforçoit à l'enuy l'un de l'autre de bien faire, & de rendre aux yeux de ces braues hommes, des preuues de sa valeur, l'effort des ennemis fut vn peu retardé: Ce qu'estant fait, ils s'allerent ioindre aux troupes de reserve du Comte de Clairmont. Il mourut en ce combat quatre cens des nostres, & entre les hommes de marque & de reputation, d'Orual, Verduran, Chasteaubrun, Roche-chouard, Jean Chabot, Guillaume Estuard, & Jean

Estuard son frere , Conneftable d'Efcoffe. Ces deux braues freres, comme ils eftoient apres à fe defgager du peril où ils s'eftoient mis, l'un pour l'amour l'autre , furent tuez, apres auoir tres-vaillamment combatu , & couuert le deffaut de leur imprudence, & de leur ardeur inconfideree par des preuues tres-signalees de leur affection , & de leur courage. Cependant le Comte de Clairmont qui ce iour-là auoit esté fait cheualier de l'ordre, voyant d'enhaut le carnage , & la fuite de fes compagnons, ne fit aucun semblant de les fecourir, pour ce qu'ils auoient mis pied à terre , & combattu contre le commandement & l'ordre qu'il auoit donné : tellement qu'il aima mieux regarder leur deffaite, que les tirer de

l'extremité où vn bouillant & impatient desir de combattre, les auoit engagez. Que si avec les siens, dont le nombre estoit fort grand, il se fut hardiment ietté sur les ennemis, ce combat eut eu sans doute vne issue plus honorable. Cette bataille a esté depuis appelée la Bataille des Harangs : On ne sçait pas pour quelle raison elle a esté ainsi nommée, si ce n'est peut estre pource que les Anglois entre autres viures amenoient vne grande quantité de harangs pour le Carefme, car ce combat fut donné le douzième de Feurier.

Toutes ces choses ayant esté rapportées à Orleans, comme elles s'estoient passées, tous les Cytoyens estans sortis de leurs maisons s'en alloient courant par la ville tous

tremblans & tous effrayez, parloient tout bas à l'oreille l'un de l'autre, s'enquéroient de l'auteur de ces tristes nouvelles. Ny les enfans par leur imprudence, & leur timidité naturelle, ny les vieillards par la foiblesse de leur âge, ny les femmes par l'imbécilité de leur sexe ne pouuoient estre retenues dās la maison: si auant dans le cœur de toutes sortes d'âges & de personnes auoit penetré le sentiment d'un si grand malheur. Les vns pleuroient la perte, ou de leurs freres, ou de leurs peres, ou de leurs fils; les autres celle de leurs amis; & tous ensemble mesloient les plaintes publiques avec leurs accidens particuliers. Ils croyoient estre à la veille de leur ruine, perdoient toute esperance de pouuoir sauuer

leur pays, & tenoient la fortune de ceux qui estoient échapez beaucoup plus miserable que celle de ceux que la guerre leur auoit ravis. Chacun se mettoit deuant les yeux le siege, la famine, l'orgueil & l'insolence du vainqueur; & preuoyât déjà la desolation & l'embrasement de cette belle ville; la captiuité & la miserable seruitude de ses Citoyens, il estimoit plus heureuses les ruines des autres villes de la France, où l'ennemy sans toucher aux peres ny aux enfans, s'estoit contenté de ruiner les maisons.

Ainsi l'Anglois tout enflé de cette nouuelle victoire, arriue deuant cette pauvre ville desolee & presque perduë, & l'enuirõne d'un siege encore plus estroit & plus formidable. Là dessus le bastard

d'Orléans tout blessé qu'il estoit re-
tourne en la ville, consola les habi-
tans, & les exhorta à ne point per-
dre courage, & à ne se point aban-
donner au desordre ny au deses-
poir pour ces grandes pertes qu'ils
venoient de faire. Leur dit que ce
n'estoit pas la valeur des ennemis
qui les auoit vaincus, mais que la
temerité de ceux qui auoient liuré
le combat sans attendre leurs com-
pagnons leur auoit causé ce dom-
mage : Que toutes fois il se promet-
toit de le reparer en peu de temps
par de plus grandes commoditez,
pource que le Comte de Cler-
mont venoit avec vne puissante
armée, par laquelle cette ville pour-
roit estre facilement defenduë :
Que ceux qui en la guerre espe-
roient tousiours de bons succez, se

trompoient lourdement. Et que cependant il estoit iuste, que pour le bien & le salut commun, & pour leur interest particulier, ils pourueussent plus diligemment aux fortifications de leur ville, afin de pouuoir plus facilement soustenir & repousser les soudains efforts des ennemis. Cette remonstrance ne fut pas desagreable à ceux d'Orleans, veu principalement que les blesseurs n'auoient point abbattu le courage à ce grand Capitaine, & qu'il ne s'estoit ny caché ny enfuy, ny demeuré les bras croisez cependant que ses compagnons estoient aux prises avecque l'Anglois. C'est pourquoy au lieu que les mauuais succez & les infortunes qui arriuent aux autres Capitaines diminuent ordinairement leur estime,

& raualent leur autorité : Au contraire la reputation & la dignité du bastard d'Orleans deuenoient de iour en iour plus illustres & plus éclatantes par les bleffes & les incommoditez qu'il auoit receuës.

Mais le soudain partement du Comte de Clermont acheua le comble des miseres & des afflictions de ceux d'Orleãs. Car apres la perte qu'ils auoient faite à Rouuray de sainct Denis, y ayant seiourné quelques iours il en partit emmenant avecque soy la Hire, De Culan Admiral de France, Renauld de Chartres Archeuesque de Rheims, & Chancelier de France, de sainct Michel Escosfois Euesque d'Orleans, & plusieurs Capitaines avec deux mille

des meilleurs combattans. Il alleguoit pour pretexte d'un partemēt si precipité, qu'il alloit trouver le Roy à Chinon pour des affaires tres-urgentes & tres-importantes à son Estat. Cela abbatit merueilleusement le courage des Citoyēs, & principalement cette esperance qu'ils auoient auparauant conceuë de la bonne volonté de ce Comte en leur endroit; quoy qu'avec des paroles pleines de sermens & de protestations de seruice, il leur promit de retourner au premier iour, & de les secourir de gens, d'argent, & de viures. Dejà la pluspart de ceux qui auoient quelque commandement dans la ville se plaignoient ouuertement, & disoient tout haut qu'on les trahissoit, & qu'en tirant tous les secours qu'on

dis que les forces & l'occasion le leur permettoient, le bastard d'Orleans leur fist vne Harangue qui ne me semble deuoir estre passee sous silence, pour la prudence admirable & la generosité vrayemēt François de ce Capitane. Il estoit fils naturel du Duc d'Orleans, que Iean Duc de Bourgongne fit tuer de nuit à Paris par des Coupe-jarrets.

MESSIEURS, Je ne diray rien de l'opinion de ceux qui appellent honeste composition vne tres honteuse seruitude, & ie pense qu'il ne les faut ny tenir pour Citoyens, ny admettre au conseil de guerre. Que ie n'aye affaire qu'à ceux qui sont d'avis d'abandonner la ville, & au conseils desquels, il semble que vostre consentement conserue la memoire de leur

leur premiere valeur. C'est mollesse de courage , & non pas generosité de ne pouuoir un peu de temps souffrir la necessité, & la disette. Il s'en trouue plus de ceux qui s'offrent volontairement à la mort , que de ceux qui supportent patiemment la douleur. Pour moy , l'honneur m'estant cher, comme il est , j'approuuerois fort cét auis , si ie voyois qu'en le voulant executer, nous n'eussions rien à perdre que la vie. Mais cependant que nous mettons ces choses en deliberation , representez vous, MESSIEURS, vostre pays qui exige de vous le deuoir de bons & fidelles citoyens, & vous y conjure par la terre de vostre naissance , par la fidelité que vous deuez à vostre Prince legitime , par le salut de vos peres , de vos enfans, de vos amis, & de vous mesme.

Tournez, ie vous prie, les yeux sur tout ce Royaume, de qui la principale esperance repose en la conseruation de vostre ville. Vous ne pouuez, MESSIEURS, sans deshonorer à iamais, vostre nom, & vostre memoire, ou la despouiller de vostre secours par vostre folie, ou l'abandonner par vostre temerité, ou l'assujettir à vne perpetuelle seruitude, par la foiblesse de vostre courage. Car à quoy pensez-vous qu'aspirent les Anglois, sinon enuieux qu'ils sont de vostre liberté & de vostre gloire, à emprisonner dans leurs villes, & à se faire eternellement esclaves ceux d'entre vous qu'ils ont reconnu les plus vaillans, & les plus illustres. En toutes les guerres qu'ils ont eues contre vous, ils ne se sont iamais proposez autre but, ny autre condition que celle-la. Jettez les

yeux sur toutes les autres villes de la France qui gemissent sous le fais d'une dure servitude, & qui souffrent tout ce que la cruauté, & la rage des Tyrans ont accoustumé d'exercer contre les villes opprimees. Tous y ravissent, y pillent, y battent, y blessent, y tuent impunement, & sans aucun respect, ny d'âge, ny de sexe, ny de dignité. Les filles y sont arrachees d'entre les bras de leurs meres, cruellement violees à leurs yeux, & immolees à leurs pieds, comme des victimes, à la fureur des soldats. Tous les iours on saccage les villes qui se rendent volontairement, nuit & iour tous les lieux y retentissent des cris & des gemissemens des familles desolees. Cela estant, voyez, MESSIEURS, si vous aymez mieux, ou garder constamment & fidèlement

vostre ville , ou la trahir , & la li-
urer honteusement à un tres-auare,
& tres cruel ennemy.

En cela les plus gens de bien
demeuroiét d'accord avec ce sage,
& fidelle seruiteur : mais comme il
arriue souuent , la plus grande par-
tie emporta la plus saine , & la
meilleure. C'est pourquoy ils de-
puterent Poton & Xantrailles , &
avec eux quelques habitans des
plus habiles , non pas vers les An-
glois , mais vers Philippes Duc de
Bourgongne , pour le conuier
premierement par l'illustre nais-
sance , & par le merite de tant d'ex-
cellens homes , de sauuer leur vil-
le , tant pour son interest particu-
lier , que pour celuy de toute la
France , d'autant que si elle venoit
à tomber sous la domination de

ces barbares, ny son estat, ny ceux des Princes François ne seroient point en seureté. Puis pour le prier avec toute sorte d'instance & de soumissions, de ne point oublier l'ancienne alliance des Ducs de Bourgongne avec les Ducs d'Orléans. Et finalement pour luy représenter qu'il estoit plus seant, & plus utile à vn Prince qui auoit, comme luy pris sa naissance, & sa nourriture en vne des plus belles parties de ce Royaume, de prendre plustost les autres François, sous sa protection, que d'accroistre entre les mains des estrangers, vne puissance qu'ils employeroient puis apres non seulement à la ruine de son estat; mais aussi à l'usurpation de toute la France.

Le Duc de Bourgongne r'asseura l'esprit des Orleanois avec des paroles pleines de douceur & de courtoisie, leur promit qu'il auroit soin de cette affaire, & leur dit qu'il auoit grande esperance que les Anglois à sa priere, & à la consideration de son autorité, & des plaisirs qui leur auoit faits, leueroient le siege, & qu'outre celà plusieurs raisons le conuioyent à deliberer, & à se resoudre là dessus. Car quoy qu'il fut tousiours transporté du desir de vanger la sanglante iniure qu'il auoit receuë en la personne de son pere : toutes-fois considerant que la puissance du Roy d'Angleterre desia assez grande d'elle mesme, deuenoit de iouren iour, encore plus grande par le secours qu'il luy donnoit,

qu'il seroit dangereux & à luy, & à tous les autres Princes François, que les Anglois s'emparaissent de ce Royaume, & que ces barbares s'en estans saisis, ne pourroient s'empescher de se ietter dans la Bourgongne; il auisa tout aussi-tost aux moyens d'y remedier, & de rompre le cours de leurs esperances. Et pour cet effect, il s'en alla vers le Duc de Bethfort, commis à la garde des villes qui auoient esté prises en ce Royaume, & le pria que puis que le Roy d'Angleterre auoit esté appelé Roy de France par son moyen, de luy faire cette faueur, que de ne point maltraitter le Duc d'Orleans son allié prisonnier en Angleterre; comme aussi de ne point souffrir qu'on fit plus long temps la guerre

à la ville d'Orleans, adioustant que s'il faisoit celà, il l'obligeroit infiniment, & qu'il feroit avecque l'Anglois vne amitié & vne allianceeternelle. Le Duc de Bethfort tout enflé des victoires, & des prosperitez de son Roy, ayāt desia commencé à mespriser le Duc de Bourgongne par vne superbe, & barbare insolence, luy fit responce: *Que puis qu'il auoit battu les buissons il n'estoit pas iuste qu'un autre en eust les oyseaux.* Le Duc de Bourgogne offensé & picqué iusques au vif de ces poroles pleines d'orgueil & de mespris, enuoya de ce pas commander par vn Trompette, à tous ceux de son obeyssance, de sortir tout incontinent du Camp des Anglois, sous peine de la vie.

Fin du premier Livre.



SOMMAIRE

DV SECOND LIVRE.

Pays , & extraction de la Pucelle Ieane. De quelle sorte elle fut inspirée de Dieu. Son arriuée aupres du Roy Charles. Diuerses escarmouches entre les assiegeans & les assiegez. Qualitez du bastard d'Orleans. Deux Cheualiers degradez & pendus par son commandement. Lettre de la Pucelle au Roy d'Angleterre. Combat entre les Pages de l'un & de l'autre party. Entree , & reception de la Pucelle en la ville d'Orleans. Son Heaualt retenu , & mis en prison par les

*Anglois. Son abouchement avecque
 Glacidas. Le bastard d'Orleans depu-
 ié vers le Comte de Clairmont. Tous
 les forts des Anglois pris sous la con-
 duite de la Pucelle. Sa blessure. Der-
 nier combat fait aux Tournelles. De-
 faite, & fuite des Anglois. La Pu-
 celle retourne victorieuse à Orleans
 avec toute son armée. Feste instituée
 en memoire de cette deliurance.*




HISTOIRE

DV SIEGE DOLEANS,

ET DE LA PVCELLE IEANE

LIVRE SECOND.

 **D**ESIA les mauuais termes où estoit la France requeroient quelque grand Capitaine qui fist teste à tant d'ennemis liguez, & brussans d'une hayne mortelle contre les François, qui soustint vaillamment de si grandes forces, &

qui appuyé du secours du Ciel de-
flournast sur les ennemis, le grand
orage dont ce Royaume estoit me-
nacé. Tout celà fut executé par la
force d'un bras que Dieu anima, &
sous la conduite d'une teste qu'il
inspira pour le salut de toute la
France. Car une Bergere de Lor-
raine âgée de dix huit ans, nom-
mée Ieane, natifue de Dompré,
Parroisse de Vaucouleurs, & fille
d'un Laboureur nommé Iacques
Tart, assurement suscitée &
poussée de l'Esprit de Dieu, deliura
la ville d'Orleans de l'extremité où
les Anglois l'auoient reduite, Les
chassa de la France, restablit puis-
samment les affaires panchantes à
leur ruine; mena sacrer à Rheims
le Roy Charles, luy mit la Cou-
ronne sur la teste, & enfin pour

dernier comble de bon-heur
le rendit paisible & assure posses-
seur de ses Estats.

Cependant que ces choses se
passoient de la sorte à Orleans, vne
certaine persõne plus belle, & plus
venerable que celle d'un hom-
me, s'apparut à cette fille, comme
elle menoit paistre emmy les
champs les brebis de son pere. A
cette apparition la Bergere estant
d'abbord épouvantee, & presque
evanouye, cette personne la ras-
seura, luy disant qu'elle n'eust point
de peur, & luy comãda d'aller trou-
ver le Roy Charles à Chinon, pour
luy ayder à recouurer son Royau-
me, & pour deliurer Orleans du
siege de ses ennemis. Et quoy
qu'elle fut entierement assuree en
elle meisme de la verité de cette

apparition ; toutesfois la honte surmontât en elle la crainte qu'elle en auoit eüe , l'empescha de la reueler , de peur que l'on ne s'en mocquast , & que l'on ne le prist pour vne reuerie. Mais ceste persône s'estât vne autrefois apparüe à elle , & luy ayant fait le mesme commandement , elle descouurit à son pere & à la mere ce qu'elle auoit veu , & ouy. Son pere s'estant conseillé là dessus , de tous ses plus proches , suiuant leur conseil , côme il est croyable , la mena vers Baudricourt Capitaine de la ville & du Chasteau de Vaucouleurs , où d'abord , apres auoir raconté l'apparition qu'elle auoit eüe , elle fut traitée de folle , & receüe avecque mespris. Mais ayant aduertty Baudricourt de la deffaite de ceux

d'Orleans pres de Rouuray saint Denys, & de l'extremité où ils estoient alors, & Baudricourt l'ayant trouuee fort sage, & bien sentee, & par son propre iugement, & par le tesmoignage de tous ceux qui la connoissoient, l'enuoya vers le Roy, vestuë en habit d'hōme, & luy donna pour escortes ses deux freres, Iean de Metz, & Bertrand de Polongny, Gentilshommes Champenois. Cette commission fut fidellement executee, & cette Bergere heureusement conduite à Chinon dans peu de iours, sans rencontrer aucun obstacle par les chemins, ny aucun danger parmi les ennemis. A son arriuee elle fut presentee aux yeux de toute la Cour, où d'abord elle connut le Roy, quoy qu'elle ne l'eust ia-

mais veu , & que la Maiefté, qui estoit parmy les Princes & les Courtisans richement vestus , se fut ce iour là tout expres simplement habillée. Le Roy fort estonné de la nouveauté d'une chose si merueilleuse , & plus encore de quoy cette fille auoit pû faire sans danger vn si long chemin , & passer sans estre prise à trauers de tant de rebelles , & de tant de villes ennemies , la recueillit avec vne courtoisie vraiment royale, & en la presence de tous ses Princes l'escouta fort attentiuement. Alors cette fille apres auoir avec vne hardiesse meslee de respect & de modestie , & avec l'admiration de toute la compagnie raconté les mesmes choses qu'elle auoit auparauant racontées à Baudricourt, fut

fut fort estimee & loïee publiquement de sa Majesté, qui pour ne rien entreprendre d'elle mesme, & temerairement en vne affaire de si grande importance, la fist venir dans son Conseil.

Là tous les Princes & tous les Prelats que le Roy y auoit appelez, apres auoir exactement sondé l'esprit de cette fille, & admiré en eux-mesmes son bon sens, ses paroles, sa contenance, & sa modestie en furent tellement ravis, & en firent vn si grand iugement, que Charles se resolut sur le champ, non seulement de continuer & de soustenir constamment cette guerre; mais aussi d'aller plus hardimēt que iamais surprendre ses ennemis sous la conduite de cette Bergere.

Veü principalement que bien

qu'elle fut de basse naissance , & qu'elle eust esté toute sa vie nourrie & élevée dans le village , il voyoit neantmoins paroistre en son visage de certains caracteres de grandeur , & de marques indubitables non seulement d'un courage viril , mais aussi d'une vertu & d'une vaillance plus qu'humaine. Dieu luy suscita ce secours extraordinaire , & il prit la resolution de s'en servir , comme il estoit sur le poinct d'aller en Dauphiné pour y attendre les euenemens de son Royaume perdu , & en tirer de nouvelles troupes pour refournir ses armées. Or nostre pucelle se fit sur tout admirer du Roy & de ses Princes , pour auoir dit à Baudricourt le mesme iour que la bataille de Rouuray saint Denis fut donnée , &

pour auoir decouuert au Roy ie ne
sçay quel secret en la presence de
son Confesseur ordinaire. Mais ce
qui donna le plus d'estonnement,
ce fut que comme le Roy luy pre-
sentoit vne espee également belle
& bonne, elle la refusa, & supplia
tres-humblement sa Majesté de
luy en enuoyer querir vne qu'elle
sçauoit par reuelation qu'on gar-
doit comme vne relique dans l'E-
glise de sainte Catherine de Fier-
bois proche de Tours. Ce que le
Roy luy ayant accordé, cette espee
toute enroüillée & toute couuerte,
cōme elle auoit predict, de fleurs de
lys de chaque costé, fut trouuee au
mesme lieu de cette Eglise, qu'elle
auoit marqué à ceux qui deuoient
la luy apporter. Ainsi dōc autho-
risée du Roy, ainsi vestuë & armee

qu'elle estoit, elle fut premieremēt amenee au Parlement de Poictiers, afin que ce qu'elle disoit fut aussi approuué par son autorité; & puis à Blois pour y estre fournie d'argent, d'armes, de forces, & de toutes les choses necessaires pour soustenir la despence de cette guerre. Ce que ceux de son pays asseurent est encore grandement à admirer, c'est que l'arbre (c'estoit vn poirier) sous lequel elle estoit assise la premiere fois que la voix du Ciel luy commanda d'aller trouver le Roy, n'est sujet ny à la vermoleure, ny à la vieillesse, ny à la foudre, ny à la gresle, ny aux autres iniures du temps & de l'air.

Mais pour retourner à Orleans, cette pauvre ville ayant sceu la respōce que le Duc de Bethfort auoit

faite au Duc de Bourgongne fut
faisie d'une telle frayeur, qu'on eust
dit qu'à mesme temps elle auoit
esté prise par les ennemis. Tou-
tesfois les habitans, quoy qu'ils
eussent perdu toute esperance de
paix, ne laisserent pas de pourvoir
avec autant de soin & de diligence
qu'auparavant à la deffence de leur
ville. Ils consentirent tous avec
une si grande & si estroite vnion à
la conseruation de leur liberté, &
au recouurement de la gloire qu'ils
auoient acquise aux premiers com-
bats, que bien qu'ils fussent extre-
memēt incommodez, tous neant-
moins estoient resolus d'employer
tout ce qu'ils auoient de force & de
courage à exterminer l'ennemy.
Cependant les Anglois ayant pris
garde que les François auoient fait vn fort

au Champ Turpin, qui est à vn jet de pierre de la ville, il leur seruiroit de retraicte & de rempart contre les continuelles forties des assiegez, ils le firent premierement assez bas & assez petit. Là ils se retiroient; de là estans pressez d'une force plus grande que la leur, ils combatoiét; de là ils sortoient pour repousser & pourfuiure l'ennemy. Mais ceux de la ville y estans allez la teste baissée, se ietterent sur les Anglois, & les ayās denichez de ce fort, les contrainrent de tourner le dos. A la nouuelle de ce tumulte leurs Capitaines enuoyerent promptemēt à leur secours quelques troupes, qui voyans des retranchemens, ceux qui fuyoient ne peurent ny les rassurer & leur faire tourner visage par leur presence, ny soustenir

elles-mesmes l'effort des Orleanois. Si bien que la peur des fuyards rendant vains & inutiles tous les secours qu'on leur enuoyoit , augmentoit le peril & la crainte ; & déjà les nostres s'estans à trauers les corps qu'ils laissoient sur la place auancez iusques au Camp des Anglois , le faisoient trembler. Dans cette hôteuse fuite des leurs, les Anglois prindrent les armes, & avec sept Enseignes sortirent de leur Camp pour les secourir. Là il fut tres-vaillamment combatu. A la fin force coups, & reccus & donnez de part & d'autre , les François furent repoussez dans la ville. Le bastard d'Orleans fit tres-dignement en ce combat. Aussi les Orleanois appuyez de sa valeur & de sa prudence faisoient bien

souuent des sorties, & ne trouuoient rien de hazardeux ny de difficile sous la conduite de ce Capitaine. De sorte qu'il n'estoit pas aisé à discerner desquels il estoit le plus aimé, & le mieux obey des soldats ou des citoyens. Aux plus importantes & plus dangereuses occasions il n'y en auoit point que les citoyens aimassent mieux auoir pour Conducteur; & les soldats ne se battoient iamais avec plus de confiance & de hardiesse que quand ils combattoient sous luy. Il ne manquoit ny de courage à s'offrir aux dangers, ny de prudence dans la chaleur du combat. Son corps estoit infatigable, & son courage invincible au travail de la guerre. Il bernoit son boire & son manger, non pas au desir de la volupté; mais

à celuy de la nature. Ny nuiet ny iour il ne mettoit point de difference entre les heures des veilles & du sommeil; & donnoit au repos le temps qui restoit de l'action. Il estoit toujours à la teste des gens de pied & de cheual, toujours le premier à donner le combat, & toujours le dernier à s'en retirer. Les ennemis mesmes auoient toutes ces excellentes vertus en admiration, & auoüoient ouuertement qu'il auoit toutes les parties d'un grand Capitaine. Et quoy qu'il fut mortellement hay de leurs Chefs, pour les auoir tres-mal menez en tous les cōbats où il s'estoit trouué, & que soupirans comme ils faisoient apres la iouissance de cette ville, ils portassent enuie à sa gloire: Toutesfois le Comte de

Suffort, Talbot, & d'Escalles luy enuoyerent vn iour par vn Trompette vn panier plein de figues, de raisins, & de dattes, & le prierent de leur enuoyer de la ville des peaux pour fourrer des robes. Ce Trompette ayant esté receu de ces Seigneurs fort humainement, & renuoyé au Camp avec les peaux qu'ils demandoient, & avec quelques autres presens, y rapporta vn tres-rare & tres-signalé exemple de la liberalité de ce Capitaine.

A trois iours de là il arriua aux nostres & aux Anglois vne tres-grande incommodité: Car la riuieré vint à croistre de telle sorte à cause des neiges fonduës en toutes les montagnes d'alentour, qu'il ne s'estoit iamais veu vne si grande inondation. Mais ce ne fut pas

sans faire du ravage: car les eaux venans à passer par dessus les riuages de Loire, & à se deborder furieusement emmy la campagne, renuerferent dans vn iour les deux forts que les Anglois auoient faits du costé de saint Laurens, & des Tournelles. Ce qui incommoda extremement & l'armee Angloise, & la ville mesme; d'autant que les retranchemens des ennemis ne pouuoient pas s'entraider alors, pour ce qu'il leur estoit impossible de passer la riuere, & de sortir de ces détroits où l'eau les tenoit assiegez de toutes parts. D'ailleurs les villes qui s'estoient maintenuës dās la fidelité & l'obeissance du Roy Charles ne pouuoient pas amener à Orleans le bled & les autres viures qui venoiēt de Bourges & de Blois.

La riuere demeura plusieurs iours à s'abaiffer & à se remettre à la portee & à son cours ordinaire. Durant cette inondation les Anglois s'efforcèrent de refaire leurs forts, mais ny la hauteur de la riuere, ny les forties que faisoient sur eux les Orleanois ne leur permettoient pas d'en pouuoir venir à bout. Ce qui leur estoit bien facile d'empescher, tant à cause de la nature de la riuere & du débordement des eaux, qu'à cause des flèches & des canons qu'on tiroit sur eux de tous les endroits de la ville. Joint qu'il estoit très-difficile aux ennemis de pouuoir en mesme temps gauchir aux coups, & traualier à la réparation de leurs traualx pendant le rapide & furieux courant de la riuere. Ce mesme iour vn coup de cette

effroyable piece d'artillerie que nous auons dit cy dessus auoir esté potee à la croche des moulins de la poterne Cheneau, ayant esté tiré contre les Tournelles en abbatit vn grand pan de muraille.

Au commencement du mois de Mars comme les Anglois faisoient vn fossé depuis leur fort de la Croix boissée iusques à l'Eglise de saint Ladre, afin de pouuoir aller & venir en seureté, & apporter leurs pieces d'artillerie à couuert des coups & des sorties des Orleanois: Soudain quelques gens de pied & de cheual enuoyez de la ville contre ceux qui commençoient à traualier à ce fossé les chargerent furieusement. Il fut courageusement combattu des part & d'autre: mais les Anglois ne pouuans sou-

stenir l'effort des nostres, & ayant esté inuestis à la veüe de leur armee, furent tous ou pris, ou taillez en pieces. En ce combat Maistre Jean le Lorrain cet excellent Canonier dont nous auõs déjà fait mention, tua de deux coups de couleurine cinq Anglois, entre lesquels fut trouué mort de Grez Capitaine de Ienuille, ieune homme de sang royal, & nepueu du Comte de Salsbery, le premier de sa nation, & en noblesse, & en dignité, & en suffisance militaire.

Le lendemain ceux d'Orleans estans d'auis de se seruir de la fortune, qui ayant fait vne fois bon visage suit d'ordinaire avec vn pas favorable ceux qui la tentent avec vn grand courage, firent sortir quelques troupes de la ville, &

presque avant que l'ennemy les sentit venir s'estans approchez du fort de la Croix boissée attaquérēt viurement ce lieu. Mais ils ne furent pas plustost venus aux mains avecque l'Anglois, qu'ils le repousserent, & le contraignirent de se retirer en ses tranches de saint Laurens. Les Chefs voyans les leurs prendre la fuite & l'espouuente, menent à leurs secours vn nouveau renfort, & contraignent les nostres comme ils couroient apres les fuyards de tourner le dos, & de se retirer dans les forts qu'ils auoiēt gaignez.

Là se fit vn combat fort sanglāt, avec de grands cris, & avec vn succez si égal de part & d'autre, qu'on doutoit à qui des deux la victoire estoit demeuree. Car les François

pour garder ce lieu avec le mesme courage qu'ils l'auoient pris resistoient vigoureusement ; tantost ils cedoient à la violence, & tantost recueillans toutes leurs forces, & renouuellans leurs efforts ils repoussioient les assaillans. Les Anglois poussez de honte & de regret tout enséble pour auoir perdu en mesme temps, & le lieu où ils campoient, & beaucoup de leurs armes & de leur bagage, les ferroient de prez, les pressoient, bref mettoient tout en œuvre. Leurs troupes estoient augmentees & rafraichies de temps en temps. Le bastard d'Orleans estoit contraint de faire le mesme, afin qu'ayant fait couler dans cette mesme place des troupes toutes fraisches, il recueillit celles qui estoient lasses. Apres qu'on

qu'on eust combattu de la sorte durant quelques heures, les nostres estans rudement pressez de toutes parts, & n'ayât plus de flèches pour se deffendre furent repoussez dans la ville. Toutesfois on eust opinion que les vns & les autres estoient ce iour là demeurez vainqueurs: Les nostres de ce qu'ayans esté apparemment vaincus au iugement de tous, ils auoient neantmoins longtemps combattu de près, soustenu l'effort des Anglois, pris au commencement leur fort, ce qui auoit esté cause du combat; & de ce qu'à la premiere attaque ils auoient fait fuir l'ennemy. Finalement de ce qu'ils leur auoient enleué beaucoup de machines de guerre, plusieurs robes de soye fourrees des plus belles peaux de Marthe de Scytie,

quantité d'armes, & sur tout vne
de leurs plus grosses pieces de bat-
terie. Les Anglois, de ce que mal-
gré tous les nouveaux renforts qui
venoient contre eux en foule de la
ville, ils auoient regagné ce fort, &
contraint l'ennemy de prendre la
fuite. Apres cela les Anglois pos-
seurs de ce lieu, pour le recou-
urement duquel ils s'estoient bat-
tus, le fortifierent mieux qu'aupa-
rauant, & y mirent de meilleures
garnisons. Cependant les vignes
d'alentour donnoient tous les iours
matiere de nouveaux combats,
les Anglois emportoient non
seulement les vieux pour s'en chau-
fer & en faire des ballifades, mais
aussi comme ils rauageoient les vi-
gnes, arrachotent les seps, surpre-
noient en leur traual les pauvres

vignerons, & les tuoient auant qu'ils eussent le loisir de se sauuer dans la ville.

Les Anglois voyans que iusqu'à lors tous leurs trauaux, tous leurs preparatifs, & tous leurs efforts ne leur auoient point reussi, s'efforçoient d'auoir les assiegez par famine, & par vn retranchement de toutes sortes de viures & de munitions. Et pour cet effet il se faisoit tous les iours en plusieurs lieux des combats de gens de pied & de cheual, & de iour en iour il s'inuentoit de part & d'autre de nouuelles sortes de surprises & d'embuscades. Aussi peu de iours apres vne troupe des nostres allât à la petite guerre, surprit quelques marchans avec vne Damoiselle, qui amenoient en l'armee Angloise neuf cheuaux

chargez de viures. D'autre part les Anglois estans sortis le matin de leur Camp , & ayant rencontré quelques-vns des nostres qui alloient au fourrage, les assaillirent, & prirent vn grand nōbre d'hommes & de iumens. En mesme tēps il arriua deux choses qui effrayerēt & troublerent toute la ville, l'vne dequoy plusieurs troupes furent enuoyees de Iargeau & de Beausse au secours des ennemis; & l'autre de ce qu'en la muraille de l'hospital d'Orleans du costé de la porte de Paris, on trouua vn grand trou par où vn homme de cheual pouuoit passer aisément. On ne peut pas decouurir celuy qui l'auoit fait; toutesfois l'Hospitalier craignant d'en estre soupçonné ne voulut pas attendre la fureur du peuple, mais

s'enfuit si tost qu'il vit qu'on s'en estoit apperceu. Pour la mesme apprehension les soldats s'en alloiēt l'un apres l'autre sans demander leur congé, & se desroboient secrettement de la ville. C'est pourquoy le bastard d'Orleans pour dōner exemple aux autres, & pour les empêcher par la crainte du supplice de faire la mesme faute, ayant surpris deux cheuaux legers de la compagnie de Villiers comme ils s'en alloit sans congé, les fit pendre comme deserteurs & criminels de leze-Majesté.

A quelques iours de là les Anglois ayant fait venir vn grand nombre de goujas & de manœuvres, firent faire en grande diligence vn puissant fort pres de saint Loup pour couper de là à

ceux d'Orleans le chemin des vi-
ures. Les nostres pour leur donner
l'espouuente, & pour faire cesser
leur trauail firent vne sortie, & les
prouoquerent au combat. Mais
les goujas se fians ou à la bonté de
leurs jambes, ou au secours des An-
glois, les mespriserent sans discon-
tinuer leur besogne, & les nostres
sans s'arrester là plus long-temps,
de peur de donner loisir à l'enne-
my de les surprendre, se retirerent.
Ce iour là Alain du Bay President
du Presidial d'Orleans mourut de
mort naturelle. Il fut extremé-
ment regretté de ses Citoyens,
pour ce qu'ils l'auoient tousiours
reconu tres-bon François, &
non moins soigneux de la conser-
uation de la ville, que iuste & in-
corruptible en l'exercice de sa
charge.

Cependant les Anglois ne cef-
soient ny nuit ny iour de tirer
leurs plus grosses pieces d'artillerie
qu'ils auoient posees en des lieux
fort hauts & fort commodes, sans
qu'il fut au pouuoir des assiegez de
s'en deffendre, & d'y remedier: Car
elles estoient pointees de telle sorte
qu'elles iettoient en haut de gros-
ses pierres, qui venans à tomber
droit sur la ville, perçoient les toits
& les planchers des maisons, acca-
bloient ceux qui estoient dedans,
& les enseuelissoiēt dans leurs rui-
nes. Et quoy que ces pierres tōbaf-
sent plus souuent sur les maisons
qu'aux lieux descouverts; plusieurs
toutesfois en estoient assommez au
milieu des ruës. Car le Samedy
suiuant dix-neufiesme d'Auril sepe

personnes y furent tuées d'un seul coup de pierre, & entre autres Jean Tonneau vaillant Citoyen qui auoit rendu de bons seruices durant le siege. Le mesme iour en vn autre quartier de la ville, il tomba vne autre pierre dont les éclats tuerent cinq hommes deuant la maison de Bertault Mignon.

Deià le Printemps estoit venu, & les soldats de part & d'autre secouoient tellement, & de leurs corps, & de leurs courages la paresse, & la froideur de l'Hyuer, qu'au commencement de cette belle saison il se faisoit presque tous les iours entre-eux de petits combats. Mais sur tout les Anglois s'efforçoient de fermer les passages des viures par des forts, par des retranchemens, & par des courses qu'ils

faisoient de toutes parts. Non gueres loin de la ville pres d'une metairie nommee le Cuiuret, il y auoit vn tōbeau assez haut lequel estant fortifié les Anglois esperoient qu'il pourroit seruir de defence contre les viures. Sur cette esperance ils sortirēt de leur Camp avec quelques troupes, s'en saisi-
rent, & commencerent à le faire fortifier. Les nostres aduertis de cette prise sortent de la ville pour empescher leur trauail, & pour les chasser de ce Monrment. Là il se fit vn petit combat cependant que les nostres taschoient de le regagner, & que les Anglois deffendoient courageusement la besogne qu'ils auoient commencee. Mais enfin ils furent repoussez, & contrains de se retirer dans leur

Camp : Toutesfois vn peu apres reprenans courage, & se repentans de leur lascheté ils retournerent au mesme lieu avec de nouuelles forces. Les nostres de peur d'estre enuoloppez par les ennemis commençoient à songer à la retraicte : Il n'y auoit que frayeur, que fuite, que desordre, & que confusion parmy eux : de sorte que comme le bastard d'Orleans empoignoit les drapeaux de ceux qui fuyoient, & leur commandoit de s'arrester, les vns laissant leurs cheuaux, & les autres leurs Enseignes tous ensemble se mirent à fuir. Ce bon-heur toutesfois leur arriva tout à poinct dans ce grand malheur, ce fut que les flèches & les machines qu'on tiroit des murailles & du boulevard de saint Pouair empescherent que

leur defaite ne fut entiere & generale, comme leur fuite. En ce combat Robin Heron cheualier Anglois rendit fur tous des preuues de sa valeur. Le lendemain les ennemis s'estans auancez en ordonnance iufques à la croix Morin vindrēt aux mains avec que les nostres qui estoient sortis le matin de la ville: Mais leurs troupes estans fouuent rafraichies, & les forces venans à manquer aux nostres, le bastard d'Orleans enuoya à leur secours vne troupe de Caualerie, dont celle des ennemis ne pouuant soustenir le premier effort, elle se mit à courir vers les siens à bride abbatuë. Pour les gens de pied qu'elle auoit abandonnez, ne la pouuans fuiure, ils furent inuestis & tuez par les nostres; & vn d'entre-eux estant rom-

bé dans vn puits comme il fuyoit, y fut assommé.

Ce mesme iour qui fut le vingt. septiesme de Mars, la Pucelle qui preparoit alors à Blois son armee & son expediton contre les Anglois, enuoya à leur Camp vn Heraut avec vne longue lettre, où sa generosité vrayement Chrestienne, & l'Esprit dont elle estoit visiblement & puissamment inspiree semble encore respirer. En voicy le sommaire.

PREMIEREMENT qu'il luy sembloit que c'estoit aux Anglois vne grande iniustice & vne insupportable tyrannie, qu'apres s'estre preuallus de la maladie & de la mort de Charles sixiesme, de la trahison & de la reuolte des mauuais François de

vouloir s'emparer & se rendre maistres de toute la France. Et partant qu'elle viendrait au premier iour avec une puissante armee pour vanger les iniures & les violences qu'ils luy auoient faites, & pour remettre en ses Estats le vray & legitime heritier de cette Couronne. Que si quelqu'un auoit la hardiesse de s'opposer à ses desseins, elle le combattroit courageusement sous la faueur & l'assistance de Dieu qui prend toujours les gens de bien & les bonnes causes sous sa protection. Qu'elle esperoit qu'il seroit toujours present & favorable à ses entreprises; & qu'il ne luy manqueroit non plus qu'il n'auoit iamais auparauant manqué ny denié son secours contre ceux qui auoient violé la foy publique, méprisé les loix humaines, & foulé aux pieds la Religion. Cela estant qu'ils feroient mieux si de

ce pas ils mettoient le pied hors de la France, & si apres auoir renuoyé leur armee ils s'en retournoient en Angleterre. Bref que s'ils refusoient cette condition, & que par vne orgueilleuse & damnable opiniafreté ils s'efforçoient de retenir ce Royaume tyrannique-ment vſurpé, qui s'acqueroit, non par brigues, par force, ou par election; mais qui appartenoit par droict hereditaire aux enfans legitimes de ſes Rois, elle ne ſouffriroit point vne ſi grande iniuſtice, & qu'elle ne ſeroit iamais en repos que par la voye des armes elle n'eust remis & reſtably Charles ſeptieſme dans l'heritage que l'infatiable ambition des Anglois luy auoit rauy.

Là deſſus les Chefs des Anglois ſous transportez de colere & de rage contre la Pucelle, apres la lecture de ſa lettre retindrent ſon He-

raut contre le droict des gens, & le mirent en prison.

Enuiron ces iours là vn bruit qui couroit sans qu'on en sceust l'auteur remplit tout Orleans de trouble & d'espouuement : à sçauoir que quelques-vns des gens de guerre auoient de l'intelligence avec l'ennemy, & qu'ils luy vouloient liurer la porte de la ville. Ce qui estant venu aux oreilles des Magistrats & des Capitaines, ils mirent soudain par tout de bons corps de garde, se tindrent en armes durant quelques iours, & firēt presque à chaque heure la reueuē par toute la ville, sur les murailles, & par tous les bastions d'alentour.

Le iour de Pasques qui fut le sixiesme d'Auril, il y eust durant quelques iours vne cessation d'ar-

mes de part & d'autre. Cette trefue finie les nostres croyās de pouuoir executer alors ce qu'ils n'auoient peu faire auparauant, se resolurent de prendre ce fort que les Anglois, comme nous auons dit cy-dessus, auoient basti près de la meitairie de Cuiuret. Mais la Cavalerie estāt venuë aux mains, comme les nostres virent de loin venir les Enseignes des compagnies que les Anglois enuoyoient au secours des leurs, à leur arriuee le combat cessa, & les Capitaines de part & d'autre ramenerent leurs gens. Le lendemain ceux d'Orleans estans allez attaquer derechef le mesme fort, il s'y fit vn furieux combat: Car les Anglois qui auoient le iour precedent mesprisé & presque vaincu ceux de la ville, pour n'auoir la
honte

honte d'estre defaits, & pour auoir l'honneur de remporter la victoire, les combattirent courageusement. Apres s'estre rudement battus durant quelques heures les Anglois vindrent des tranches de saint Laurens avec de grosses troupes au secours des leurs, & ayans enuoyé deuant leur Caualerie assaillirent les nostres inopinément. Les nostres firent teste aux Anglois, tandis que la partie fut égale: mais dès qu'ils virent approcher les Enseignes des Compagnies, ils commençoient à se retirer apres auoir perdu quelques-vns de leurs compagnõs, lors que le bastard d'Orleans, Grauille, la Hire, Poton, & Tilloy voyas leurs gens prendre la fuite, sortirēt avec de nouvelles troupes de gens de pied & de cheual. Mais si tost

K

que les Anglois les eurent descouverts, ils tournerent le dos & se retirerent dans leurs tranches. Peu de temps apres ceux de la ville surprirent pres de l'Eglise de saint Loup vn batteau plein de vin & de bled qu'on amenoit aux Anglois. Le Capitaine de Muing estant sorty de la ville fut aussi tué par quelques-vns de nos Cheuaux legers qui estoient allez iusques là faire vne course, & d'où ils reuindrent avec vn gros butin.

Il arriua en mesme temps vne chose laquelle nous ayant semblé digne de memoire, quoy que petite d'elle mesme, nous n'auons pas creu qu'elle deute estre passée sous silence: ce fut qu'entre les Pages des deux partis contraires, & de mesme âge, il se fit vne escarmouche d'au-

tant plus agreable à voir, qu'elle ne fut pas beaucoup sanglante. Elle fut faite au milieu de l'espace qui estoit entre les tranches & les murailles de la ville, à la veüe & au grand contentement des Capitaines de l'un & de l'autre party. Ils auoient pour armes des cailloux, & pour escus de petits panniers faits d'osier. Les Pages François auoiēt pour leur Capitaine vn de leurs compagnons, Gentil-homme de Dauphiné, nommé Aymant de Puiseux, la Hire l'appella depuis en sa langue *Capdorat*, c'est à dire restee doree, tant pour la couleur de ses cheueux, que pour la bonté & la vigueur de son courage. Ce combat dura quelque temps, & fut renouvelé de fois à autres; mais les renforts qui venoient de part &c

d'autre, & l'ardeur de la contention l'ayant vn iour rendu si violent & si aspre qu'apparemmét ny les vns ny les autres ne pourroient pas se desgager delà, ny s'en retirer sans vne grande perte & sans vne grande infamie, plusieurs ayans esté blesez, & vn des Anglois tué d'un coup de pierre, la nuit le vuida & le finit entierement. I'ay honte de mettre icy, & de m'arrester iusques aux moindres actions qui furent faites durant cette guerre: Car qui les pourra lire sans ennuy & sans degoust, principalemét, si comme il arriue souuent, il attend avec impatience les succez des choses les plus remarquables. Mais ie pense que tous ceux qui liront cecy me pardonneront facilement, quand ils sçauront que ie n'ay voulu pri-

uer aucun âge ny aucun sexe, ny de la place qu'ils meritent en cette histoire, ny des loüanges qui leur sont deuës.

Au reste les Anglois voyans que ce siege ne leur reüssissoit pas comme ils desiroient, & que leurs affaires tiroient plus en longueur qu'ils n'auoient esperé; estimans que ce leur seroit vne chose à iamais honreufe de se deporter de leur entreprise, & croyans que si la ville estoit assiegee avec plus de patience & d'obstination, elle ne pourroit nullemēt souffrir les grandes rigueurs d'vne si longue guerre & d'vne si longue famine, boucherent tous les chemins, & toutes les auenuës par où les viures luy pouuoient venir. Mais cette terreur ne fut pas si grande qu'elle fut capable de di-

minuer aux marchans l'esperance du gain, & de les empescher d'aller moins souuent qu'auparauant à la ville. Ils euitoient si heureusement la rencontre des Anglois, & les trompoient si subtilement, que d'as peu de iours ils y amenerent de Berry cent pourceaux, & de Normandie vn grand nombre de bœufs. On y apporta encore de Chasteau-dun quantité de beurre, de fromages, & de toutes sortes d'autres viures. Ces nouueaux raitaillemens amenez fort à propos les vns sur les autres, jouirent merueilleusement les assiegez, veu principalement qu'ils auoient encore assez de bled pour ne point craindre la famine durant quelques mois. Cette ioye publique fut suiue d'une autre tout incontinent apres: Car les

François de la garnison de Chasteau-dun ayans rencontré par les chemins les Anglois comme ils apportoitent au Camp l'argent des payes, les volerent & les amenèrent prisonniers. Les Anglois enragez de tant d'outrages & d'affrôts ayans de ce pas fait venir vne grande multitude de soldats & de goujas, firent faire en grande diligence deux puissans forts, l'un pres du pressoir Ars, & l'autre entre les Eglises de saint Ladre & de saint Pouair. Ce fut sur cette croyance que si en ces lieux ainsi fortifiez, ils mettroient de bonnes & de perpetuelles garnisons, ils pourroient sans difficulté aller au deuant des viures & des munitions qu'on leur amenoit, & les deffendre des ennemis. Ces deux forts acheuez & def-

fendus, les assiegez couroient moins librement & moins hardiment la campagne : tantost sans s'escarter beaucoup loin de la ville, afin de pouuoir plustost faire retraicte, ils faisoient de petites courses; & tantost par vn plus long circuit ils eui-toient les guettes & les garnisons. Et si dauanture ils venoient ou à receuoir quelque dommage, ou à voir de loin la Caualerie des ennemis, soudain abandonnans ce qu'ils portoient sans marchander, ils s'enfuyoient. En ce temps là comme la garnison du fort de saint Marceau se tenoit nonchalemment sur ses gardes, quelques-vns de nos Cheuaux legers y estans allez de nuit l'attaquerent : Si bien que les Anglois en ayant tué deux d'entre-cux, qui s'estoient temerairement

trop auancez, les autres se ruèrent sur les Anglois, avecque tant de furie que tous ayans esté ou pris prisonniers, ou taillez en pieces, ils s'en retournerent victorieux & chargez de butin.

Quelque temps apres la longueur du siege, & la patience des assiegez ayant fait relâcher aux Anglois beaucoup de leur courage & de leur diligence accoustumee, le bastard d'Orleans ayant fait assembler les soldats leur remonstra; Que ce n'estoit pas tout de garder la ville & de se deffendre, qu'il falloit aussi aller combattre dehors, & que leurs armes deuoient estre deffensives & offensives tout à la fois. Qu'ils ne deuoient pas attendre que l'ennemy les eût inuestis de tous costez, & enfermez cōme des bestes; mais qu'il fal-

loit l'aller surprendre à l'improuiste toutes les fois que la nuit leur en offroit l'occasion. Bref qu'ils ne pouuoient mourir plus glorieusement en aucun lieu que dans le Camp des ennemis, comme dans le plus beau & le plus souhaitable liét d'honneur que la fortune de la guerre leur pouuoit donner. Cette sage remonstration fit vne si forte impression, & vn tel effet dás l'esprit des soldats, qu'à la premiere faueur de la nuit ils prirent les armes, s'en allerent en nombre seulement de soixante dans le Camp composé de plusieurs mille, & y surprirent au despourueu l'ennemy dormant. Le bastard d'Orleans fait sonner ensemble toutes les trompettes, & commande aux soldats de ietter en mesme temps

de grands cris, & de forcer les tranches de l'ennemy. A ce bruit effroyable & inopiné les Anglois festans soudain reueillez en sur-saut ne pouuoïét ny fuyr, ny prendre les armes, ny rien faire, ny pouruoir à quoy que ce fut : Si puissamment & si vniuersellemét la frayeur excitee de ces cris, de ces trôpettes, & de cette soudaine faillie des nostres, s'estoit emparee de leurs courages. D'abord les nostres commencér à courir par tout le Camp, à tuer, à renuerfer tout ce qui se rencontre deuant eux, & qui s'oppose à leur furie. Ce combat dura depuis les deux heures apres minuiét iusques à midy : enfin force armes & force Enseignes y furent prises, & y en demeura sur la place

beaucoup plus qu'en tous les autres precedens. Toutesfois les nostres ne gaignerent pas cette victoire nette de sang & de dueil, elle leur fut bien cher vendue: Car les plus vaillás d'entre-eux ou y moururét, ou en reuindrét extrémémét blesez. Les vns pleuroient la perte de leur amy, les autres celle de leurs hostes, & la pluspart celle de leur pere ou de leur frere: Ainsi le gain & la perte, la ioye & la tristesse iouïoient diuerfement leur personnage par toute la ville. La valeur d'un chacun parut si grande & si égale en cette occasion, qu'on ne sçauoit dire lequel d'entre-eux en auoit remporté la principale loüange. Toutesfois entre tous les autres, le courage & la gloire du bastard d'Orleans s'y firent reluire cette

nuiet là , comme la Lune parmy les Estoilles. Depuis cette surprise & ce combat nocturne tous les Chefs Anglois ne se tindrent point aux lieux découverts, mais y ayans fait tout à l'entour de nouvelles fortifications ils s'y retirerent, & s'y remparerēt puissammēt contre les sorties qui se faisoient de iour & de nuit. Tellement qu'ils aprirent à leur dommage, & tesmoignerent par là que le courage & l'industrie de la nation Françoisē n'estoient deormais nullement à mespriser. C'est pourquoy ils commencerent d'assiēger la ville plus estroitement, & d'empeschē les sorties avec plus de circonspection, de diligence & d'artifice qu'ils n'auoient fait auparavant. Et afin de luy retrancher de tous costez les moyens de sortir,

& d'empescher par des guettes & des garuifons qu'on n'y amenast d'ailleurs des viures; ils fornfierent avecvne incroyable vitesse le villa-ge de sainct Iean de Blanc. Tou-te fois nonobltant cela nos Che-uaux legers grands veritablement & en nombre, & en valeur, ne laissoient pas d'endommager & de trauailler l'ennemy par des courses continuelles & inopinées, & d'ame-ner tous les iours force butin & for-ce prisonniers à la ville:

Cependant le bastard d'Orleans aduertty qu'vn grãd nombre d'An-glois qui auoient ameneé les der-niers viures à leur armee, s'esttoient logez à Fleury aux Choux, enuoya de nuit vn de nos Capitaines nom-mé Amadie homme de grand cou-rage avec quelques troupes de gens

de pied & de cheual pour les surprendre. Amadie ayant enuoyé deuant les gens de cheual les attaquer comme ils ne pensoient à rien moins: toutesfois les Anglois prennent soudain les armes, viennent aux mains avec les nostres, & rendent combat. Mais si tost que les Enseignes de nos compagnies commencerent à s'approcher, plusieurs ayans esté tuez, plusieurs ayans esté blesez ou pris prisonniers, les autres se mirent en fuite. A peu de iours de là les Anglois eurent au mesme village leur reuange de cette perte: Car ayans sceu de leurs espions que les marchans François amenoient de Blois à Orleans vne grãde quantité de viures, ils s'en allerent vistement à Fleury aux Choux. D'autre costé les nostres

craignans que les Anglois aduertis de cela ne les surprissent par les chemins, alloiēt au deuant de ces marchans. Mais comme ils commençoient à s'approcher & à tomber presque entre les mains des Anglois, ayans sceu que & les viures & les Viuandiers auoient esté pris, soudain comme la necessité les y contraignoit, rebroussans chemin à bride abbatuë, ils apportèrent à Orleans la nouuelle de cette capture, & de la fortune qu'eux mesmes auoient couruë.

En ce temps là vn grand secours arriua heureusement à Orleans, à sçauoir le bourg de Mascaran Gentil-hommes-vaillant & tres-intelligent au mestier de la guerre, avec vne compagnie de Cheuaux legers, Alain de Giron homme de
grand

grand courage & de grande experience, & Florentin d'Illiers excellent Cavalier & digne frere de la Hire, avec quatre cens autres Chevaux legers qu'ils amenoient de Chasteau-dun. L'arriuee de ce nouveau secours augmēta en mesme temps aux Orleanois avec le desir de tenir bon, & de se bien defendre, l'esperance de sauuer leur ville; & le desespoir aux Anglois d'en pouuoir iouyr. Les nostres dōc secourus de ces nouuelles compagnies, ayans veu quelques troupes Angloises qui s'estoient auancées iusques aux bastiōs de la ville, & qui faisoient mine de se vouloir battre, sortirent sur elles impetueusement, & les firent reculer du premier abord: Mais cōme ils virent que les Anglois venoient de tous costez se

ranger & se rallier sous leurs Enseignes, & qu'à coups de traits & de pieces d'artillerie ils en tuoient plusieurs de ceux qui s'estoient le plus hardiment & le plus auant engagez dans la meslee, ils se retirerent dans la ville.

Comme ces choses se passoient ainsi à Orleans, la Pucelle qui estoit à Blois leuoit vne armee, la composoit de gens d'esslite, faisoit venir du secours de tous costez, preparoit des armes, des flèches, des cheuaux, & toutes sortes d'instrumens de guerre; si bien qu'apres auoir fait bonne prouision de viures & de tout ce qui estoit necessaire pour venir à bout de son entreprise: elle part de Blois le vingt-septiesme d'Auril, avec son armee en ordonnance, & prend son chemin vers la

ville d'Orleans avec son premier dessein de la deliurer des derniers abois où les Anglois l'auoient reduite. La nouuelle de ce secours extraordinaire y ayant esté apportee donna aux foldats & principalement aux habitans vne extreme ioye, & les fit resoudre à se deffendre mieux que iamais, & à ioindre vnanimement leurs forces à celles de nostre Amazone. C'est pourquoy le bastard d'Orleans fit aduancer le lendemain toute la Caualerie iusques à l'Eglise de saint Loup par où le secours deuoit passer, afin d'amuser & retenir l'ennemy, cependant qu'on feroit entrer dans la ville les viures que la Pucelle auoit conduits iusques à Checy. L'aitaillement recueilly, la Pucelle au deuant de laquelle le bastard

d'Orleans accōpagné de plusieurs Cheualiers estoit allé, entre en ordonnance dans la ville sur les huit heures du soir, sans que l'armee ennemie, quoy que tres-grande, fist mine de s'opposer à sa reception. Armeedonc qu'elle estoit de toutes pieces, reserué d'un casque, & montee sur vn cheual blanc bien bardé & merueilleusement beau, elle fut receuë comme en triomphe avec vne grande magnificence & vne ioye incroyable de tout le monde. On portoit apres elle vn Drapeau blanc où estoit peinte l'image de Nostre-Dame, avec celle d'un Ange qui luy presentoit vne fleur de lys. Le bastard d'Orleans richement armé, monté à l'auantage, & suiuy de plusieurs Seigneurs marchoit à son costé gauche, non

pas pour la garder , mais par honneur. La maison de Jacques Boucher Tresorier du Duc d'Orleans estoit preparee pour son logemēt, où accompagnee cōme elle estoit de tout le peuple avec applaudissemens, & mille signes de rejouissance, elle fut conduite & receuë aux flambeaux.

Le lendemain qui fut le dernier du mois d'Auril, la Hire, d'Illiers, & plusieurs autres Capitaines estās sortis, allerent attaquer les fortifications que les Anglois auoient faites à le place de saint Pouair : Et premierement ils commencerent à espouuenter de loin l'ennemy à coups de flèches, de fondes, & de pieces d'artillerie; puis estans venus aux approches ils se mirent à le serrer de pres, à le faire reculer, & à

monter sur la muraille par dessus les corps de ceux qu'ils auoiét tuez. Le combat dura quelques heures, si douteux, si aspre, & si sanglant, qu'on tenoit pour tout assuré que ces forts eussent esté pris, si suiuant le commandement de la Hire on eut mis le feu aux logemens des Anglois. Mais la Hire voyant que plusieurs des siens estoient blesez, que l'ennemy apres vne longue & vigoureuse resistance ne se lassoit point, & que ses affaires n'alloient gueres bien de ce costé là, fit sonner la retraicte. A son retour il fit de grandes plaintes à ceux de la ville, de ce qu'ils n'auoient pas apporté à temps ce qui estoit necessaire pour auoir vn bon succez de cette entreprise. Beaucoup de part & d'autre moururent en ce combat, & beau-

coup plus y furent bleſſez.

On rapportoit cependant à la ville la riſee & le meſpris que faiſoient les Anglois du deſſein de noſtre Pucelle, & les paroles iniurieuſes que vomifſoiét cōtre elle ces inſolens qui la traictoient de bouuicre, de garce, & de Magicienne. Ces iniures qui la bleſſoient en la plus delicate & plus ſenſible partie de ſon ame, luy faiſoient conceuoir contre eux vne hayne particuliere, & mediter vne vengeance extraordinaire; mais principalement pour auoir retenu & mis à la chaine ſon Heraut, dont le nom auoit toujours eſté ſacré & inuiolable parmy les hommes. Ce crime ſuperbement commis contre les loix & la couſtume de la guerre, ne luy ſembloit pas deuoir eſtre impunément

souffert au preiudice de son honneur. C'est pourquoy elle enuoya vers eux vn autre Heraut, pour leur dire que si de ce pas ils ne luy renuoyoyent celuy qu'ils auoient arresté, elle feroit mourir tous les prisonniers Anglois qui estoient dans la ville, & ceux aussi qu'ils y auoient deputez pour traicter de la rançon de leurs compagnons. Les Anglois craignans qu'elle n'executast ce dōt elle les menaçoit, le luy renuoyerēt soudain avec mille paroles de mespris, de menaces, & d'indignation.

Le mesme iour la Pucelle festāt sur le soir auancee iusques au fort de la belle Croix, parla avecque Glacidas, & avec quelques autres Capitaines Anglois. D'abord elle se pleignit à eux de leur tyrannie & de leur iniustice, de ce qu'ils auoient

assiégé la ville d'Orleans; & de ce qu'ils estoient apres à chasser le Roy Charles de son Royaume, & du Thrône de ses Ayeux. Enfin la conclusion de cette entreueuë fut: Qu'elle leur offrirait les conditions d'une paix tres-juste & tres-raisonnable, si suivant la premiere sommation qu'elle leur auoit enuoyé faire ils sortoient de la France & renuoyeroient leur armée: s'ils faisoient cela qu'elle ne nuirait à personne; que c'estoit la seule & la dernière condition de la paix. Que si au contraire sur cette croyance qu'il leur fut permis de voler le bien d'autrui ils aspireroient à s'emparer de tout ce Royaume: & que sur cette premiere esperance ils vouloient y faire plus long séjour, elle feroit tous ses efforts & iouïroit de son reste pour les en chasser l'espee à la main, & qu'elle ne seroit iamais à son aise qu'elle ne fut

venue à bout de cette entreprise. Qu'il y auoit maintenant en France de grāds courages : qu'il y auoit de grandes troupes de gens de pied & de cheual : & finalement que Dieu se declareroit en faueur de ce peuple inuincible, de ce grand Royaume vraiment Chrestien, de cette belle ville ; & les assisteroit contre l'iniustice & la puissance de ces usurpateurs. Les Anglois pour toute réponse se mocquerent d'elle, l'appellerent garce & bouuiere, la menacerent de la faire brusler, & vomirent contre elle tout ce que l'insolence & la calomnie peuuent suggerer à vn ennemy superbe, & enflé de la prosperité de ses affaires. Ce que la Pucelle ayant ouy sans émotion, & sans leur en témoigner de parole ny de contenance aucun ressentiment, elle se retira avec le

mesme visage qu'elle estoit venue.

Après cela sur l'aduis que le Comte de Clairmont qui estoit à Blois, donna à ceux d'Orleans de luy enuoyer quelqu'un des Capitaines pour auiser ensemble à ce qui estoit plus à propos de faire en la continuation de cette guerre ; ils choisirent pour cet effet le bastard d'Orleans, lequel ayant fort franchement entrepris cette commission, semit en chemin le premier de May. Le mesme iour la Pucelle pour se faire voir à tout le peuple qui brusloit de desir & d'impatience de luy donner de plus euidentes preuves de sa ioye & de son affection, accompagnée de plusieurs des plus apparens & des plus qualifiez, s'en alla à cheual par toute la ville. Au bruit de sa sortie & de sa reueüe vne

si grande multitude de peuple accourut & s'assembla de tous costez, que plusieurs faillirent presque à estre estouffez de la foule. Tous les Artisans quittans leurs outils & leur besongne y couroiēt, & preferoiēt l'honneur & le contentement de la voir à la necessité de leurs affaires. Chacun admiroit sa bonne mine, sa bonne grace, son action & sa contenance. Aussi n'y auoit-il rien en elle qui ne sentit sa fille d'illustre naissance, son ame bien reglee, & son esprit noblement esleué. Mais ce qui la faisoit regarder & louer par dessus tout, c'est qu'elle estoit si bien à cheval, & portoit son casque, son escu, & sa cuirasse avecque tant de grace & d'adresse, qu'on eût dit qu'elle n'auoit iamais fait autre chose depuis son enfance, & qu'elle

n'auoit iamais eu le cœur qu'aux armes, qu'aux rencontres, & aux batailles. Le lendemain elle sortit à cheual de la ville pour aller reconnoistre les fortifications des ennemis, leurs retranchemens, & la situation de leur Camp. Cela fait, elle enuoya des Trompettes tout alétour, pour leur faire dire que d'as trois iours & les Anglois & les François rebelles eussent à se retirer, que pendant ce temps là ils le pourroient faire en toute seureté, autrement que ce terme expiré, il n'y auroit esperance quelconque de s'en aller leurs bagues sauues.

Le quatriesme du mesme mois comme le bastard d'Orléas retournoit de Blois vers les assiegez avec vne grande quantité de viures, la Pucelle ayant choisi cinq cens des

meilleurs soldats, s'en alla au deuant de luy, de peur qu'il ne receut quelque incommodité des ennemis, & ainsi sans auoir trouué aucun empeschemēt par les chemins il arriua dans la ville, & y fut receu avec vne extreme ioye de tout le peuple. Enfin la Pucelle qui iugeoit qu'il ne falloit donner aux ennemis aucun loisir de prendre cōseil, apres auoir communiqué son dessein aux autres Chefs, & fait plusieurs choses avec vne incroyable vitesse, s'en va le mesme iour attaquer le fort de saint Loup. Là les vns remplissoient les fossez: les autres chassoient à coups de traits l'ennemy de ses tranches, & les goujas en fournissant des pierres & des jaelots, & en apportant des gazons à faire des terrasses passoient pour soldats es-

festifs en l'opinion des Anglois. Eux de leur costé soustnoient bravement l'effort des assaillans ; faisoient pleuvoir d'enhaut sur les nostres vne gresle de flèches : les plus vaillans y perdoient la vie , ou y estoient blessez : la peur s'augmentoit dás le cœur des autres. Dequoy la Pucelle s'estát apperceuë elle s'en va tout à l'étour de ce fort, exhorte les soldats à ne point laisser échaper l'occasion de se deliurer d'une si grande calamité , & de se vanger de de tant d'outrages qu'ils auoient receus ; & enfin les coniure de se ressouvenir qu'ils combattent contre des voleurs pour la deffence de leur pays, de leurs enfans, de leurs autels, & de leurs foyers. Alors les nostres prenans de nouuelles forces , comme il arriue d'ordinaire sur l'espe-

rance de la victoire , se mirèrent à combattre avec plus d'ardeur & de courage qu'auparavant. Les ennemis enclos de toutes parts entrans en desespoir de toutes choses, & mettans en leurs iambes toute l'esperance de leur salut, fautent embas du haut de leur fort , & comme ils s'enfuyoient, la Caualerie qui les pourfuiuoit en prit vne partie, & mit l'autre au fil de l'espee. Ceux du fort de saint Pouair voyans leurs compagnons sur le point d'estre inuestis, se prepa- roient pour aller à leurs secours: Mais le Marechal de sainte Seue- re qui estoit demeuré dans la ville en estant sorty, & allant contre eux au grand pas, & en tres-belle or- donnance, ils rebrousserent che- min, & laisserent les leurs à la mercy
des en-

des ennemis. Vn peu auparauant les Citoyens considerans en eux-mesmes en quel danger ils estoient mis, d'auoir receu dans leur ville vne si grande multitude de gés de guerre, qu'elle estoit formidable à ceux mesmes au secours desquels elle estoit venuë, trembloiet, & ne pouuoient dormir seurement sur l'apprehension qu'ils auoient que ces gens ramassez de toutes parts ne saccageassent leur ville sous couleur de la secourir. Mais comme ils virēt que dans vne bonne & parfaite discipline ils ne veilloient qu'à son salut & à sa deffence, ils les logerent chez eux, & les y nourriront à leurs propres despens.

Ce fort pris & demoly par les nostres, la Pucelle afin d'acheuer ce qu'elle auoit heureusement com-

mencé, ayant fait assembler le conseil des Capitaines & des Citoyens, il y fut resolu qu'on attaqueroit le fort des Tournelles, qui estoit tres-commode & tres-avantageux aux Anglois, pour ce qu'il empeschoit sur tous les autres le charroy du bled & des viures. Car il y auoit de l'apparence qu'ils s'en pourroient saisir facilement, si auant que donner loisir à l'ennemy d'assembler ses forces ils alloient l'attaquer de ce pas, & se seruoient en cette occasion de l'ardeur & de la bonne humeur des soldats. La Pucelle d'ôc ayant ce iour là qui fut la feste de l'Ascension, fait preparer tout ce qui estoit necessaire pour liurer cet assaut, le lendemain accompagnée du bastard d'Orleans, de sainte Seuer, de Raiz, de Grauille, d'Il-

liers, & de la Hire sort de la ville à la teste de quatre mille combattans, & ayant passé la riuere entre saint Loup & la Tour neufue tire tout droict au village de saint Iean le Blanc que les Anglois auoient fortifié, & y arriue auant qu'ils eussent eu le moindre vent de son entreprise. A son arriuee les Anglois saisis d'une soudaine frayeur, sans auoir le temps de se preparer, & de prendre les armes, estoient en tel desordre & en telle cōfusion, qu'ils ne sçauoient s'ils deuoient ou defendre cette place, ou prendre la fuite. Mais leur fremissement, leurs allees & leurs venuës ayant fait connoistre aux nostres la peur & le trouble où ils estoient; ils forcerēt leurs barricades. En ce lieu ceux qui peurent soudainemēt prendre

les armes firent aux nostres quelque peu de resistance, & rendirent combat ; & les autres se mirent à fuir çà & là. Dequoy la Pucelle se-
stant apperceuë exhorta en mesme temps les gens de pied à poursuiure leur pointe, & commenda à la Cavalerie d'aller apres les fuyards. Alors les Anglois qui estoient aux Tournelles voyans le piteux carnage des leurs, en sortirent tout incontinent avecque leurs troupes à Enseignes desployees, pour repri-
mer l'audace des François. Les nostres s'estans iettez sur eux les mirent tout aussi-tost en desordre, & apres en auoir tué plusieurs firent tourner le dos au demeurât, & luy donnerent si bien la chasse qu'ils le menereat battant iusques à son fort. Apres cette fuite & cette re-

traicte des Anglois, la Pucelle iugeant qu'il ne falloit donner aux ennemis effrayez aucun loisir de se recueillir & de reuenir à eux-mesmes, exhorta les soldats à se seruir de cette faueur & de cet auantage que la fortune leur presentoit, & leur commanda d'attaquer le fort que les Anglois auoient fait dans l'Eglise des Augustins. Les soldats quoy que tous harassés & tous abbatus de la longueur du combat: (car ils auoient combattu depuis la pointe du iour iusques à trois heures apres midy) toutesfois estās toujours prests comme ils estoient de s'exposer à tous les perils de la guerre & pour le salut de leur pays, & pour la vertu extraordinaire qu'ils reconnoissoiēt en cette fille, obeïrent franchement au com-

mandement qu'elle leur faisoit. Ce fort estoit courageusement deffendu par ceux qui le gardoient: Car ceux qui s'estoient enfuis du combat pensoient plustost à la continuation de leur fuite, qu'à la deffence de leur Camp. Ceux aussi qui tenoient bon dans les tranches ne peurent pas soustenir long-temps le grand nombre des flèches: mais tous couverts qu'ils estoient de playes, ils abandonnerent la place & se retirerent au fort des Tournelles sous la conduite de leurs Capitaines.

Ces choses s'estans passees de cette sorte, les nostres furent long-temps à deliberer s'ils deuoient aller de ce pas attaquer ce fort, ou donner la nuit aux soldats pour se rafraichir & reprendre leurs forces.

La Pucelle vouloit que sans delay, on y allast assaillir l'ennemy auant qu'il eut le temps de se preparer, de se refaire, & d'appeller à son secours ceux des autres retranchemens. Mais les autres Chefs n'estas pas de cet aduis firent venir des viures de la ville, souperent au mesme lieu où le combat auoit esté donné, & y passerent la nuit. Et premierement ils mirent en tous les quartiers des Corps de garde & des sentinelles, enuoyerent tout à l'entour les Maistres de Camp, & les exhorterent non seulement à se donner de garde des sorties, mais encor à obseruer les secrettes allées & venues de chaque homme. Cependant pas vn d'entre eux, quoy qu'ils fussent extremement las, & qu'ils eussent fort bien soupé, ne peut

dormir de toute cette nuit. Ils attendoient le combat avecque tāt de desir & d'impatience qu'ils ne pouuoient porter leur esprit ny leur pensee ailleurs. A la pointe du iour la Pucelle s'en allant à l'entour de chaque compagnie, aduertit & coniuire les soldats que se remettās deuant les yeux leur premiere valeur & leurs victoires precedentes, ils deffendent courageusement & la ville d'Orleans & le Royaume de France contre l'auarice & l'ambition des Anglois. Leur dit qu'ils auoient à combattre contre ceux qu'ils auoient desia surmontez en trois diuerses rencontres: & partant qu'ils fussent tous prests de choquer les Anglois si tost que la charge seroit donnee. Que ce iour là ils deuoient ou recueillir, ou perdre

le fruit de toutes leurs victoires, & voir ou la fin de tous leurs travaux, ou le commencement de plus grands malheurs & de plus grandes calamitez. Les Anglois de leur costé aussi peu endormis & aussi vigilans que les nostres attendoient l'assaut qui se deuoit donner, se preparoiēt à le repousser, iettoient des flèches de toutes parts, apprestoient des feux d'artifice pour endommager l'ennemy, & rangeoient à l'entree toutes sortes de machines de guerre pour recevoir les premiers assailans. Et ainsi le combat fut commencé avec vn grand courage & vne extreme violence de part & d'autre. Les François font reculer les tenans à coups de machines, de pierres & de jaelots, attaquent la muraille avec vne grande force, y

montent avec des eschelles, & s'entre-prestans leurs espaules gagnent les endroits les moins accessibles. Les tenans y accourent, leur font toute forte de resistance, & iettēt sur eux des cailloux, des feux d'artifice, bref toutes les armes que la fureur leur pouuoit fournir. Cependant quoy qu'au fort du combat plusieurs des nostres fussent precepitez du haut embas, tous brisez de leur cheute, tous percez & déchirez de coups: toutes fois en cet extreme danger, & au milieu de l'orage des flèches, pas vn d'eux ne reculoit. Mais si tost qu'ils virent porter par terre la Pucelle d'un coup de flèche, qu'elle receut entre l'espaule & la gorge comme elle s'approchoit vn peu trop pres de la muraille, ils furent tellement es-

pouuentez que peu s'en falut qu'ils n'abandonnassent aussi lâchement cette entreprise qu'ils l'auoiēt courageusement commencee. Et de faict ils eussent tout quitté si la Pucelle dont le corps, & non pas le courage, auoit esté abbatu, apres s'estre releuee ne les eust retenus & rassurez, tant par l'exemple de sa valeur, que par la force de ses paroles. Car comme ses amis & ceux qui auoient le plus d'intereſt à sa conseruation luy conseilloyent de ne point mespriser sa blessure encore toute sanglante, & de se faire penser, elle ne voulut pas se retirer du combat. C'est pourquoy le bastard d'Orleans l'alla trouuer, la prie instamment de se retirer, & de se reseruer à vne meilleure saison, de peur de rendre par sa mort ce

cōbat funeste à tout ce Royaume. Luy dit qu'elle deuoit conseruer sa vie pour son pays , & son armee pour la deffence de la ville & pour le salut de toute la France. Pour moy , disoit-il , ie vous auoüe que c'est mourir d'une mort glorieuse , que de mourir pour son pays, & vous proteste que ie suis prest de mettre ma vie pour le salut de toute la France, & de me ietter à yeux clos au milieu des ennemis. Mais ie vois icy mon pays , ie vois icy tout ce qu'il y a de forces & de soldats en France. Que s'ils veulent pour eux-mesmes se precipiter à la mort, Qu'ont-ils à conseruer par leur propre perte ? La deffaicte de cette armee sera suivie non pas du salut, mais de la desolation de tout ce Royaume. En elle consiste toute son esperance & toutes ses forces : en la conseruant nous con-

seruons la patrie, & en la perdāt nous la
trahissons & l'abandonnōs à la mercy
des ennemis. A ces paroles nostre
Pucelle avec vn visage plein de
douceur & d'assurance, Qu'est ce
que vous craigneZ, dit-elle, d'oū vous
vient cette frayeur? Auez-vous si tost
oublié & qui vous estes, & contre qui,
& sous quel Chef nous combattons?
Ne vous souueneZ vous pas que c'est
Dieu qui assiste les François de sa fa-
ueur & de sa protection? Que c'est Dieu
qui sous de favorables auspices m'a en-
uoyee pour deliurer cette ville & la
France de ses ennemis? Que ne vous
adresseZ vous plutost aux soldats pour
releuer leur courage abbatu, & pour les
exhorter à preparer leurs armes & à
recommencer le combat? Assurément
les ennemis ne pourront pas sōstenir
leur second effort; Et maintenant ils

retardent, & marchandent plus qu'ils ne résistent. Que ceux qui veulent tirer la guerre en longueur s'en retournent en la ville: pour nous passons par dessus toutes sortes de considérations, & n'ayons que celle de la victoire devant les yeux. Ainsi vn peu apres le combat fut recommencé avecque tant de furie, qu'on croyoit que durant ce siecle il ne s'en estoit iamais fait vn plus aspre & plus dangereux. Les Anglois résistoient courageusement, & ne iettoient d'en haut aucun trait qui ne portast coup. Si tost qu'en ce fort quelque place dépourueüe de deffenseurs couroit fortune d'estre gaignee, elle estoit secourue, & remplie d'hommes pour la deffendre. Mais les nostres auoient sur eux cet aduantage, que lors que harassés de la

longueur du combat, ils s'en retiroient, d'autres tous frais & tous vigoureux venoient prendre leur place; & ainsi ils auoient à toute heure de quoy se rafraichir: Ce que les Anglois ne pouuoient pas faire à cause de leur petit nombre. Qui plus est, non seulement il n'estoit pas au pouuoir de ceux qui estoient las de sortir du combat; mais ny mesme à ceux qui estoient bleffez de se retirer.

Comme ces choses se passoiēt de la sorte aux Tournelles, tous les ieunes gens & tous les hommes qui estoient demeurez en la ville, dès qu'ils virent des murailles ce secōd assaut, se mirent avec leurs femmes & leurs enfans, ou à leuer les mains au Ciel, ou à courir aux Eglises, & là se iettans à genoux deuant les

lacrées images à prier & coniuurer les Saincts par la iustice de leur cause de leur obtenir cette victoire : tellement qu'il n'y auoit personne qui ne creut qu'au succez de cette iournee consistoit l'euenement de toutes leurs fortunes. Les soldats qui auoient esté laissez pour la garde de la ville touchez des prieres & des larmes de ces pauures Citoyens, se resolurent de faire vn dernier effort pour secourir Orleans en cette derniere extremité. S'estans donc rangez sous la conduite de Giresme Cheualier de Malthe, ils s'en allerent sur le pont avec vn grand courage & vne grande confiance, & passerent la riuere d'vne façon si estrange & si miraculeuse, qu'elle semble estre au delà de toute creance. Car ayant mis des planches en
l'vn &

l'un & l'autre bout d'une arche du pont qui estoit rompuë, & ces planches s'estans trouues plus courtes que la longueur de cette ouuerture ne requeroit, ils les attacherēt l'une à l'autre pour les faire plus longues, & les appuyerēt sur les deux arches. Ainsi tous armez qu'ils estoient ils franchirent hardiment & heureusement la riuiera, & allerent ioindre leurs compagnons comme ils combattoient. Enfin l'issuë de ce combat fut telle, qu'apres que les vns & les autres eurent tres-vailamment combattu depuis la pointe du iour iusques à la nuict, & que les François eurent rompu les tranchées, remply les fosséz, fait vn grand carnage, donné l'espouuente, & fait fuir honteusement les

N

Anglois, ils se rendirent Maistres de cette forteresse. Ce ne fut pas tout: car cependant que les ennemis effrayez & comme frappez de quelque foudre lancee du Ciel taschoient de se sauuer par dessus le pont, les planches que les nostres auoient attachees l'vne à l'autre & mises sur l'arche rompuë, venans à rompre à cause de la pesanteur de ceux qui passoient, plusieurs d'entre-eux tomberent dans la riuiera & y perirent miserablement. Entre eux Glacidas excellent Capitaine, de Moulins, de Pommier, le Bailly de Mente, & plusieurs autres Gentils-hommes Anglois furent enueloppez dans ce naufrage. Cette perte ne fut pas auantageuse aux François, pour ce qu'ils eussent pu

tirer d'eux vne grande somme d'argent pour le payement de leur rançon. La fureur du combat & de la riuere en emporta enuiron cinq cens de l'armee Angloise, & les autres qui n'estoient pour la pluspart que simples soldats, tomberent vifs en la puissance des nostres. Cette grande victoire fut signalee par vn miracle beaucoup plus grand que le precedent, ce fut que deux ieunes hommes autrement armez que les combattans, parfaitement beaux, & de belle taille furent veus en l'air sur des cheuaux blancs: & que les cris d'une grande armee, accompagnez du son des Trompetes furent ouys au fort du combat. On croyoit communément que ces deux ieunes hommes estoient saint

Aignan, & saint Eutre que ceux d'Orleans croyent fermement estre leurs protecteurs, & comme leurs Dieux tutelaires en toutes les adversitez qui leur arriuent.

Cette puissante forteresse des Anglois ayant esté prise, & la garde estant passée par le fil de l'épée, ou de l'eau, quoy que l'armée Françoisse fut extrêmement lassée & harassée, & que la nuit s'approchast: toutesfois la Pucelle ne voulut pas qu'elle se retirast encore dans la ville pour s'y rafraichir, mais la fit demeurer & la posa là toute la nuit en sentinelle comme en vn Camp de siege pour garder la place qu'elle auoit gaignee. Ce combat fait, tout le peuple s'assembla dans les Eglises pour rendre graces à Dieu

de cette victoire si auantageuse & à leur ville, & à tout ce Royaume; & pour le prier de leur continuer sa faueur & son assistance. La Pucelle grande & illustre deuant ce combat, commença d'estre encore plus grande & plus illustre en l'opinion commune apres cette victoire remportee par sa sage conduite, & par sa genereuse obstination à combattre. Les soldats & les Citoyens l'esleuerent iusques au Ciel, & les Anglois changeans leur mespris en respect, & leurs iniures en admiration, la redouterent plus qu'on n'a coustume de redouter vne personne mortelle. Bref tous les François, & tous les ennemis commencerent à croire tout de bon qu'il y auoit en elle quelque chose

de diuin, & qu'une teste plus sage, & une main plus forte que celle des hommes combattoit en la personne de cette excellente & incomparable fille.

Après cela les Anglois se voyans accueillis de tous les malheurs & de toutes les miseres de la guerre, & desesperans du salut public, furent tous d'aduis d'un commun consentement de s'en aller, cependant que leurs affaires, quoy que bien malades & bien decoufues, n'estoient pas toutesfois encore du tout ruinees. Veu que c'estoit une grande imprudence de cōtinuer une guerre mal entreprise, malheureuse & infortunee; & qu'ils en deuoient auoir d'autres plus grandes sur les bras, pour lesquelles il falloit reser-

uer les restes de leurs troupes. Cette resolution prise, ils trousserent bagage deuant iour, sortirent tumultuairement de leur Camp, & s'en allerent avec toute leur armee. Les espions firent sçauoir tout aussi-tost aux nostres ce deslogement inopiné: mais nos Chefs se doutans que ce fut vne feinte & vne ruse de l'ennemy pour surprendre les nostres dans quelque embuscade, ne furent pas d'aduis qu'on courut apres eux. Or à la pointe du iour les nostres estans asseurez que c'estoit tout de bon que les Anglois leuoient le siege & se retiroiét, ils se mirent à les poursuiure: Mais la Pucelle pour porter respect au iour du Dimanche leur fit faire halte, & leur deffendit à leur grand re-

gret de les assaillir. Toutesfois plusieurs d'entre-eux de peur qu'une si belle occasion de bien faire, & une si certaine esperance du butin ne leur échapaſt, coururent ſur eux contre ſa deſſence.

Le lendemain la Pucelle accompagnée de ſaincte Severe, de Raiz, de Grauille, d'Illiers, de Corraze, de Xaintrailles, de la Hire, & de pluſieurs autres Capitaines, ſort de la ville, & donne furieusement ſur la queue de l'armée ennemie qui fit d'abord quelque reſiſtance. Mais les premiers ſe voyans loin du danger, ſans contrainte ny commandement, & ayant oüy les cris des derniers cependant qu'on les malmenoit, de peur de courir leur fortune rompirent leurs rangs, & ſe

mirent tous à fuyr. Les derniers firent le mesme, & voulurent estre compagnons de la lascheté & de la fuite de ceux qui n'auoient pas voulu estre compagnons de leur courage. Ainsi les nostres en laisserent vn grand nombre sur la place sans perdre aucun des leurs, & le massacre dura iusques à ce que la nuit le fit cesser, & donna moyen aux autres de se sauuer de la fureur des ennemis.

Ce mesme iour vn prisonnier François nommé le Bourg de Bar homme fort connu & pour la noblesse de sa naissance, & pour son intelligence au mestier de la guerre, se voyant honteusement traîné apres les fuyards par vn Augustin Confesseur de Talbot, tout garot-

té qu'il estoit contraignit ce Religieux de l'emporter en la ville sur ses espaules. Ce qui donna vn merueilleux contentement à tous les François, voyans que la fortune n'auoit rendu ny leur victoire, ny leur ioye imparfaite par la dilgrace d'vn si vaillant & si honnesté homme.

L'ennemy chassé & mis en déroute, la Pucelle & les autres Capitaines tous cōtens & tous glorieux retournerent en la ville avec leur armee victorieuse. Tout le peuple court en foule au deuant des vainqueurs, admire tous les Chefs, & principalement la Pucelle. Toute la ville a la veuë tournée sur elle, n'a des yeux que pour la regarder, ny de bouche que pour luy donner

des benedictions, & des loüanges: la contemple cōme vne fille vrayement enuoyee du Ciel, & comme la victoire mesme: luy fait des honneurs extraordinaires & presque diuins: dit tout haut qu'elle a sauué l'honneur de la France, & fait des actions plus grandes que celles des hommes pour la restablir & l'affermir eternellement: que sa valeur combattant avec sa vertu auoit vaincu vne cruelle & presque inuincible necessité; Bref que l'heureux euenement d'vne si grande & si perilleuse entreprise luy auoit acquis vne gloire immortelle. Et afin que la memoire de ce grand & admirable seruice ne mourut iamais, la ville ordonna que desormais cette glorieuse iournee seroit

tous les ans solemnisee avec toutes fortes d'actions de graces, de ioye, & de reconnoissance. Qui plus est, elle erigea au milieu du pont vn Trophée d'un succez si memorable, c'est à sçauoir le Roy Charles septiesme armé, & la Pucelle armee pareillement de toutes pieces; tous deux à genoux deuant vn Crucifix de bronze. Ce beau monument de pieté & de reconnoissance publique se void encore auourd'huy au mesme lieu, malgré les iniures du temps, & les fureurs des guerres civiles.

Cependant la nouuelle de cette deffaiète de l'armee Angloise, & de la deliurance d'Orleans courut incontinent par toute la France. C'est pourquoy tous les François

rebelles furent premierement fort estonnez d'où pouuoiet venir de si grandes forces, & de si grands courages, principalement à des ennemis déjà presque vaincus: puis de ce grand estonnement ils passerent peu à peu au mespris des Anglois: Si bien que plusieurs villes commencerent à parler de se rendre, & à vouloir reconnoistre leur Roy legitime. Charles donc aduertty de cette glorieuse & miraculeuse deliurance, & de cette déroute de l'armée Angloise, commanda qu'on fit des prieres publiques, & des processions pour rendre grace à Dieu de l'heureux succez de cette entreprise. Sa Cour auparauant tremblante & en peine de l'euénement de cette guerre, s'espend en ioye &

en rejouissance, prend vne nouuelle face , conçoit vne plus grande opinion de la Pucelle, l'exalte comme sa Deesse tutelaire, & reconnoit en elle la puissance de celuy qui l'auoit enuoyee. Premièrement les Orleanois avec des paroles magnifiques & conuenables à la grandeur de cette action, la remercierēt tres-humblement de ce que par sa valeur , par son conseil, & par sa preuoyāce leur ville auoit esté deliuree de tres-grands dangers. Puis le bastard d'Orleans, de sainte Seuer, de Raiz, la Hire, Grauille, Poton, d'Illiers , Courraze , Xaintrailles, Giron, Iamet, de Bar, Amadie, bref tous les autres Capitaines & tous les soldats furent hautement loüiez d'auoir franchement contribué

leur secours & leur courage à ecluy de la Pucelle. Enfin les Citoyens protesterent qu'ils seroient toujours prests d'employer aux occasions, & leurs biens, & leurs vies pour leur gloire, & pour leur salut; & que le souuenir de ce grand & signalé bienfait ne mourroit iamais en leur memoire, non plus qu'en celle de la posterité.

Fin du second Liure.

Sommaire





SOMMAIRE

DU TROISIÈME

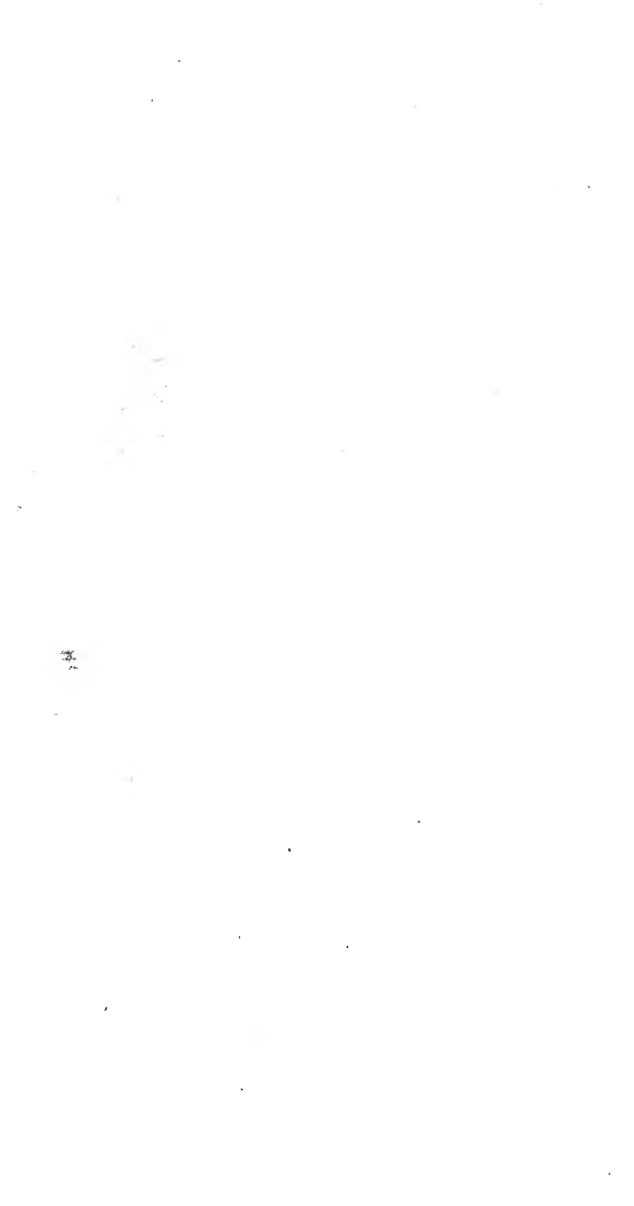
LIVRE.



*Iuers aduis touchant
le voyage de Rheims.
Harangue de la Pu-
celle au Roy pour le
luy persuader. Bles-
seure de la Pucelle devant Iargeau assie-
gé. Prise & saccagement de cette pla-
ce. Mort d' Alexandre de la Poulle fre-
re du Comte de Suffort. Le Comte de
Suffort pris, & amené à Orleans avec
plusieurs autres Anglois. Prise du pont
de Meung, & de la ville de Baugency.
Charles vient à Suilly, où il delibere*

avec la Pucelle & les autres Chefs de son voyage de Rheims, & des moyens d'en venir à bout. Artus Connestable de France remis en grace à la priere de la Pucelle. Charles se met en chemin avec douze mille hommes tant de cheval que de pied pour aller à Rheims. Auxerre luy refuse l'entree, & luy donne des viures pour trois iours. Harangue de la Pucelle au Roy pour luy persuader de ne point leuer le siege de deuant Troyes. Reddition volontaire de Chalons & de Rheims. Charles y est couronné, sacré & salüé Roy. Le Duc de Bethfort vient de Paris à Melun avec une puissante armee pour choquer celle de Charles. Il s'en retourne à Paris sans rendre combat. Le bastard d'Orleans prend Compiègne à composition. Prise de Beauvais. Pierre Cauchon

Euesque mis en prison. Exhortation de Charles à ses soldats durant le combat. La Pucelle blessée deuant Paris d'un coup de flèche. Paris deliuré des Anglois. La Pucelle prise à Compiegne, & de là emmenée à Roüen, où par un tres-iniuste & tres-inique iugement des Anglois & de quelques meschans François, elle fut condamnée à estre bauslée toute viue.





HISTOIRE

DV SIEGE D'ORLEANS,

ET DE LA PVCELLE IEANE.

LIVRE TROISIEME.



PUIS de temps apres la Pucelle estant sortie d'Orleans avec plusieurs des plus apparez de l'armee, s'en alla trouver le Roy pour deliberer avecque luy du voyage de Rheims, & des moyes de venir à bout de cette entreprise. Le Roy la receut avec des caresses & des honneurs extraordinaires, la remercia autant qu'il

luy fut possible pour auoir paru si affectionnée au bien de ses affaires, pour auoir appuyé & relevé son Estat en sa decadence, selon tous les efforts de la prudence humaine; bref pour auoir heureusement deliuré la ville d'Orleans des outrages & des violences de ses ennemis. Puis il appella les Colonels & les Capitaines, les embrassa tendremét l'un apres l'autre, & les loüa hautement d'auoir si genereusement & si fidellement secondé de leurs conseils & de leur courage les desseins de nostre Pucelle. Cette reception faite au gré, & au contentement de tout le monde, la Pucelle s'adressa au Roy, & comme elle luy conseilloit d'aller à Rheims pour s'y faire sacrer, & y receuoir les vrayes marques de la Royauté, il

fit assembler son Conseil pour y mettre ce voyage en deliberation. La pluspart iugeoient qu'il n'estoit pas à propos pour le bien de ses affaires d'entreprendre en vn si mauuais temps vne chose de si grande importance. Premièrement pour ce qu'il n'estoit pas croyable que l'armee Angloise qu'on auoit veüe auparauant tres-florissante, se fut alors tellement cachée, qu'elle ne pût non seulement se remettre sus; mais encor s'accroistre dans peu de iours en vn temps où les peuples estoient si enclins à la reuolte, & si prompts à prendre les armes. Puis pour ce qu'il y auoit vn long chemin à faire à trauers plusieurs villes rebelles, aux efforts desquelles si les François estoient contrains de resister, il faudroit de

nécessité ou qu'ils fussent auparavant surmōtez en guerre, ou qu'ils se deportassent honteusement de leur entreprise. Quelques vns estoient d'aduis d'aller en Normandie; quelques autres de temporiser encore: Car quoy que ceux d'Orleans eussent assez de forces pour repousser l'ennemy, *Qui la, disoient-ils, repoussé? il s'est retiré de luy mesme: mais prenons le cas qu'il ait esté tout à fait contraint de leuer le siege:* Toutesfois que les troupes Françoises ne pourroient pas suffire à porter la guerre çà & là, & à continuer les sieges. Veu principalemēt qu'il estoit à croire que toute l'Angleterre s'assembleroit, & deployeroit toutes ses forces pour le bien public, & pour éuiter la honte de perdre les places que les Anglois

auoient gaignees. D'ailleurs qu'il n'appartenoit qu'à vn esprit volage & mal auisé de vouloir par vn violent & impatient desir de triompher, hazarder inconsidérément la vie des sujets parmy les douteux & incertains euenemens des combats. Ioint qu'il n'y auoit rien de plus messeant & de plus contraire à vn sage Prince que la temerité : & que tout ce qui se faisoit à propos, estoit fait assez à temps & assez-tost. Bref qu'il ne falloit iamais entreprendre aucune guerre que sur l'esperance d'une plus grande commodité, de peur que la victoire acquise avec beaucoup de dommage, & recueillie avec peu de fruit, ne fut semblable au gain que font ceux qui peschent avec vn hameçon d'or, dont la perte ne peut estre reparee

Par l'argent qui leur peut venir de toute leur pesche.

Charles esbranlé des raisons de ses Conseillers , sembloit vouloir desapprouver le conseil que la Pucelle luy donnoit d'aller à Rheims , si cette diuine fille n'eust acheué de le persuader par ce discours hardy & courageux.

SIRE, Je craindrois, qu'ayant égard, ou aux grandes pertes que vous auez n'agueres receuës , ou à la foiblesse de mon sexe & de mon âge , le conseil que ie vous donne ne vous semblast trop hardy à entreprendre, & trop difficile à executer, s'il estoit appuyé sur les forces humaines. Mais maintenant que la ville d'Orleans est deliuree par une speciale faueur du Ciel, nous auons l'espee à la main & une armee sus pied, non pas afin que nous demeurions en

France ; mais afin que les Anglois n'y demeurent point : non pas pour bloquer le long de Loire les passages & les auenuës à l'ennemy ; mais pour passer outre & porter ailleurs nos armes , qu'est-il besoin de nous arrester icy dauantage ? Que pretendons nous ? & que pensons nous gagner en demeurant icy les bras croisez ? C'est folie de croire que sans agir l'on puisse vaincre ses ennemis. Ce n'est pas par vne deuotion timide & paresseuse qu'on impetre la faueur & l'assistance du Ciel : toutes choses succedent heureusement à ceux qui veillent, qui travaillent, & qui executent promptement & hardiment les entreprises qui resultent d'une sage & meure deliberation. C'est en vain qu'on implore le secours de Dieu, quand on l'implore dans loisiueté & la nonchalance : il est toujours con-

traire aux hommes lâches & feneants. Mais quoy ! sera t'il dit que lors que nous faisons tous les iours de nouvelles pertes, & que Dieu sembloit estre du party des Anglois, nous ayons soustenu cet Estat panchant & menacé d'une entiere ruine : & que maintenant pour ce que nous auons chassé l'ennemy, & que toutes choses nous conuient de iour en iour à bien esperer, que nous perdions honteusement courage ? Le Dieu des armées parle commandement, & sous la conduite duquel i'ay entrepris ce dessein me fait voir de nuict en ses reuelations toutes sortes de bons euenemens, & me promet, SIRE, que dans peu de temps toute la France sera à vous, & qu'après auoir remply la mer & la terre des malheurs de vos ennemis vous sereZ glorieusement restably dans le throsne de vos Ayeux. Mais ce que Dieu nous

promet vne iuste & veritable raison nous le fait eſperer. Les villes de France tranuaillees de la tyrannie & de la cruauté de ces voleurs implorent nostre fidelité & nostre secours. Le Duc de Bourgongne est non seulement en mauuaise intelligence avecque l'Anglois; mais encor sur le point de rompre avecque luy, & de faire bande à part. La mesme fortune qui nous affligea dernièrement pend sur la teste de nos ennemis: Car ils sont abandonnez de leurs alliëz, & leurs querelles particulieres ont diuisé ces armées dont l'union a causé tous les malheurs qui sont arriuez & à vous & à toute la France. Ny les diuisions qui sont entre eux ne leur permettront pas de se rallier, & de faire vn corps d'armée; ny leurs forces ainsi desunies & separees comme elles sont, ne nous pourront pas resister. Il est temps

de cueillir les fruicts de cette victoire, de ces dépoüilles & de ces loüanges ; ils sont tous meurs en cette saison. Que si leur recolte estoit incertaine & esloignée de nous ; ce seroit toutesfois une chose bien seante & glorieuse à tous les gens de bien de subuenir à la Republique. Pour vous, SIRE, n'entrez en aucune deffiance, croyez ce que Dieu Protecteur de vostre Couronne vous dit par ma bouche, tentez hardiment la fortune sans plus de remise, & tenez pour tout assuré que toutes choses vous reüssiront comme vous le desirez.

Ce discours finy, tous les Princes, & la pluspart des Chefs de guerre loüent l'aduis de nostre Pucelle, esleuent iusques au Ciel sa vertu, & l'accusent en eux-mesmes de crainte & de lâcheté. La Pucelle est en

plus grande estime & en plus grande creance qu'auparavant, & la reputation de sa valeur s'estend déjà par toute la terre. Là dessus le Roy prit vne entiere resolution de suivre l'advis de cette fille, veu principalement que iusques alors tous les conseils qu'elle luy auoit donnez auoient reüssi, & qu'il estoit tres-certain que toutes ses actions estoient conduites par la prouidëce de Dieu, & secondees de sa puissance. Toutesfois il trouua bon de reduire auparavant à l'obeïssance quelques villes assises le long de Loire, cependant qu'on leueroit ailleurs de plus grandes troupes. Et pour cet effet il fit Lieutenant general de son armee le Duc d'Alençon tout fraichement arriué d'Angleterre où il auoit esté prisonnier

de guerre depuis la bataille de Verneüil ; & luy bailla la Pucelle pour l'assister de son conseil & de son espee. Cettuy-cy incontinent apres son partement d'Orleans fut aduertty que Fascot venoit à Iargeau petite ville pres d'Orleans pour la secourir de viures, & d'un renfort de deux mil hommes. Dequoy le Duc d'Alençon extremement surpris iugea d'abord qu'il falloit se haster de preuenir l'ennemy de peur que cette ville ne luy fut plus mal-aïsee à forcer si ce nouüeau secours des Anglois y estoit entré. C'est pourquoy il s'y âchemine en extreme diligence avec toute son armee, non sans vne grande esperance de s'en faire maistre. Quelques iours auparauant le bastard d'Orleans, saincte Seuer, Xain-
trailles,

trailles, & Corraze avec la fleur de la Caualerie estans allez iusques aux portes de cette ville pour la reconnoistre, & pour y remarquer les endroits les plus commodes pour s'y retrancher, apres auoir repoussé les Anglois qui estoient sortis sur eux, & tué Henry Vifet Lieutenant de cette place, se mirent en deuoir de la forcer. Mais pour ce que la nature du lieu, & les fortifications leur en deffendoient l'entree, & qu'ils auoient besoin de tout ce qui est necessaire pour inuestir & prendre vne ville, ils s'en retournerent. Si tost que les François l'eurent bloquee & assiegee de tous costez, ils l'attaquerēt avec tant de violence, que la plus grande de tes tours ayāt esté renuersee avec vn grand pan de la muraille qui estoit tout cōtre,

ils firent vne grande breche dans vne nuit. Ayant donc vistement pourueu à tout ce qui estoit necessaire pour liurer l'assaut, à la pointe du iour la charge estant donnee en mesme temps de toutes parts, les vns courent la teste baissée vers la breche qui auoit esté faite, & les autres perçans les murailles à coups de pierres tirées de leurs machines s'ouurent en plusieurs endroits des entrees dans la ville. Au contraire le Comte de Suffort Capitaine de cette place court au secours des plus mal-menez, a soin de rafraichir ses gens, pouruoit à tout, combat luy-mesme courageusement, frappe souuent l'ennemy, fait tout ce que pouuoit faire vn bon soldat, & vn grand Chef de guerre. Cependant au fort du combat tres-

aspre & tres-furieux de part & d'autre, comme la Pucelle exhortoit les siens, & faisoit tout deuoir de vaillant soldat & de bon Capitaine, elle fut blessée & portée par terre d'un coup de pierre iettée du haut des murailles. Alors cette genereuse fille se relevant tout aussi-tost, & prenant du courage de sa cheute & de sa blesseure, se mit à crier qu'asseurement la victoire estoit aux nostres. Les François obeyssans à cette voix, comme à un commandement enuoyé du Ciel, renouvelans leurs forces & redoublans leur courage, à l'exemple de celle qui les animoit au combat, aussi bien par ses actions, que par ses paroles, s'approchent des murailles avec autant de hardiesse, que de succez. D'abord les vns montez sur des eschelles, les

autres appuyez sur leurs picques, & la pluspart leuez sur les espaulles les vns des autres, gaignent le haut des murailles, entrent dans la ville, se disperfent par les maisons pour les piller, y font tous actes de victorieux. Les ennemis espouuantez de ce malheur & de cette surprise inopinée, redoutans la colere du Ciel, & glacez de la peur qu'ils auoient de passer par la fureur des armes, s'enfuyrent tous par vne des portes de la ville, & se retirerent sur le pont. Là se voyans surpris & enuoloppez, Alexandre de la Poulle frere du Comte de Suffort ayant esté tué comme il s'y retiroit, & toutes choses estans pour eux desesperées, ils se mirent tous à fuir; mais ce fut inutilement: Car comme nostre Caualerie les pourfuiuoit emmy la campagne, elle en

prit vne partie, & passa l'autre par le fil de l'espee. En cette fuite le Comte de Suffort pourluiuuy par vn Gentil-homme François nommé Renault, l'honora de l'ordre de Cheualier, & se rendit à sa discrétion, pour l'auoir veu parmy les autres François tres-dignement faire en cette occasion. Car la dignité de Cheualier qui s'acquiert, non par faueur dans vne vie lâche & voluptueuse; mais par les belles actions de courage au milieu des hazards de la guerre, a coustume d'ennoblir les plus roturiers, & de les esleuer aux premieres charges de l'Estat. Iean de la Poulle frere du Comte de Suffort y fut aussi pris avec plusieurs autres personnes de qualité, que le Duc d'Alençon fit mener de nuict par eau à Orleans,

pour ce que les François se querel-
lans pour le butin & les prison-
niers, s'entrebattoient : ce qui aug-
menta encore le nombre de ceux
qui furent tuez. Cette ville fut mi-
serablement saccagee, tous les ha-
bitans furent pris, ou taillez en pie-
ces; & l'Eglise mesme où sur la pre-
miere apprehension de la guerre
tout ce qu'il y auoit de plus cher &
de plus precieux auoit esté caché,
ne peût estre sauuee des mains des
soldats. Le Duc d'Alençon, & la
Pucelle y ayant laissé vne bonne
garnison, s'en vont à Orleans avec
leur armee, où la Val Chauuigny
& le Vidame de Chartres estoient
venus vn peu auparauant, pour la
renforcer de six ou sept mil com-
battans qu'ils amenoient.

La nouuelle de cette prise estonna

fort les Anglois, & leur fit apprehender qu'ils seroient bien tost chassés de cette Prouince, voyans que cette ville qui estoit vne de celles que la Nature & l'Art y auoient le mieux fortifiée, auoit esté forcee dans si peu de temps. Mais d'ailleurs elle dōna vne extreme ioye à Charles, & le sollicita puissamment de hastier son voyage de Rheims, comme s'il eust déjà receu vne entiere assurance de la victoire.

En tout l'Orleanois il n'y auoit que la ville de Baugency qui resistoit aux armes du Roy. Le Duc d'Alençon croyant de la pouuoir forcer dās peu de iours, se resolut d'y aller mettre le siege: Mais pour ce qu'il n'y pouuoit pas aller sās passer le pont de Meung que les Anglois auoient extremément fortifié, il fut

d'auis de s'en saisir premierement, afin de ne rien laisser derriere soy qui peût opposer quelque obstacle à son entreprise. On y auoit mis pour le garder trois cens Anglois, lesquels croyans d'estre là en assurance, & que les forces des François n'estoient pas si grandes qu'ils esprouuerent puis apres à leurs despens, se preparoient à se bien defendre. Leur confiance se trouua vaine, & le dessein du Duc d'Alençon eust le succez qu'il s'estoit proposé : Car les François attaquierent ce pont avec tant de courage & de violence, qu'ils l'emporterent du premier assaut. Ceux qui firent quelque resistance furent tuez, & les autres pendât le massacre qu'on faisoit de leurs compagnons, s'enfuyèrent par la porte de derriere.

Ainsi la vie des poltrons (ce qui arriue souuent) fut achetee par la mort des plus-vaillans. Le Duc d'Alençon ayant laissé vne bonne garnison sur ce pont , de peur que les Anglois ne le reprissent, passe avec sa Caualerie & le reste de ses troupes, & arriue deuant Baugency, où apres auoir fait tirer quelques coups de canons, il entre avec s^{on} armee s^{ans} trouuer aucun qui luy resistât. Mais les ennemis qui dans les lieux les plus auantageux, & les plus cachez où ils s'estoient mis en ambuscade, attendoient l'arriuee des François, en sortirent soudain sur eux comme ils se logeoient, repousserent les premiers venus, & se seruans de l'auâtage de cette surprise, & de la faueur du lieu où ils estoient, ils rendirent vn furieux

combat. Toutesfois apres vne grâde perte de part & d'autre, ils furent chassez hors de la ville, & repoussez dans la Citadelle. Le Duc d'Alençon voyant qu'en vain la ville auoit esté prise, si la Citadelle demeuroid au pouuoir des ennemis, & n'ayant peu ny par promesses, ny par menaces contraindre de se rendre ceux qui la gardoient, commence en mesme temps à l'investir & à la battre en ruine. Les Anglois estonnez de la diligence des nostres, sollicitiez par la memoire encore toute recente du traictement que ceux de Iargeau venoiēt de receuoir, se voyans inegaux en forces, & mal preparez à soustenir le siege, & craignans sur tout que les habitans offencez de leur cruauté ne les abandonnassent, donnent

charge au Bailly d'Eureux de composer avec l'ennemy. Dequoy ce Chef extrêmement aise, tant pour son interest particulier, que pour celuy de ses compagnons, demande sur les neuf heures du soir à parlementer avec la Pucelle. Ce que luy ayant esté facilement accordé, il sort de la Citadelle, & s'en va la trouver, sur vne grande esperance d'obtenir d'elle & pour luy & pour les siens vne composition tres-honorable. Enfin apres plusieurs discours tenus de part & d'autre, il impetra d'elle ces conditions, à sçauoir qu'il seroit permis, tant aux Anglois qu'aux François rebelles de sortir du Chasteau leurs vies sauues, & d'emmener leurs cheuaux, leurs armes, leur bagage, pourueu que la valeur ne montast pas plus d'un

marc d'argent. Outre cela qu'ils iureroient que de dix iours ils ne porteroient les armes contre les François. Cela fait, les Anglois se retirerent à Meung, & les habitans presterent entre les mains de la Pucelle le serment de fidelité & d'obeyssance au Roy Charles.

Durant ce siege Artus Comte de Richemont, Connestable de France, & frere du Duc de Bretagne, alla trouuer la Pucelle, & luy offrit que si le Roy le remettoit en ses bonnes graces, & au premier rang d'honneur qu'il tenoit en son Royaume, il rendroit à sa Majesté en vne si mauuaise saison ses premiers deuoirs & son ancienne fidelité; qu'il ioindroit à ses armées mil cinq cens cheuaux qu'il auoit amenez, & qu'il iroit par tout où elle le

iugeroit ytile au bien de ses affaires. Enquoy le Duc d'Alençon & les autres Chefs s'estans declarez garans pour ce Seigneur, la Pucelle le retint, & l'asseura que par ses prieres elle obtiendrait du Roy sa grace, & vne entiere abolition de sa reuolte inconsiderée.

Cependant que les François se preparoient à ce siege, Talbot, d'Escalles & Fascot, hommes tres-considerables & tres-puissans entre les Anglois, estans sortis de Paris avec quatre mil hommes, venoient au secours de Baugency : & premiere-ment ayant sceu par les chemins l'extremité où estoit la Citadelle, & ayant laissé à Estampes vne grande abondance de toutes sortes de viures & de munitions, ils s'y acheminoient en la plus grande diligence

qu'il leur estoit possible. Mais ayant appris la nouvelle de la reddition de cette place, ils tournerent leurs armes & leur furie contre Meung, & attaquèrent rudement le pont dont nous venons de parler. Les François qui en auoient vn peu auparauant chassé l'ennemy, ayant eu aduis que l'armée François se s'approchoit, & pour éuiter la honte d'estre vaincus, & afin de remporter tous seuls & d'eux-mesmes l'honneur de cette victoire, résistoient courageusement à vne si grande multitude. Au contraire les Anglois croyans que cette garnison estoit, & hors de toute esperance & hors de tout pouuoir d'estre secouruë, pensoient auoir trouué l'occasion de la deffaire. Mais apres vn furieux combat de trois ou quatre

heures, ayant esté aduertis que les François venoient au grand pas au secours des leurs, ils furent effrayez de telle sorte, qu'ils prirent la fuite, & se sauuerent par les mesmes chemins par où ils estoient venus. Dequoy la Pucelle aduertie enuoya soudain vne avant-garde de mil cinq cens Cheuaux legers sous la conduite de la Hire, de Poton, de Iamet, de Lore, de Tilloy, & de Thermes, hommes de grand courage, pour courir apres eux, & pour les amuser par des legeres escarmouches, iusques à ce que l'arriere-garde des gendarmes & des pietons seroit arriuee, pour les empescher de se retirer en aucune place fortifiée, & pour acheuer de les deffaire en raze campagne. Les ennemis festoient arrestez pres de Pathay,

petit village de Beauſſe ; & les noſtres ſçachans l'eſtat où ils eſtoient, y coururent à toute bride , & quoy que leur nombre fut de beaucoup inferieur au leur , ils ne firent toutesfois nulle difficulté de hazarder le combat. Il fut liuré avec vne grande furie, & fait avec vne grâde incertitude de l'euenemēt : & apres qu'on euſt long-temps combattu ſans que la victoire pancheaſt d'un coſté ny d'autre, & les noſtres & les ennemis eurent aduis en meſme temps que le Duc d'Alençon & la Pucelle ſ'approchoient avec le gros de leur armee. Sur cette confiance les noſtres combattent avec plus d'ardeur & de vehemence qu'au-parauant, & ſe haſtent tant qu'ils peuuent d'acheuer la beſongne qu'ils auoient commencee, de peur
que leurs

que leurs compagnons venus à leur secours avant qu'ils l'eussent acheuue, ne leur rauissent vne partie de l'honneur qu'ils deuoient remporter de cette victoire. Les ennemis perdirent courage, prirent l'espouuante, & apres auoir perdu la plus grande partie des leurs, ils s'enfuyrent par les premiers chemins que la fortune ouurit à leur lascheté. Toutesfois elle les abandonna au milieu de leur fuite, & quoy qu'ils fussent tres-bien en iambes, ils ne peurent pas pourtant échaper à la vitesse, ny à la fureur de ceux qui les poursuiuoient. Car les nostres tous transportez de l'aise & de la ioye qui leur venoit de cette déroutte, & tous enuironnez de ceux qui cedoient, ou qui succomboient sous leur courage, tout autant que leurs

Q

bras, & leurs cheuaux leur peurent
fournir & de force pour tuer, & de
vitesse pour courir apres, autant en
tuerent-ils en cette rencontre. De
forte que plus de trois mil, ou de
ceux que le courage auoit fait com-
battre, ou de ceux à qui la peur
auoit fait quitter les armes, estant
demeurez sur la place, presque tous
les autres, & entre-eux Talbot,
d'Escales, Rameston, & Hongne-
fort, tous gens de valeur & de con-
dition tomberent vifs en la puis-
sance des François. Plusieurs d'en-
tre-eux furent espargnez, & au com-
bat & en la prison, afin que parmy
tant de sensibles & sanglantes preu-
ues qu'ils receuoient de nostre cou-
rage, ils eussent au moins quelque
témoignage de nostre douceur.
Talbot fut amené à Charles qui le

traicta avec beaucoup de respect & de courtoisie: & Fascot s'estât honteusement enfuy du combat, & sauué dans Corbeil avec quelques autres, fut degradé par le Duc de Bethfort.

Ce malheur leur arriua pour ne s'estre auât que de combattre proposez aucune retraicte asseuree, en cas qu'ils fussent vaincus & contrains de prendre la fuite. Car comme ils taschoient de se retirer à Ieuille, les habitans se sentans trop foibles pour soustenir l'effort d'une si grande armee qui alloit fondre sur eux s'ils les recueilloient, & mesurans les droicts des alliances, non pas à la religion de la foy, mais aux euenemens des choses, abandonnerent leur party, & pour gagner la bonne grace des François leur

fermerent les portes. Ainsi ils profiterent doublement de cette loüable trahison : car par ce moyen ils se mirent à couuert de nos armes, & tout le bagage que les Anglois allas au secours de Baugécy, leur auoier baillé en garde, demeura en leur possession. Ce mesme iour qui fut le vingtiesme de May nostre armee estant entree dans cette ville, les habitans presterent au Roy sermēt de fidelité, & iurerent de ne plus porter les armes contre son seruice. Les Anglois des garnisons de Mōpipeau, de sainct Sigismont, & des autres places du pays de Beaussē ayant sceu la nouuelle de cette defaite, apres auoir bruslé tout ce qu'ils iugeoient n'estre point tenable, pour en oster l'vsage aux François, emporté tout ce qu'ils peurēt

de viures & de munitions , & mis le feu au demeurant, ils s'enfuyrent comme des bestes relancees.

Cependant parmy ces pertes & ces defaites de nos ennemis, les forces & le courage croissoiét merueilleusement aux François de toutes parts ; & l'esperance qui n'auoit iamais manqué à Charles, s'esleuoit en son cœur inuincible au dessus de la condition , où la foiblesse de son pere & l'infidelité de la plus grande partie de ses sujets l'auoient réduit. Tellement que la fortune qui auoit dressé à ce malheureux Prince ses dernieres embusches, comme si elle fut deuënuë amoureuse de sa constance, sembloit alors, changeant ses disgraces en faueurs, luy promettre de bons succez en toutes ses entreprises, & vne entiere victoire

sur ses ennemis. Apres cet exploit
eternellement memorable, le Duc
d'Alençon, la Pucelle & les autres Ca-
pitaines retournerent avec l'armee
à Orleans, où le Roy ayant promis
de venir, & les Citoyens luy ayant
preparé vne tres-belle & tres-mag-
nifique entree: toutesfois ses affai-
res ne luy permirent pas de tenir sa
promesse, & de donner ce contén-
tement aux plus affectionnez &
plus fidelles de ses sujets. C'est pour-
quoy la Pucelle & les autres Chefs
qui s'estoient trouuez à la iournee
de Pathay l'allerent voir à Suilly, où
il se tenoit alors. Là ils delibererēt
de la sorte, & du nombre des
gens qu'il falloit auoir, du voyage
de Rheims, & de la façon de faire,
& de conduire cette guerre. On y
mit aussi sur le tapis Artus Con-

nestable de France, qui obtint aisément ce qu'il demandoit: Car cōme la Pucelle supplioit tres-humblement sa Majesté de pardonner à ce Seigneur, le Roy la prit par la main, la pria de mettre fin à ses prieres, & luy protesta au milieu de son Conseil, que sa vertu & ses seruices auoient acquis sur luy vn si grand pouuoir, que pour l'amour d'elle il supprimoit de bon cœur tous ses ressentimēs, & oublioit volontiers toutes les iniures qu'il auoit faites, & à luy & à son Royaume. Toutesfois il ne luy voulut pas permettre de faire avecque luy le voyage de Rheims, pour ce qu'il craignoit que sa presence n'offensast & ne fit mal aux yeux de la Trimouille, qui auoit alors le plus de part en ses bonnes graces. Ce qui dépleut extre-

mément à la Pucelle, pour ce qu'il eut pû tres-vtilement servir le Roy & de son Conseil, & de ses forces en la continuation de cette guerre. Pour le Connestable, il dissimula, ou estouffa tout à fait son ressentiment, voyant que le Roy ne luy auoit pas refusé cet honneur pour quelques restes d'animosité qu'il eut contre luy ; mais pour complaire à la passion de son fauory. Afin d'oc de ne laisser passer aucune occasion de bien faire, il mena de ce pas son armee deuant Marchenoir petite ville entre Blois & Orleans, croyát ou que ses gens la surprendroient au despourueu, ou que les habitans sur l'apprehension d'estre pilliez se rendroient d'eux-mesmes à son arriuee, ou au pis aller que ses forces seroient suffisantes

pour la forcer. Car estant homme de conseil & d'execution, tout genereux, & tout nay à la gloire comme il estoit, il brusloit d'enuie de faire quelque bonne action, afin de rendre quelque témoignage de sa fidelité à celuy qui venoit de luy donner de si grandes preuues de sa clemence ; & pour luy faire voir qu'il estoit aussi prompt à effectuer ses promesses, que sa Majesté auoit esté indulgente en son endroit, & facile à luy pardonner. Les ennemis voyans & leurs biens & leurs vies reduites à vn extreme danger, ayans en teste vn aduersaire puisant & inexorable s'ils faisoient quelque resistance, & se sentans sans esperance de secours, sans viures, & sans moyens de soustenir ce siege, despescherent promptement des de-

putez au Roy sous le sauf-conduit du Connestable, pour capituler de la vie & de la place. Le Duc d'Alençon les presenta au Roy, qui les prit volontiers à mercy, à cōdition qu'apres auoir baillé des ostages ceux de la garnison emporteroient dans dix iours tous leurs biens & tout leur bagage, & qu'ils remet- troient la ville entre les mains des François. C'est pourquoy le Duc d'Alençon manda au Connestable qu'il ne souffrit point qu'on for- çast cette place, de peur que les sol- dats pour le grād mespris qu'ils fai- soient de leurs vies, pour la hayne mortelle qu'ils portoient aux mau- uais François; & principalement sur l'esperance du butin, n'y fissent main basse; ce qu'ils menaçoient de faire. Ce mandement receu à

regret, le Connestable fait cesser les travaux aux soldats, trouffe bagage, & leue le siege apres l'execution du traicté. Toutesfois les soldats n'en peurét qu'avecque peine estre empeschéz de forcer cette ville, & ne deslogerent qu'avec beaucoup de desplaisir, pour ce qu'il sembloit n'auoir tenu qu'au Duc d'Alençon qu'ils ne iouissent d'une si riche dépoüille. Mais les ennemis qui cachotent toujours leur mauuais courage sous de feintes & fausses soumissions, & leur mauuaise foy sous de faux sermens de fidelité sans iamaïs se despoüiller de leur malice, ayant resolu d'exercer leur ancienne inimitié estoient aux escoutes en attendant où iroit fondre ce grand orage que les François leur preparoient. Si bien que dès que

le Conneſtable euſt deſſogé de deuant Marchenoir, & que le Roy fut party avec toutes ſes forces pour aller à Rheims, ils leuerent le maſque & renouuellerent leur premiere perfidie. Car à quelques iours de là ayant pris en ambuſcade quelques genſdarmes de la compagnie du Duc d'Alençon, ils luy mandèrent que ſi les vouloit r'auoir, il leur renuoyast les oſtages qu'ils auoient baillez; & apres auoir rautailé & fortifié Marchenoir d'une meilleure garniſon, ils ſe remirent dans le party des Anglois. En meſme téps de Culcan Admiral de France eſtât allé par le commandement du Roy aſſieger la ville de Bonny, qui ſ'eſtoit iuſques alors opiniâſtremment tenuë dans la rebellion, comme les ſoldats y vouloient entrer par la

breche qui auoit esté faite, il la sauua du sac, & s'en saisit sans coup donner.

Au reste Charles qui auoit toujours le cœur à son Sacre, assemble ses forces de tous costez, & pouruoit à tout ce qui estoit necessaire pour surmonter tout ce qui s'opposeroit à vn si important & si périlleux voyage. S'estant donc campé pres de Gien, afin de l'entreprendre avec plus de courage, il mit en veuë toute son armee, & en tira toute la fleur. Il y auoit enuiron douze mil hommes, tant de cheual que de pied, & vn iuste nombre de machines de guerre, & de grosses pieces d'artillerie. Pour les autres troupes, il les mit en garnison aux villes reduites à son obeïssance. Apres auoir donc fait tous les pre-

paratifs de son voyage, il partit de Gien le troiefme de Iuillet qui fut la fefte de fainct Pierre, & feftant mis en chemin à Enfeignes deploiyces, il arriua deuant Auxerre fans trouuer aucune refiftance. Il fut d'aduis d'attaquer premieremēt cette ville, croyant que s'il la prenoit, il y auoit de l'apparence que les autres peuples rebelles de ce païs pourroient eſtre aiſément ſoumis à ſon obelſſance. Incontinent à ſon arriuee il enuoya vn Heraut pour la ſommer, & luy dire que ſi elle ne ſe rendoit d'elle-mefme, il luy feroit ſouffrir les dernieres extremitez de la guerre. A quoy les habitans firent reſponce, que le Roy ne deuoit pas ſe mettre en colere, ny trouuer eſtrange dequoy ils reſiſtoient & luy reſuſoient l'entree de

leur ville, puis que la puissance des Anglois & des Bourguignõs estoit si grande & si absoluë en toute la France. Et partant qu'ils estoient resolus de se tenir dans ce party au peril de leurs vies, de peur qu'ils ne semblassent estre les premiers que la crainte, ou la perfidie auroit contrainct de l'abandonner. Les Capitaines indignez dequoy cette ville foible de forces, & de murailles auoit la hardiesse de retarder l'effort d'une si grosse & si puissante armee, courent aux armes & se preparent soudain pour l'attaquer. Mais Charles croyant que c'estoit vne besongne de trop longue haleine, & ayant receu beaucoup de viures & de munitions des habitãs, ne voulut pas qu'on l'affaillit. On tient qu'un certain Seigneur de sa

Cour, corrompu par argent, le porta à ce deslogemēt contre l'aduis de tous les Capitaines, & particulièrement de la Pucelle qui ne desespéroit nullement de cette victoire : d'autant que nos forces estoient si grandes, qu'indubitablement elles eussent emporté cette ville du premier assaut. De là apres auoir fait prouision de viures, & donné trois iours de relâche aux cheuaux qui les portoient, il s'en alla droit à S. Florentin. Il n'y fut pas plustost arriué que les habitans enuoyerent luy demander pardon de leur reuolte, & luy promettre qu'ils feroient tout ce qu'il plairoit à sa Majesté leur commander. Le Roy croyant que cette reddition volontaire luy estoit arriuee assez à propos, pour ce qu'il ne vouloit pas
laisser

laisser tant d'ennemis derriere soy,
& qu'il ne iugeoit pas deuoir prefe-
rer ces occupations en des choses
de si peu d'importance au voyage
de Rheims, les prit volontiers à
mercy & en sa protection. Le len-
demain il deslogea de là, & marcha
droit contre Troyes. Ses habitans y
auoient long-temps auparauāt re-
ceu le Duc de Bourgongne, pour
leur auoir donné exemption de
toutes sortes de tailles, horsmis de
celle du sel. Puis le Duc de Bour-
gongne la bailla au Roy d'Angle-
terre entre les autres villes qu'il luy
donna pour ostages de sa foy au
commencement de cette guerre.
Charles donc enuoya vers eux vn
des plus habiles de ceux de sa suite,
pour leur taster le poux, & pour les
exhorter à preuenir par vne prôpte

obeïſſance l'extreme danger dont leurs fortunes & leurs vies eſtoient menacees. Il y auoit en garniſon ſix cens Anglois, qui luy fermerent non ſeulement les portes de la ville; mais qui firent encor vne fortie ſur les noſtres, comme ils ſe logeoient autour de la ville, afin de contenir dans leur deuoir, & de raffeurer par cet exemple de courage les Troyens effrayez & chancelans en leur fidelité. Mais ils vindrent au combat avec plus d'ardeur, que de conſtance: Car dès qu'ils eurent apperceu les Drapeaux des François ils tournerent le dos, & ſe retirerent dans la ville. Cependant outre que les noſtres n'auoiēt ny aſſez de forces, ny aſſez de pieces d'artillerie pour battre la ville en ruine, ils furent accueillis d'une ſi grande diſette de

bled, qu'ils demeurèrent cinq ou six iours sans manger du pain. Et de faict il en fut beaucoup mort de famine n'eust esté la grande abondance de febues que les Troyens auoient semées cette année là, suivant l'aduertissement qu'un Cordelier nommé Richard leur auoit donné comme il preschoit, d'en semer quantité, pour ce que celuy qu'ils n'attendoient point deuoit venir dans peu de temps. Toutes-fois l'usage de ce pain fait de son & de febues ayant engendré de grandes maladies parmy les soldats apporta beaucoup d'incommoditez & de desordres en toute l'armee. Dequoy Charles extremément en peine auoit resolu de leuer le siege & d'aller à Rheims, pour ce qu'il ne trouuoit ny bon ny, vtile à ses affai-

res de perdre l'occasion de faire des choses plus importantes, pour s'amuser inutilement à l'entour des murailles d'une seule ville. Toutesfois il auoit autant de honte de s'en aller sans auoir rien fait, que d'y faire plus long sejour. Ioint qu'il croyoit que la Pucelle perdrait beaucoup de sa reputation qui auoit plus fait que ses armes, s'il laissoit les Troyés comme témoins qu'elle pouuoit estre surmontee. C'est pourquoy ayant fait assembler son Conseil de guerre, il mit cette affaire en deliberation. Les vns estoient d'aduis qu'il falloit faire vn dernier effort, & forcer tout incontinent cette ville; & les autres qu'il falloit desloger, ou passer outre, & conseruer vne armee de la cōseruation de laquelle dependoit

le salut de toute la France. La Pucelle desapprouuât ces deux diuers conſeils, diſoit que l'vn eſtoit auſſi temeraire, que l'autre eſtoit lâche & timide: que ceux-cy conſeilloient de combattre en vn lieu deſauantageux; & ceux là de ſ'enfuyr honteuſement. Car avec quelle conſiance, diſoit-elle, preſumons nous de pouuoir emporter de viue force cette ville que la Nature & la main des hommes ont ſi bien fortifiée? Ou bien que gagnerons-nous, ſi apres auoir receu de ſi grandes pertes, nous perdons courage, & leuons ce ſiege au preiudice de noſtre reputatiõ? comme ſ'il n'eſtoit pas vray que les bons ſuccez font aimer & craindre les Rois à tout le monde, & que les mauuais les font hayr & meſpriſer de leurs ennemis? Or que penſeZ-vous que traifnera apres ſoy ce deſlogement, ſinon vne

honteuse fuite, une plus grande obstination en toutes les autres villes rebelles, & un desespoir dans l'esprit des nostres de les pouuoir prendre? C'est pourquoy ie ne suis, ny si courageuse que ie sois d'auis d'attaquer cette ville sans esperance de la forcer, ny si timide que de perdre courage, & de m'abandonner au desespoir. Au contraire ie conseille de tenter premierement toutes choses, de mettre en œuvre tout ce que nous auons de force & d'industrie, & de ne bouger d'icy que par la prise de Troye nous n'ayons pleinement satisfait à nostre esperance. Pensons-nous que les corps de nos soldats soient si foibles, & leurs courages si effeminez, qu'ils ne puissent durant quelques iours supporter en un Camp les incommoditez & les fatigues de la guerre? Qu'ils rougissent si quelqu'un leur fait ces reproches, &

qu'ils témoignent à l'envy les uns des autres qu'ils ont, & en leurs corps, & en leurs courages une patience vraiment virile: & que ceux qui conseillent au Roy de lever le siege n'ont pas à leur instance entrepris la deffence de la lâcheté? Croyez vous qu'il importe peu que nos ennemis viennent de là à concevoir cette opinion, ou que nos soldats sont tels que s'il se trouve quelque ville qui ait pû soustenir leur premier effort, elle n'ait plus rien à redouter? Ou bien que l'autorité de nostre nom, & la bonté de nostre discipline sont telles, que ny la longueur du siege, ny la disette des viures, ny la famine n'ayent pû faire desloger nostre armee d'une ville une fois assiegee. Il ne faut ny se proposer en combattant autre fin que la victoire, ny faire la guerre plutost avec impetuosité qu'avec patience, qui est en

toutes choses, & principalement aux sieges des villes absolument necessaire. Vous sçauẽz que par fois la peur & souuent la famine surmontent les villes que les fortifications & la situation naturelle rendent imprenables, comme sans doute elles surmonteront celle de Troyes. Ce qui arriuera, ie vous le promets, deuant trois iours, par l'assistance de celuy sous la faueur duquel i'ay iusques icy conduit & acheuẽ toutes mes entreprises. Cette nuict comme ie dormois il s'est apparu à moy en me tendant la main droite; & il m'estoit aduis que sous sa conduite i'entrois dans cette ville par vne des portes qu'il m'auoit ouuerte.

La Pucelle ayant dit cela avec vn visage plein d'assurance & de modestie, le Roy & tout son Conseil en demurerent tres-satisfaits;

& quoy que plusieurs témoigna-
sent d'apprehender & de douter de
l'accomplissement de sa promesse;
si est-ce qu'il ne s'en trouua pas vn
qui ne suiuit franchement son opi-
nion, & qui n'estimast qu'il valoit
mieux souffrir toutes sortes d'in-
commoditez, qu'apres auoir receu
vne si grande honte refroidir, ou
détourner les volotez des autres vil-
les. Au reste ceux de la garnison se
voyans inuestis de toutes parts, &
desesperans du secours des villes
voisines dont ils sçauoient la redu-
ction, se resolurent de se rendre;
veu principalemēt qu'ils voyoient
assez que ce n'estoit pas l'esprit de
quelque homme & l'industrie du
Roy; mais le conseil de Dieu qui
conduisoit l'armee Royale en la
personne de nostre Pucelle. C'est

pourquoy ayant assemblé le Conseil de ville, ils furent tous d'aduis d'enuoyer l'Euesque vers le Roy Charles, pour luy dire qu'ils luy rendroient la ville, à condition que les habitans iouyroient deormais des mesmes immunitéz & des mesmes priuileges dont ils iouyssoient auparauant sous Henry Roy d'Angleterre; & que les gens de guerre s'en pourroient aller, & leurs biens & leurs vies sauues. Ce que le Roy leur ayât accordé, six cens Anglois tres-bien armez, tres-dignes d'estre regardez, tres-redoutables tant pour la vigueur de leurs corps, que pour celle de leur âge, & tres-capables en apparence de garder cette ville, si le courage ne leur eust manqué, sortirent, & se retirerent en toute seureté. Le lendemain suiuant

cette composition le ROY fuiuy des principaux & des meilleures troupes de son armee y entra, y fist selon la coustume prester le serment aux habitans, & pourueut à la deffence & à la conseruation de cette place. Ces choses s'estans passees de cette sorte, Charles voyant que la Pucelle ne donnoit aucun conseil qui ne reüssit, ny ne faisoit aucune entreprise d'or elle ne vint à bout, commence d'auoir encore plus de creance en elle, d'en faire plus de cas, de la cherir de plus en plus, de luy communiquer le secret de toutes ses plus importantes affaires, bref de se reposer entierement sur sa prudence de la conduite de cette guerre.

De là comme il s'en alloit droit à Chalons, l'Euesque accompagné

des principaux de la ville vint par honneur au deuant de sa Majesté, luy en bailla les clefs, & luy iura au nom de tous les habitans vne pleine obeïssance. Et pour la luy témoigner effectiuelement, tous les Ecclesiastiques & tous les Magistrats en corps l'allerent recueillir sous vn Dais de drap d'or, & le receurent avec de plus grandes demonstrations de ioye & de bienveillance, que les autres villes reduites ne luy donnerent à sa reception. Mais ce qui attiroit sur tout les yeux du peuple, & le rauissoit en admiration, c'estoit la Pucelle que tout le monde estoitonné de la gloire de son nom, & des grandes choses qu'elle auoit faites contre les Anglois, regardoit comme son Ange libérateur, ou comme vn autre si-

mulachre de Pallas enuoyé du Ciel.
De là Charles s'achemina vers vn
Chasteau nommé Sepsaus, qui est
à quatre lieuës de Rheims. Ceux
de Rheims qui long-temps aupara-
uant portoient impatiemment le
joug de la tyrannie Angloise, &
qui souspiroient apres la naturelle
& legitime subjection qu'ils auoiët
quittee, commencerent à parler
hardiment de se rendre. Apres
auoir donc conuoqué les gens de
guerre ils leur declarerent qu'ils ne
pouuoient souffrir qu'on refusast
l'entree de la ville à leur Roy legiti-
me: & partant qu'ils pourueussent
de bonne heure à leur seureté, &
qu'ils fortissent de la ville de leur
bon gré, tandis qu'ils en pouuoient
sortir impunément, sinon qu'ils
seroient contrains d'yser de vio-

lence, & de les en chasser. Les soldats vaine-ment touchez de la hardiesse de ce discours, & apprehen-
dant l'exécution de cette menace, prirent soudain bagage & s'en-
fuyrent de la ville. Alors les habi-
tans despescherent vers Charles les
principaux d'entre-eux, pour luy
bailler les clefs de la ville, & pour
luy dire qu'ils commettoient, &
leurs biens & leurs vies à sa foy & à
sa puissance. Charles les ayant re-
ceus avec sa courtoisie & sa clemē-
ce accoustumee, les gens d'Eglise,
& les Magistrats en corps l'allerent
recueillir sous vn Dais, & le receu-
rent dans leur ville avec vn hōneur
& vne magnificence conuenable à
la grandeur & à la dignité de sa per-
sonne. Les ruës par où sa Majesté
deuoit passer estoient jonchees de

fleurs; & le dehors des maisons paré de tres-belles & de tres-riches tapisseries de haute lice. Chacun le benissoit, prioit que cette entree luy fut heureuse, & luy souhaitoit toutes sortes de prosperitez durant tout le cours de son regne. Bref toutes les demonstrations de ioye, & toutes les marques d'honneur dont leur esprit se peut aduiser luy furent donnees en cette glorieuse & triomphante reception. Cependant ils ne le regardoient pas avec moins d'audivité & de plaisir que la Pucelle: Car outre la reuerence particuliere que ce peuple porte naturellement à son Roy, il n'estoit pas croyable avec quelles tendresses de cœur, & avec combien d'amour, de respect & d'admiration il receut alors cettuy-cy,

pour ce que la sagesse de Dieu en tous ses conseils, & sa main en toutes ses entreprises luy estoient visibles. René Duc de Bar & de Lorraine, frère du Roy de Sicile, accompagné de Commercy & de plusieurs autres Gentils-hommes, alla pareillement au deuant de luy, & luy fit offre de son seruice.

Le lendemain treiziesme de Iuliet le Roy enuoya à saint Remy les Marechaux de sainte Seuer & de Raiz, de Culan Admiral de France, & de Grauille, pour y demander la sainte Ampoule. Ce sacré & merueilleux present dont Dieu a voulu depuis Clouis honorer & benir le Sacre de nos Rois, ayant esté franchement offert à ces Seigneurs, l'Abbé vestu en habits Pontificaux, suiuy de ses Moines, & recueilly

& recueilly par l'Archeuesque de Chartres deuant l'Eglise de sainct Denis, l'apporta sur le maistre Autel de Nostre-Dame de Rheims. Là le Roy avec la Pucelle & toute sa Noblesse se redist tout aussitost, & là premierement du consentement de tous ses Princes receut des mains du Duc d'Alençon les marques de Cheualier de l'Ordre. Incontinent apres l'Archeuesque de Chartres luy ayant baillé le liure des Loix & des Ordonnances de ce Royaume, il iura solemnellement sur le grand Autel qu'il les feroit garder soigneusement & inuiolablement à ses sujets. Enfin apres qu'on eust fait toutes les prieres & toutes les ceremonies qu'on a coutume de faire au Sacre des Rois, il fut du consentement de tout le

monde sacré, couronné & salüé Roy. Autrefois quelques bons esprits ont composé sur ce sujet plusieurs belles prieres que l'Euesque pronõce alors sur le front des Rois: mais il n'est pas besoin de les rapporter icy, puis que nous les voyõs en beaucoup de liures. Le Roy sacré, le Duc d'Alençon, & le Comte de Clairmõt apres auoir prononcé les paroles, & dégaigné l'espee dõt on auoit coustume de frapper leggermente l'espaule gauche, honorerent de la dignité de Cheualier quelques Gentils-hommes d'entre les François, qui auoient le plus fidellement & le plus dignement seruy durant cette guerre. Cela fait, la Pucelle que tout le monde escoutoit, regardoit & admiroit, comme vn Ange parlant de la part

de Dieu, s'estant en la presence de tous les Princes agenouillee aux pieds du Roy, luy dit qu'elle auoit rendu, & à luy & à son Royaume ses premiers deuoirs; & l'exhorta à regner aussi sagement & aussi vertueusement qu'il auoit esté legitimement appelé à cette Couronne.

A trois iours de là le Roy suiuant la coustume de ses predecesseurs s'en alla à l'Eglise de saint Marcoul: Car c'est vne cōmune creance que par l'intercession de ce saint les Rois de France guerissent les Escrouelles, non par les remedes ordinaires de la Medecine, mais par la seule vertu que Dieu a donnee à leur main & à leur parole. Et c'est pour cela qu'à l'issuë de son Sacre ils ont coustume de visiter cette

Eglise, & d'aller reconnoistre cette puissance si salutaire à tout le monde, & principalement aux Espagnols, que Dieu exerce sur lés malades par les prieres de ce saint, & par l'entremise de nos Rois. De là il s'en vint à Vailly petite ville à quatre lieuës de Soissons. A la premiere nouvelle de son arriuee en ce lieu, ceux de Soissons luy enuoyèrent presenter les clefs de leur ville, où il entra ce mesme iour, & fut receu de tout le monde avec des honneurs incroyables, & avec des témoignages extraordinaires de contentement & de bien-veillance. Rien de tout ce qui pouuoit servir au parement des portes, des ruës & des lieux par où sa Majesté deuoit passer ny fut oublié. Tous les peres & toutes les meres avec leurs

enfans alloient au deuant de luy ; tous les déuants des Eglises, & toutes les places publiques estoient pleines de Theatres. Bref on y voyoit par tout l'image d'un petit triomphe : Si grande estoit la magnificence des riches, & si grand le desir que les petits témoignoient de voir leur Roy. Charles n'y fut pas plustost arriué, qu'il fut aduertý que Lodun bonne & forte place, Chasteau-thierry, Prouins, Coulemiers, Crecy en Brie, & plusieurs autres villes de cette Prouince s'estoient remises volontairement en son obeïssance. C'est pourquoy apres auoir laissé à Soissons vne bõne garnison, & pourueu à la conseruation des autres villes reduites, il s'en alla à Chasteau-thierry. De là à Prouins, où ayant mis en delibe-

ration s'il falloit passer outre, ou attendre là les ennemis qui venoient de Paris sous la conduite du Duc de Bethfort, la Pucelle iugeoit qu'il n'y auoit point de lieu plus propre ny plus auantageux pour combattre qu'un Chasteau que les habitâs appelloient la Motte de Maugis, & qui n'estoit gueres loin de la ville. Charles suiuit son Conseil & se resolut d'attēdre là l'ennemy de pied ferme. Le Duc de Bethfort estoit déjà arriué à Melun en intentiō, disoit il, de venir aux mains avecque Charles, à la premiere occasion de cōbattre qui se presenteroit. Mais cōme il arriue souuent à la veille de vuider les differens avecque l'espee, il perdit courage, & toute son assurance se changea en apprehension. Cette mesme fortune sous la

faueur de laquelle les Anglois auoient si bien & si heureusement fait leurs affaires en Frâce luy estoit suspecte, & non sans raison: Il iugeoit assez par les choses qu'elle auoit faites auparauant pour les Anglois, & maintenant pour les François, combien elle estoit muable & inconstante. C'est pourquoy ayant sceu de ses espions le desir dōt les nostres brusloient de combattre, & se doutant que s'il alloit plus auant il seroit contraint, ou de recevoir le combat malgré qu'il en eust, ou de se tenir dās son Camp avec infamie, ils s'en alla au mesme lieu d'oū il estoit venu.

Là dessus Charles à la persuation de quelques mauuais Conseillers, se resolut contre l'opinion de tout le monde de s'en retourner au delà

de Loire. Ce qui faschoit extrêmement aux Capitaines, & particulièrement à la Pucelle, qui disoit au Roy, *Que ce seroit en vain qu'il auroit avec tant de frais & de peine fait de si grands preparatifs & leué une si puissante armee, s'il ne s'en seruoit maintenant contre les Anglois, qui pour estre entierement abandonnez & separez de l'Angleterre par un long espace de mer, pouuoient estre aisément chassez de Paris, & enfin de toute la France. Qu'il estoit tres-important de bien commencer les guerres pour en auoir de bons succez ; & que si les entreprises hardiment commencees, n'estoient courageusement & constamment poursuivies, elles succedoient tousiours malheureusement. Que la fortune qui auoit iusqu'à lors tenu pour les Anglois, seroit desormais pour nous, si nous*

secondions sa faueur de nostre courage ; & que puis qu'elle se monstroit maintenant d'elle mesme fauorable à nos entreprises , & qu'elle sembloit nous promettre la victoire , qu'asseurément elle ne nous abandonneroit point , si par quelque lâche & pernicieux retardement nous ne la contraignons de nous tourner le dos. En vn mot qu'il falloit de ce pas tirer droit vers Paris , & aller affronter l'ennemy dans le cœur mesme de la France , du droict & de l'Empire de laquelle il s'agissoit en cette guerre. Ces paroles eurent tant de puissance sur l'esprit de Charles, que le mauuais conseil qu'on luy donnoit y ayant soudain fait place à celuy de la Pucelle, il s'en alla de ce pas à Chasteau thierry , puis à Crespy en Valois, & de là aux chāps de Dampmartin , où il logea & mit

en veüë toute son armee. Là tout le peuple commence à le reccuoir avec vne ioye incroyable, à venir de toutes les villes & de tous les villages d'alentour, à donner par de grands signes de reiouïſſance des témoignages de ſon affection, à faire ſonner haut le nom du Roy & celuy de la France: Et ſur tout à loüer & admirer la Pucelle pour voir reluire en elle vne valeur heroïque iointe à vne grande & inuincible prabité.

Si toſt que le Duc de Bethfort fut aduerty de l'arriuee du Roy à Dampmartin, il ſortit de Paris avec ſon armee, ou pour venir aux mains avecque luy, ou bien s'il n'auoit pas luy meſme la hardieſſe de combattre en raze campagne, afin de s'en retourner comme vainqueur,

& de faire accroire qu'il auoit deffié l'ennemy : ce qu'il iugeoit tres-propre pour contenir les peuples dans leur deuoir. Dequoy Charles ayât eu aduis iugea que sans plus differer il deuoit hazarder le combat, de peur que le deshonneur de quelque signe de crainte ou de lâcheté ne gastaſt la reputation qu'il auoit vn peu auparauant acquiſe par ſa hardieſſe. En quoy ceux de ſon conſeil eſtans d'accord avecque luy, & Charles ſçachant que l'ennemy s'eſtoit venu loger aſſez proche de ſon Camp, il ſe reſolut de luy liurer le lendemain la bataille. Ayant donc à la pointe du iour rangé ſon armee en bataille, il attendoit quel conſeil prendroit l'ennemy. Et comme il vid qu'il ne faiſoit aucun ſemblant de vouloir venir aux

maines, & que les plus experimétez de ses Capitaines n'estoiét pas d'aduis de l'aller assaillir dás son Camp, il mit en veuë toute son armee, afin de dōner beau jeu au Duc de Bethfort, s'il auoit enuie de se battre. Alors le Roy ayant sceu que pour tout cela Bethfort ne paroissoit point, il enuoya iusqu'à ses tranches vne troupe de Cheuaux legers afin de l'attirer au combat. Les Anglois les receurent comme ils deuoient : les vns & les autres combattirét vertement iusques au soir : au coucher du Soleil les troupes de part & d'autre furent ramenees en leur Camp. A quelques iours de là Charles mit son armee en pleine campagne à vne portee de flèche de celle du Duc de Bethfort, afin de le deffier pour la derniere fois.

Mais le Duc de Bethfort pour se conseruer la reputation qu'il auoit acquise en cette guerre, cam-
poit de telle sorte que le premier bataillon estoit sur le bord des tranchées, & toute son armee rangee en bataille à couuert des traits tirez des retranchemens. De cette sorte il perdoit le temps, & faisoit assez voir que son dessein n'estoit que d'allentir par ces diuers amusemens la fougue des François, & d'esmouffer par ces temporisemens la pointe de leur courage. Si bien qu'estant deslogé de là apres quelques legeres escarmouches faites sans beaucoup de perte de part & d'autre, il ramena son armee à Paris. Cependāt Charles ne laissoit pas pour cela de bien faire ses affaires ailleurs, & de soumettre ou de

gré ou de force plusieurs villes à son obeïssance. Il alloit non seulement luy mesme vers celles qui refusoient le joug de son Empire, mais aussi ses Lieutenans & ses Capitaines en prenoient plusieurs, & les contraignoient de luy obeyr. Car le bastard d'Orleans auoit déjà pris Compiègne à composition, & sçachant que les habitans de Beauvais la principale retraiète des Anglois, auoient resolu de se rendre d'eux-mesmes, il l'alloit assieger. Mais Pierre Cauchon leur Euesque, quoy qu'il fut de Rheims; ayant toutesfois surpris & mis en prison ceux qui traïetoient avec les François; retint la ville dans le party des Anglois avec vne mediocre garnison. Les Capitaines de Charles perseueroient au siege de cette

place, non tant par leurs propres forces, que par la volonté de ceux qui estoient assiegez. Ils ne furent pas trompez en leur opinion: Car vne sedition émeuë entre Cauchon & les Capitaines Anglois leur donna moyen de forcer la ville: & vne de leurs troupes estant entree par vne porte rompuë, les habitans bien aises d'auoir rencontré l'occasion d'exécuter la resolution qu'ils auoient prise quelque temps auparavant, se rendirent à eux tout incontinent, & les receurent à bras ouuerts: tellement que la garnison angloise ayant esté taillee en piéces, Cauchon & les Capitaines furent pris & amenez prisonniers à Charles.

Peu de iours apres le Duc de Bethfort estant derechef fortý de

Paris avec son armee refournie de quatre mil hommes que son oncle le Cardinal auoit amenez d'Angleterre sous ombre de les mener contre les heretiques de Boesme, s'en alla du costé de Senlis par où le Roy deuoit passer allant à Compiègne. Dequoy Charles qui estoit déjà arriué à vn village nommé Barron à deux lieuës de Senlis, ayant esté aduerty, il enuoya quelques Cheuaux legers sous la conduite d'Ambroise de Loré & de Xaintrailles, pour sçauoir où camperoit l'ennemy, & pour luy faire la guerre à l'œil. Ces Capitaines ayant fait trois ou quatre lieuës, par vne grosse nuee de poussiere qu'ils virent de loing, ils connurent la venuë de l'armee ennemie, & enuoyerent de ce pas
aduertir

aduertir le Roy de ce qu'ils auoient
veu. Sur cet aduis le Roy tira droit
à Senlis, mena ses troupes au pied
du mont Piloir, autresfois appellé
la montagne de Contemplation, &
les y mit en ordonnance. En mesme
tēps l'ennemy arriua pres de Senlis,
& se mit à trauerfer vne petite riuie-
re qui vient de cette ville à Barron ;
quoy que le passage par où il pas-
soit ainsi son armee fut si estroit,
qu'à peine deux cheuaux de front y
pouuoient passer. Ce que de Loré
ayant veu de loin, il courut incon-
tinent à route bride vers le Roy
pour l'aduertir de l'estat de l'enne-
my, & pour luy dire que si dans la
difficulté de ce passage il le venoit
promptemēt surprendre, il le pou-
roit aisément deffaire. Le Roy sy
achemina en la meilleure ordon-

nance & en la plus grande diligence qu'il luy fut possible, afin de le pouuoir combattre en ce destroit, ce qu'il desiroit passionnément, auant qu'il eut gaigné la pleine campagne. Mais Charles frustré de son esperance, pour ce qu'auant qu'il y fut arriué les troupes Angloïses auoient franchy ce passage, & pour ce aussi que le Soleil s'alloit coucher, ne fut pas d'aduis de les assaillir. Il n'y eust que quelques petites escarmouches faites entre l'une & l'autre Caualerie. Le Roy passa cette nuit là sur le mont Piloir, & le Duc de Bethfort sur le bord de la riuere à vne petite lieuë des nostres. Et pour ce que les deux armées s'entreuoyent & s'entre-donnoient de l'apprehension, elles se fortifierent l'une contre l'autre le

mieux qu'elles peurent, veillerent toute la nuit, & se tindrent diligemment sur leurs gardes. Si tost que le iour commença à poindre, le Roy s'en alla tout à l'entour de ses gens pour les exhorter. Et premierement tout plein d'esperance & de resolution qu'il estoit, il les encouragea par de grandes promesses à terminer cette guerre par vn mediocre combat, & à receuoir les recompenses de la victoire déjà gagnée. Puis il les fait ressouuenir des iniures que les Anglois leur auoiēt faites, plustost par la faueur de la fortune, & par vne mauuaise conjoncture du temps & des lieux, que par vne vraye generosité de courage. Il les incita à prendre vne iuste vengeance de leurs ennemis, & leur dit enfin que c'estoit la plus legiti-

me & la plus proche occasion que la fortune leur sçauroit offrir pour se signaler, pour bien faire, & pour venger la mort de leurs parens & de leurs compagnons. A cela les soldats apres l'auoir souuēt interrompu comme il parloit à eux, luy respondirent qu'ils estoient tous prests & tous resolu de mettre leur vie pour son salut, & le supplierent tres-humblemēt d'auoir bon courage, de liurer hardiment la bataille, & d'y mettre à l'espreuue leur fidelité. Charles iugeant qu'il ne falloit pas laisser refroidir cette bonne volonté & cette ardeur des soldats, mais qu'il deuoit leur donner sur le champ dequoy l'employer, met son armee en ordonnance. Il donna la charge de l'auant-garde au Duc d'Alençon & au Comte de

Vendosme; du milieu à René Duc de Bar & de Lorraine; de l'arriere-garde où il se mit luy-mesme pour tenir en bride toute son armee, au Duc de Bourbon & à la Trimouille son fauory; des Aisles à de Raiz, & à sainte Seuer Mareschaux de France; & des troupes de reserve à la Pucelle, au bastard d'Orleans, à la Hire, & au Comte d'Albret. Les Archers rangez en bataille estoient sous la conduite de Grauille & de Foucot Gentil-homme Limozin. Le Camp des ennemis ne pouuoit estre que malaisément forcé de quelque part qu'on l'attaquaist: Car le Duc de Bethfort l'auoit toute la nuit tres-bien fortifié de tous costez, tant de paux & de fossez, que de machines & de corps de garde. Vn estang fort grand & inaccessible

ble en deffendoit le derriere. Nos Capitaines estonnez de la difficulté de ce lieu, & plus encore des grandes deffées que le Duc de Bethfort y auoit faites en si peu d'heures, n'estoient pas d'aduis de l'attaquer. Et comme ils virent que les soldats en murmuroient, & demandoient le combat, ils leur remontrèrent que cette place si forte d'elle-mesme ne pouuoit estre forcee sans vn grand dommage, & sans la perte des plus braues hommes. Toutes-fois les mains leur demangeoient si fort, que les Capitaines ne pouuoient qu'avec peine les empescher de les faire sentir à leurs ennemis. Et pour ce que de toutes les nations la Françoisé est celle qui se porte de son nature le plus franchement & le plus courageusement au com-

bat : Plusieurs se dérobaient de leurs Enseignes alloient souuent tant à pied, qu'à cheual iusques au Camp de l'ennemy, & le harceloient pour le faire venir aux mains avec eux en pleine campagne. Premièrement il soustenoit fort courageusement l'effort des François : puis estant renforcé de nouueaux secours il les faisoit reculer, iusques à ce que les nostres estans pareillement secourus regaignoient place contre luy, & le rechargeoient furieusement. Enfin apres que la fortune eust tantost à ceux-cy, & tantost à ceux-là, monstre l'esperance de la victoire la nuit, & la poussiere que les vents & les pieds des cheuaux faisoient esleuer firent cesser le combat. On tient que la Trimouille y ayant esté attiré par vne franche &

boüillante ardeur de courage, faillit à y perdre la vie : Car son cheual f'estant abbatu sous luy dans la mêlée, il peut à peine estre garanty des mains des ennemis.

Le lendemain le Duc de Bethfort voyant qu'il n'y auoit rien à gagner pour luy de ce costé là, en deslogea & s'en retourna à Paris. Pour le Roy, il s'en alla avec son armee droit à Compiègne, où ayant sciourné quelques iours pour y mettre de nouveaux Officiers & vn Capitaine, il s'en retourna à Crespy en Valois sur l'esperance de prendre Paris. Mais le Duc de Bethfort craignant qu'il ne voulut aller en Normandie pour s'en saisir, ayât laissé à Paris Louis de Luxembourg, Euesque de Therouenne & Chancelier de France pour le Roy d'An-

gleterre, Iean Ratelet & Simon Morhier avec deux mille Anglois pour le garder, il s'achemina en cette prouince avec de puissantes troupes de gens de pied & de cheual. Car il y auoit vn si grand changement des volótez en toute la France, & vn si grand refroidissement pour le party des Anglois, que presque toutes les villes qu'ils tenoient leur estoient suspectes ou d'aersion, ou de perfidie. Aussi ne puis-je m'estonner assez dequoy ceux qui surpassoiét & en courage & en science militaire toutes les nations de la terre, auoient si fort degeneré de leur ancienne valeur, que d'auoir si long-temps & si seruilement demeuré sous la domination tyrannique & illegitime d'vne puissance estrangere. Charles aduertty du

parlement du Duc de Bethfort, vint à sainct Denis avec son armee: Car plusieurs luy auoient promis par beaucoup de lettres, que s'il se presentoit à Paris ils prendroient les armes: & que s'estans à son arriuee promptement emparez des portes, ils le receuroiēt dans la ville. C'est pourquoy la Pucelle accompagnée du Duc d'Alençon, du Duc de Bourbon, du Comte de Vendosme, du Comte de Laual, des Marefchaux de saincte Seuer & de Raiz, de la Hire, de Poton, & de plusieurs autres Chefs vint deuant Paris, & y mit en veuë toutes ses troupes: Elle fit cette approche, plustost en intention de reconnoistre la volonté des Parisiens touchant leur reddition; que d'atta-

quer la ville qui ne pouuoit estre prise sans vn iuste appareil de machines de guerre. Mais les Anglois ayant soudain pris les armes à la premiere veüe des François, & courans sous leurs Enseignes par toute la ville, aucun des habitans n'eut le courage de rien entreprendre ouvertement contre les Anglois, ny mesme de proferer vne seule parole pour encourager le peuple à tourner sa fureur contre ces oppresseurs de sa liberté. Car il arriue souuent que les hommes seignent laschement du nez, quand il est question d'executer sur le pré les resolutions qu'ils ont hardiment prises dans le cabinet. Les Chefs des François apres auoir remarqué la situation des lieux, & les Corps de garde des ennemis, s'en vindrent loger assez

proche de la porte saint Honoré. Le lendemain la Pucelle, comme elle auoit vn esprit excellent à preuoir les choses, & vne diligence admirable pour les executer, fit attaquer le bouleuart & la barriere de la porte saint Honoré. Et soudain les François y estant entrez courageusement, & en ayant chassé la garnison, s'en rendirent maistres. Cela effraya fort les Anglois, de ce que l'ennemy s'estoit incontinent à son arriuee saisi de ce lieu à leurs yeux, auant que la ville eut pû auoir le temps de le secourir. Mais vn peu apres comme la Pucelle descendoit hardiment dans les fossez, & exhortoit les autres à apporter les choses necessaires pour le remplir, afin de pouuoir aller iusqu'à la muraille, elle fut blesee en la cuisse

d'un coup de flèche, qui en ayant esté arrachée, il en sortit quantité de sang. Dequoy tous les soldats furent grandemēt effrayez, pour ce qu'ils croyoient que sa blessure fut plus dāgereuse qu'elle n'estoit. Elle au contraire sans que son visage changeast de couleur, commanda qu'on luy arrestast le sang & qu'on liaist sa playe. Elle auoit demeuré long-temps deuant les Enseignes apres auoir ou dissimulé ou vaincu sa douleur, quand le sang que l'appareil auoit vn peu auparauant arresté commença à couler en plus grandeabondance; & que sa playe dont elle n'auoit pas encore senty les douleurs pour estre recente, vint à s'aigrir & à s'enfler démesurément. Alors le cœur & les iambes venant à faillir à cette genereuse

fille, ceux qui estoient les plus proches d'elle la receurent & l'emporterent au Camp. Ce que le Duc d'Alençon portant avec beaucoup de regret, & craignant que la blesseure du Chef ne fut suivie de la deffaitte de toute l'armee, il fit sonner la retraicte. Il y auoit au courage de la Pucelle vne certaine confiance, appuyee plustost sur quelque force surnaturelle, que sur quelques raisons humaines. Si bien qu'elle mesprisoit tous les dangers qui faisoient peur aux autres, comme si elle eust creu que non seulement les Parisiens ioindroient leurs forces aux siennes, mais aussi que Dieu la fauoriferoit visiblement de son assistance. Cependant cette esperance, quoy que conceuë temerairement, ne l'eust pas trôpee si

sur le point d'exécuter la hardie entreprise d'une chose extrêmement difficile, les François y eussent apporté autant de forces que de courage.

Peu de temps apres Charles ayât laissé à saint Denis une garnison, & se preparant pour aller reduire les autres villes de France, Philippe Duc de Bourgogne, où il estoit alors, étant aduerty en quel danger estoient les affaires des Anglois, ne trouua rien de plus importât aux siennes, ny de plus pressé que d'aller promptement à Paris sur l'apprehension qu'il auoit que la contagion de cette reuolte ne s'espandit plus auant, s'il différoit plus long-temps d'en rompre le cours. Et pour ce qu'il ne pouuoit pas faire ce voyage sans passer par les vil-

les que Charles auoit reduites, il fauifa de ce moyen plus commode à ses affaires, qu'à celles des François. Il promit au Roy entre les mains de Charny qu'il remettroit Paris en sa puissance, si sur la foy publique il luy estoit permis d'aller seurement à Paris avec vne petite suite, & de là en Flandres. Ainsi sous le sauf-conduit & l'autorité du Roy il vint à Paris, autant au preiudice de sa reputation qu'au dommage de la France; & fit vne nouvelle alliance avec Bethfort. Cela fait, & sa fourbe estant reüssie comme il desiroit, il s'en alla secretement en Picardie, & puis en Flandres, sans faire cependant aucune mention ny de Paris ny de sa promesse. Et Charles qui aspirait toujours à la gloire par la voye de
la vraye

la vraye generosité, & non pas par celle de la tromperie, s'estant plaint tout de bon, mais en vain du mauvais tour què le Duc de Bourgonne venoit de luy iouer, s'en retourna à Bourges par le conseil de ses Capitaines. De Villers estant l'annee mil quatre cens dix-huict, le vingt-sixiesme de May entré de nuict dans la ville de Paris avec Charles sixiesme, & toute sa Cour, par vne des portes qui luy fut ouverte, & Charles Dauphin de France s'en estant à peine pû sauuer, l'auoit soumise à la puissance du Duc de Bourgongne qui la liura puis apres au Roy d'Angleterre. Puis à quelques annees de là la discorde, malheur qui s'iruiuent d'ordinaire entre les égaux, ayant allumé vne guerre entre le Roy d'Angleterre

& le Duc de Bourgogne, & Charles s'estât recôcilié & ligué avec le Duc de Bourgogne contre les Anglois, les Parisiens à la persuasion d'Artus Connestable de France attaquerēt la garnison Angloise desarmee, errant ça & là, sans ordre & sans commandement. Le peuple fit le mesme : les vns informez par la Noblesse du dessein des nostres, prirent les armes & se ioignirent à eux contre les Anglois : & quoy que les autres l'ignorassent, toutes-fois ce tumulte & ces choses nouvelles ne laissoient pas de leur estre extremémēt agreables. Les Anglois saisis d'une soudaine frayeur ne sçauoient ny quel conseil prendre, ny de quel costé se tourner : La garnison des François & les portes dont Artus s'estoit emparé les empes-

choient de fuyr : outre cela les femmes & les enfans faisoient à l'enuy les vns des autres pleuvoir sur eux des toits des maisons vne gresle de tuilles & de cailloux. Ainsi ny ce malheur ne pouuoit estre éuité, ny les plus forts ne pouuoient resister aux plus foibles : indifferemment les bons & les meschans, les vaillás & les poltrons y estoient tuez. Ceux qui peurent eschaper à cette tempeste & à cette fureur des Parisiens se retirerent dans la Bastille, d'où, apres auoir cōposé avec les nostres, ils sortirent & furent renuoyez leurs bagues sauues. De cette sorte la ville Royale fut entierement deliuree du joug des Anglois qui l'auoient tenuë l'espace de 18. ans, & fut reduite à l'obeïssance de son Roy legitime. Au reste nostre Pucelle ayant esté

prise par les Anglois à Compiègne en vne sortie qu'elle faisoit sur les assiegeans, fut amence à Roüen, & là par le plus iniuste, le plus inhumain, & le plus detestable de tous les iugemens, la plus genereuse & la plus innocente de toutes les filles fut condamnée d'estre bruslée toute vive. Ainsi celle qui auoit deliuré les autres, fut liurée à la barbarie des ennemis, la prisonniere de guerre fut faite prisonniere de iustice, & celle qui auoit sauué tout vn Royaume de l'embrasement, fut consommée par le feu. Mais ce ne fut pas sans flestrir d'un eternal opprobre le nom des Anglois, qui se pleignoient iniustement d'auoir esté chassés de la France, non pas par la puissance des armes, mais par celle de la Magie.

La statuë de cette diuine fille se void encore à Orleans sur le pont de Loire, comme vn eternal monument de sa valeur, & de la deliurance de cette belle ville, à la fidelité & à la constance de laquelle toute la France, voire tous les Royaumes circonuoisins sont obligez de leur salut. Car cette ville & la France prise, qui estoit le plus puissant Royaume du mōde, par quelles forces, ie vous prie, l'Espagne, l'Italie, l'Allemagne, & les autres peuples de l'Europe eussent pû se garantir des mains de ces insulaires.

Enfin l'annee mil quatre cens cinquante-deux, la France, la Normandie, la Guyenne, & les autres Prouinces vsurpees ayans esté reduites à l'obeïssance de Charles, reserué la seule ville de Bourdeaux, &

les deux armées ennemies s'estans là entre-choquées, il s'y fit vn combat si aspre & si furieux de part & d'autre, que les Anglois ayant laissé aux François vne victoire tres-sanglante, & perdu tout ce qu'ils auoiēt volé, s'enfuyèrent, & vuiderent entièrement de la France sous la conduite de leurs Capitaines. De cette sorte leur partement de ce Royaume fut aussi honteux & aussi infame, que leur arriuee y auoit esté épouuentable. Car cōme au commencement ils firent beaucoup de peine à des hommes diuisez entre-eux & desarmez : ainsi en la continuation de cette guerre ces mesmes hommes venant à se reünir, & à s'armer contre leur ennemy cōmmun, alors on vit clairement que leur courage estoit vn courage

emprunté, & que toutes leurs forces ne venoient que de nos diuifions. On vit alors que tous les François s'estant preſque trop tard repentis de leur ancienne folie, s'estât tout à fait reconciliez, & conſpirans tous vnanimement à la conſeruation de leur pays, repouſſerent aiſément & dans peu de temps l'extreme danger dont leur liberté eſtoit menacee. Cependant la réſponce qu'un certain Capitaine Anglois fit en cette derniere déroute eſt tres-digne de memoire. Quelqu'un luy ayant demandé en riant, quand eſt-ce que les Anglois retourneroient en France, *Lors*, répondit-il, *que vos pechez pezeront plus que les noſtres.* Il iugea ſainement, & donna par là ſagement à connoiſtre que Dieu enuoye les

guerres pour punir les crimes des hommes, & que ce n'est pas sans raison que la sainte Escriture l'appelle *Seigneur des armées* ; puis que c'est luy qui conduit les guerres, & qui dispose des victoires comme bon luy semble.

F I N.



